

Le Monde Illustré
Album Universel



PORTAIT DE Mme VIGÉE-LEBRUN, par elle-même. (Galerie des Offices, à Florence)

Vente DE Mi-Été



25%

D'ESCOMPTE

Complets,
Complets de Sortie,
Pantalons,
Imperméables

Le même soin est donné pour assurer un ajustement aussi parfait, durant le temps de cette vente, que si l'on payait les prix réguliers.

Satisfaction ou argent remis.



Procurez-vous un de nos Catalogues traitant des "Vêtements pour les chaleurs" Il est intéressant.

"MALE ATTIRE"

61 RUE STE-CATHERINE EST, Près du Théâtre Français

Il nourrit le cerveau et les muscles



SUZANNE ADAMS.

Le VIN ST MICHEL est un tonique naturel qui agit directement sur le sang, sans fatiguer les nerfs ou les organes digestifs. Il donne de l'énergie à tous les organes, parce qu'il purifie le sang et contribue à la reconstitution complète des tissus cellulaires.

Il est très apprécié par toutes les personnes que la nature de leurs occupations soumet à un surmenage constant. Madame Adams lui doit une partie de ses succès. Elle prend toujours un verre de VIN ST MICHEL avant de monter sur la scène et quand elle en sort.

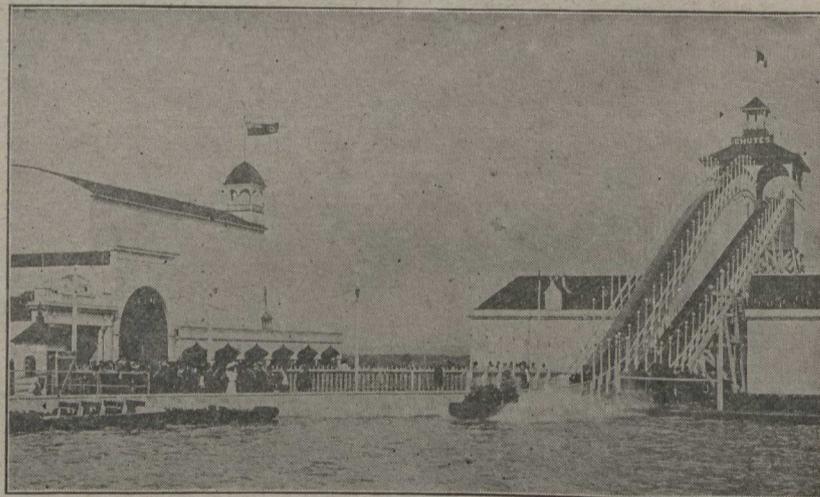
Le Vin St-Michel

est en vente dans toutes les pharmacies et dans tous les débits de vins
Boivin, Wilson & Cie, - - Montréal
Dépositaires

PARC DOMINION

"Par excellence le rendez-vous de la population"

Spectacles nouveaux et extraordinaires chaque semaine



LES CHUTES

Ascension de Ballon Dirigeable

Par LINCOLN BEACHEY

Fanfare de Vander Meershen

AUTRES ATTRACTIONS

ENTREE = = = = {ADULTES, 10 cents
ENFANTS, 5 cents

Billets en vente à toutes les stations de tramways. — Tous les tramways allant vers l'Est, conduisent au Parc.



RICHELIEU & ONTARIO
NAVIGATION
Co



HOTEL TADOUSAC

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,

Gérant du Traffic, MONTREAL

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boite postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

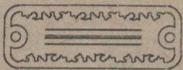
LE CANADA PITTORESQUE



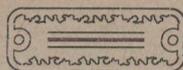
La chute Colton, près Mattawa, Témiscamingue, P. Q. Ligne du C. P. R.



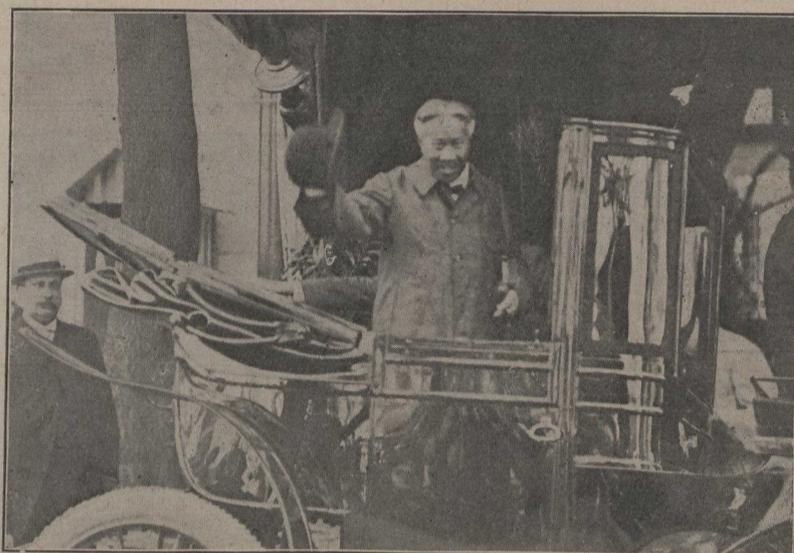
La chute du lac Diamant, Témiscamingue, P. Q. Ligne du C. P. R.



NOS ILLUSTRATIONS D'ACTUALITÉ



S. M. Edouard VII arrivant au champ de courses d'Ascot, avec quelques amis.



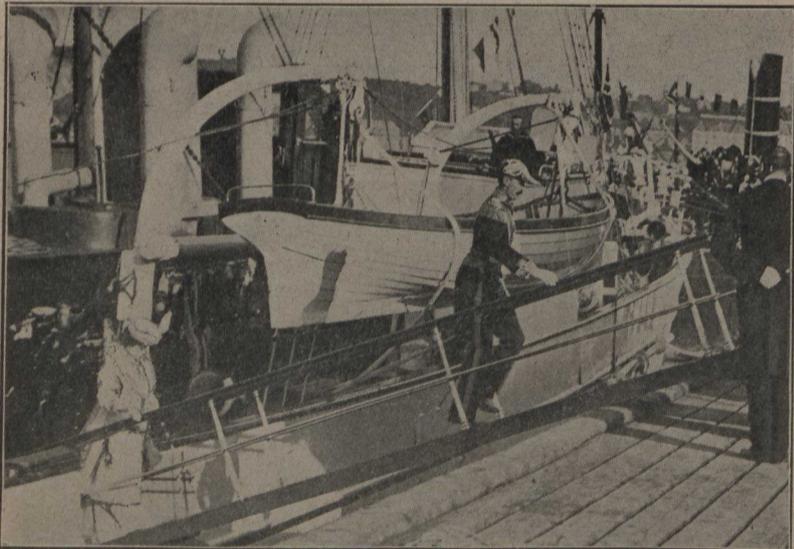
S. M. Sisowath, roi du Cambodge, en visite à Paris, se promenant pour la première fois en auto.



Le Couronnement de S. M. Haakon VII.—Arrivée à Trondjeim de la mission française, dont le chef était l'Amiral Bayle.



S. M. Haakon VII, la reine Maud, la princesse de Galles, et la princesse May, débarquant à Trondjeim.



Le roi Haakon VII, quittant le pont du yacht royal Heimdal.



Les souverains de Norvège, arrivant au pavillon de réception.



Un tribunal militaire anglais, (court of enquiries), jugeant une récente affaire de brimades.



Sociétés d'instruction militaire parisiennes, défilant devant M. Etienne, ministre de la guerre, le 24 juin 1906.

Sommaire du N° 1161, du 28 juillet 1906

Planche hors-texte: Le Canada pittoresque. — Nos illustrations d'actualité. — Plaidoyer pour Montréal, par l'Hon. G. A. Nantel. — Propos de Montréalais. — Choses d'Europe. — Echos d'Amérique. — Nouvelle canadienne: Le prospecteur, par L. d'Ornano. — Le parler canadien, par Lionel Montal. — Le solitaire du Ti-rourda, par Royer Neuville. — La vie sur les toits. — L'araignée fileuse de Madagascar. — A travers la mode. — Recettes pour les ménagères. — Pour nos jeunes amis. — Poésies: L'arrivée, par Mme Catulle Mendès. — Les mé-sanges, par André Theuriet. — L'odeur de l'ajonc, par T. Botrel. — Feuilletons: "Le Lac Ontario", par Fenimore Cooper; Sans Famille. — Musique: Chant: Apaisement, mélodie, poésie de Verlaine, musique de Flégier. — Piano: Haiden-Roslein, par F. Schubert. — Deux pages humoristiques. — Le perfectionnement dans le mariage. — Hygiène domestique: La bière. — Les rêves. — Cartes postales. — Variétés, etc., etc.

Choses d'Europe

En Angleterre

Les dépêches de la presse associée nous ont mis au courant des protestations, unanimes ou peu s'en faut, de la Chambre des Lords contre le bill de l'armée.

Les lords Roberts et Landsdowne ont prononcé des discours d'une vigueur extraordinaire sur la nécessité d'accroître les armements de terre du Royaume-Uni, loin d'en diminuer l'effectif.

Le vieux lord Roberts qu'on pourrait bien surnommer le Sud-Africain — il a mieux que Kitchener assuré la conquête du Transvaal — a rappelé les jours d'angoisse des débuts de la guerre et les a attribués au défaut d'organisation militaire de l'Empire. "Qu'arriverait-il en face d'une invasion européenne, s'est-il écrié", songeant sans doute aux dispositions hostiles du neveu Guillaume II qui ne pardonnera jamais l'habile intervention de l'oncle Edouard dans le conflit franco-allemand réglé à Algésiras. Car de quelle autre invasion pourrait-il être question de la part d'une nation européenne? Pas d'une invasion russe, assurément, et encore moins d'une invasion française, puisque la France elle-même ne peut compter que sur l'Angleterre, dans le moment, pour doucher l'irrépressible Kaiser, pour le tenir à ses revues, à ses croisières et à ses discours sermons qui parfois, manquent pourtant de douceur évangélique.

La critique du bill de M. Haldane, le ministre de la guerre, est le fait de toutes les classes dirigeantes et non pas le fait d'une école politique, comme il est arrivé si souvent à chaque tentative de réforme de l'armée; on l'attaque parce qu'il est incompatible avec le service de courte durée et les réserves considérables, et aussi parce que les économies visées sont simplement illusoire, d'après sir Charles Dilke.

L'idée de M. Haldane de laisser le développement des forces et de l'esprit militaires aux associations locales a été accueillie avec un scepticisme remarquable: on a vu un retour à la féodalité dans la fondation des associations de la campagne. Un journal tory trouve dans le projet de réorganisation une tendance révolutionnaire et il en appelle à l'histoire pour démontrer que le contrôle populaire a toujours été fatal à toute organisation militaire.

Il est assez probable que le Bill-Haldane en face de l'opposition des lords et, en général, de la grande opinion publique, sera amendé par le comité qui en fait l'étude.

Le ministre de la guerre, en le rédigeant, s'appuyait sur la force de l'esprit militaire des jeunes gens du pays qu'il voulait stimuler et encourager pratiquement, après avoir mis fin à toute idée de conscription si impopulaire en Angleterre.

Mais il faut croire que là-bas comme ici la combativité des masses n'est pas en marche ascensionnelle et qu'on aime mieux s'occuper de ses affaires que de passer volontairement des semaines, des mois et des années, à manier le fusil et à faire des armes pour la patrie.

Ce serait amusant de voir le bill échouer, ce qui démontrerait que le système volontaire a vu ses jours et que dans les Grandes-Bretagnes, comme sur le continent Européen, tant à plaindre, d'après certains économistes anglais on devrait venir à la conscription pour donner confiance en la sécurité publique!

On est satisfait de voir remise à plus tard la visite de la flotte anglaise aux eaux russes.

Les temps ne sont guère propices, en effet, à des démonstrations étrangères, de quelque nature qu'elles soient, dans la Russie. Elles pourraient servir de prétexte aux révolutionnaires russes pour amener la marine du Tsar et, d'ailleurs, quel spectacle, triste, humiliant, ne donnerait pas la marine russe qui en est réduite à ses plus misérables unités!

* * *

Le "Times" exprime, au nom du peuple anglais, toute la satisfaction qu'il éprouve de l'issue du procès Dreyfus. L'opinion anglaise a toujours été favorable à l'officier israélite, même alors que son innocence était loin d'être démontrée, comme d'ailleurs, elle ne l'est pas encore aux yeux de bien du monde.

Lors du premier procès, l'entente était loin de régner entre la France et l'Angleterre et ici on ne demandait pas mieux que de voir l'Affaire se compliquer, se perpétuer et aviver ainsi la discorde intérieure qui était et est encore le meilleur gage de l'impuissance française dans ses luttes commerciales, industrielles et, le cas échéant, militaires.

* * *

La commission de sir West Ridgway, qui revenait ces jours-ci de l'Afrique du Sud, apporte peu d'espoir au gouvernement dans la solution de la question constitutionnelle.

Ce n'est plus qu'un secret de polichinelle que l'on n'a pu découvrir de compromis pour réconcilier les éléments Britanniques et Boers. Le cabinet aura à décider lui-même, à laquelle des deux races, il devra remettre la suprématie véritable dans le gouvernement du Transvaal.

Il n'est pourtant pas difficile de prévoir quelle sera l'issue finale entre les conquérants et les conquises: la majorité des habitants d'un pays de gouvernement populaire, c'est-à-dire où l'on accorde le droit de vote, au sujet libre, finira toujours par l'emporter, quels que soient les obstacles mis sur son chemin par la politique ou la ploutocratie.

L'histoire de trop de colonies anciennes et modernes est là pour démontrer cette vérité d'ordre naturel.

La situation des Boers ressemble à celle des Canadiens-français, après la conquête, avec la différence que les Boers vivent dans un pays où les natifs resteront toujours en majorité, l'émigration anglaise n'y trouvant point son compte comme aux Etats-Unis, comme au Canada. Pendant que nous devons être fatalement débordés en population par les émigrés de la métropole, les Boers sont sûrs de rester maîtres du terrain par le seul accroissement naturel de leur population. Aussi pouvons-nous dire, sans grand effort d'histoire ou d'imagination, que le gouvernement du pays reviendra, tôt ou tard, à la majorité boère et qu'il serait d'un geste plus magnanime pour le cabinet anglais de remettre à cette majorité les rênes d'un gouvernement qui échappera, par la force des choses, à la minorité des bureaucrates soutenus par l'autorité impériale de Downing Street.

La lutte entre le peuple Boër et ses vainqueurs ne présente-t-elle pas une analogie frappante avec les combats que les Canadiens-français ont soutenus, dès le lendemain de la cession, pour le droit de se gouverner eux-mêmes? Et l'acte d'Union que nous imposait, comme un châtement, la politique de la métropole, ne fut-il pas l'instrument de notre salut malgré toutes les roueries de la Cour et toutes les défaillances de certains des nôtres? Ce fut la majorité qui l'emporta; c'est là une règle aussi inéluctable que les grandes lois de la nature.

* * *

L'intéressante Madame Montefiore, révolutionnaire et chef des suffragettes-féminines, a vu ses effets saisis et vendus pour les taxes qu'elle se refusait à payer.

Le féminisme n'attendrit pas le fisc ni l'huissier en Angleterre, pas plus que dans les pays plus chevaleresques de don Quichotte ou de Jérôme Paturot; ils frappent partout aussi sûrement que la mort quand on ne sait pas les apaiser avec de beaux deniers sonnants.

On se demande si les dames Montefiore de partout ne pourraient pas s'instruire de la leçon apprise à lady! Montefiore de Londres.

En France

Le résultat des dernières élections assurait le redressement de l'arrêt de Rennes, prononcé contre Dreyfus, par la Cour Martiale. C'était affaire entendue depuis longtemps, et, à cet effet, la Cour de Cassation avait été revêtue de tous les pouvoirs nécessaires, pour acquitter le prévenu, le rendre à tous ses titres, à tous ses honneurs passés et lui accorder même les dommages-intérêts que toute méprise judiciaire mérite à ses victimes.

Non seulement Dreyfus est réhabilité, mais il est

promu dans l'armée; il obtient le ruban de la Légion d'Honneur. Le martyr de l'Île au Diable peut maintenant aspirer à tous les postes et s'il est de l'ordre très vénérable et très honorable de la maçonnerie française, il peut s'attendre à tout sous le régime présent.

* * *

La Chambre des députés a adopté une loi qui établit un jour de repos obligatoire par semaine. Une commission spéciale, avait été nommée à la suite d'innombrables pétitions, des classes ouvrières surtout, pour étudier la question.

Lorsque la révolution française eût aboli le dimanche, la démagogie et la populace se réjouirent fort de cette réforme obtenue surtout contre le jour consacré à Dieu, et comme d'un succès en faveur de l'émancipation des hommes!

L'obligation d'observer le dimanche disparut peu à peu, avec la foi, et aujourd'hui elle n'existe guère que pour les croyants et les riches.

Pendant que la masse des gens pauvres de la campagne et des villes se voit contrainte de travailler sept jours par semaine, les riches se paient le luxe d'un repos hebdomadaire et par habitude ou convention sociale, c'est le dimanche qui est resté le jour dont l'observance est encore respectée par tout le monde non travailleur de la France.

Encore une fois le pauvre peuple était la victime d'une grande réforme demandée en son nom mais sans mandat par les réformateurs dont il raffolait et qu'il a mis à la place des évangélistes et des ministres de l'Eglise.

Les travailleurs ont fini par se convaincre de leur fausse situation; l'abolition du dimanche n'obligeait pas le riche et n'écrasait que le pauvre en l'exténuant sous le prétexte fallacieux qu'elle lui faisait gagner le salaire du 7ème jour. Or, comme l'ouvrier n'est pas une machine, qu'il a besoin, comme tout le monde, de refaire ses forces et de vivre de la vie de famille, une fois la semaine, pour le moins, il se prit à pétitionner et depuis des années il pétitionne, sans cesse, pour voir rétablir le jour du repos hebdomadaire que ses bienfaiteurs lui avaient supprimé pour jouer un beau tour au parti de la prêtraille! Et, en fin de compte, les pétitions viennent d'aboutir sous forme d'une loi du repos hebdomadaire qui n'obligera toutefois que les patrons!

Cette fois c'est le bourgeois qu'on attrape! Pourquoi ne pas revenir franchement et uniquement à la bonne loi d'antan qui obligeait toutes les consciences uniformément, sans l'intervention de l'Etat.

Mais rien d'amusant comme de voir rétablies au nom de la philanthropie toutes les prescriptions que l'Eglise a formulées depuis des siècles pour le culte de Dieu aussi bien que pour la paix sociale, le bon ordre en tout, la préservation des familles et le bien-être des individus.

On verra un jour ou l'autre l'observance du carême rétablie par quelque gouvernement maçonnique au nom des exigences de l'hygiène!

En Russie

La presse associée a bien voulu nous laisser goûter quelques jours de paix depuis un certain temps, au sujet des affaires de Russie. Elle ne nous a donné qu'une couple d'assassinats politiques, un massacre en règle entre cosaques et bataillons révoltés. Le Tsar aurait même repris ses sens; on lui fait grâce d'un coup d'état et d'une fuite précipitée pour échapper aux assassinats qui le menacent parmi son propre entourage!

C'est autant de reconnaissance que nous devons à la presse associée. Ce calme relatif indique qu'il n'y a pas de coups de bourse à monter dans le moment ce qui fait qu'ici, au Canada, nous sommes à peu près bien renseignés sur ce qui se passe chez notre voisin d'outre-Pacifique.

Le gouvernement de bureaucratie qui par l'intrigue avait réussi à supplanter de Witte, chef du cabinet démocrate-constitutionnel, aura bientôt démissionné et sera remplacé par le parti qui représente la majorité de la Douma. Et dès lors, la politique de réforme à laquelle le Tsar n'est nullement hostile reprendra son cours pour atteindre les grands résultats que visent les démocrates constitutionnels guidés par de Witte et ses partisans. Ce sera là, croyons-nous, la fin de la révolution russe, quoiqu'en disent la foule de pessimistes qui persistent à assimiler la Révolution russe à la Révolution française.

Il peut y avoir beaucoup de points de ressemblance entre les deux avec un point de dissemblance essentielle qui se trouve dans le caractère, dans le tempérament différent du tout au tout, de la nation russe, scandinave, restée calme, froide, respectueuse de l'autorité, et de la nation française naturellement impulsive, excessive et habituée depuis plus d'un siècle, à se moquer de toute autorité divine et humaine. La Russie a eu son Tolstoï mais elle n'a pas eu encore de Voltaire.

NEMO.

PLAIDOYER POUR MONTRÉAL

II

AYONS UN PLAN D'ENSEMBLE

Nous avons vu avec quel soin minutieux le baron Haussman organisa le service du Plan de Paris. Savoir où l'on veut aller, comment y aller, y aller sans tâtonnements, ce sont trois étapes à suivre dans toute entreprise du genre qui nous occupe, si l'on veut éviter les fausses dépenses, l'incohérence, le manque de suite dans l'exécution des travaux.

Il faut édifier à neuf sur des décombres et des ruines. Or tout le monde se fait une idée de l'irréparable désastre qu'il y aurait à détruire des édifices d'art, des monuments conservés au souvenir des peuples par l'histoire, si on allait procéder à la légère et sans mettre à profit la science des archéologues.

Détruire pour bâtir est toujours un procédé délicat dont il ne faut user qu'avec les plus grandes précautions. Ce fut la gloire de Haussman de n'avoir rien enlevé de son intérêt au passé et d'avoir, au contraire, mis en un relief resplendissant et en des perspectives insoupçonnées, les monuments et les sites les plus remarquables de Paris. Son plan tel que conçu et ébauché par lui fut l'objet de longues réflexions et d'un travail aussi opiniâtre qu'éclairé des plus forts géomètres de la capitale française.

« Avant de m'occuper, dit-il dans ses Mémoires, du percement des voies publiques nouvelles dont le réseau constitue la plus curieuse partie de la transformation de notre grande Cité, ne dois-je pas, en effet, parler de l'étude initiale de cette oeuvre de longue haleine et des instruments dont je me suis servi pour dresser le projet dans son ensemble et dans ses détails; pour déterminer sur place le tracé de chaque avenue, boulevard ou rue à ouvrir; et pour en surveiller la fidèle exécution ».

Tout est là.

Pour Montréal comme pour toute autre ville soucieuse de s'embellir, un plan d'ensemble est nécessaire, indispensable. Qui donc a dit qu'il ne voudrait pas ériger une clôture sans un plan bien défini d'architecte en indiquant le profil et toutes les dimensions.

Et pourtant le plan d'ensemble qui détermine tous les grands travaux des services divers de Montréal est ce qui nous manque le plus. On procède, par soubresauts, par monts et par vaux, sans direction dans la marche à suivre pour atteindre un objectif d'ordre général. Pendant qu'aujourd'hui, c'est un bout de trottoir que l'on finit ici, laissant le reste, dans le quartier voisin, inachevé; un bout de rue qu'on ouvre sans bien savoir où elle aboutira, et si même, elle aboutira jamais quelque part; c'est quelques perches de pavage en bois ou en asphalte, qu'arrache au comité un échevin puissant, ou un chef de parti influent. Et partout c'est la confusion, le bouleversement des rues, des travaux inachevés ou si mal exécutés qu'ils sont toujours à recommencer. Le manque de conception dans le plan d'ensemble et de direction éclairée, est ce qui frappe le plus dans l'organisation des services techniques de Montréal.

Nous avons bien un comité dit d'embellissement de Montréal, mais il faudrait plus que de la bonne volonté pour lui reconnaître la compétence et l'autorité nécessaires à un résultat quelconque. Qu'a-t-il proposé jusqu'à ce jour? Et croit-on, en bonne vérité, que le système de patronage qui règne et gouverne au Conseil de ville ferait cas de la moindre de ses suggestions?

Ce n'est pas d'une commission comme celle-là qu'il peut être question pour tirer Montréal de l'impasse où la passion du patronage s'appuyant sur la passivité immuable de l'opinion civique, l'a déplorablement aculé. Il faudrait une commission légalement constituée, composée d'hommes les plus compétents qui seraient désignés par un concours et chargés de préparer le plan définitif de Montréal. Quand nous disons Montréal nous entendons toute l'île de Montréal dont se composera un jour la métropole.

Arrêter, d'abord, tout le système des voies magistrales, ou maîtresses à percer ou à élargir dans Montréal-Agrandi que l'on pourrait diviser, à cette fin, en sections, puis, au fur et à mesure de la mise à exécution de ce vaste programme, et suivant les ressources de la cité, étudier minutieusement, dans tous ses détails, le tracé de chaque section; déterminer sur place les propriétés à exproprier et à occuper, enfin en apprécier la valeur: c'est en ces termes que Haussman traçait le programme à être suivi par son organisation du service du Plan de Paris transformé, et c'est à peu près dans les mêmes gra-

des lignes qu'il serait désirable, croyons-nous, nécessaire avant tout, de définir les travaux du comité technique du plan de "Montréal-Agrandi", du "Greater Montreal".

Ce bureau technique de la direction du Plan de Paris fut jugé si important qu'on le forma de deux sections: le service topographique, composé d'un géomètre en chef et de six géomètres pour les travaux ordinaires et de quatre géomètres en chef et de huit géomètres pour les travaux extraordinaires; le service de la voirie, composé de cinq inspecteurs-voyers et de 20 commissaires-voyers d'arrondissements et de vingt commissaires adjoints.

Et tout ce personnel, énorme, à nos yeux, mais à peine suffisant à Paris pour tracer et exécuter les plans avec cette perfection qu'on ne cesse d'admirer, fut choisi, dans ce que pouvaient présenter de plus forts et de plus probes les Ecoles centrale et Polytechnique. C'est dire à la fois l'importance et les difficultés des travaux à définir et à exécuter, et la soin qu'il fallait apporter dans le choix des juges d'expropriation, car ce furent les officiers du Plan qui déterminèrent les dédommagements aux expropriés.

Y a-t-il un bureau du plan de Montréal? Comment se recrute-t-il? De qui se compose-t-il présentement? Je ne connais pour ma part que le comité d'agrandissement ou d'annexion de Montréal et de ses banlieues. A-t-il un plan d'ébauche de Montréal-Agrandi? Ne possède-t-il pas uniquement comme points indicateurs de sa marche vers l'avant, certains projets dus à l'initiative privée manquant d'ensemble, disparates et irréconciliables avec l'intérêt général puisqu'ils ne favorisent que certaines vues personnelles et certains intérêts de localités aux dépens d'autres localités voisines et rivales?

Si tel bureau du plan de Montréal-Agrandi n'existe pas, n'est-il pas urgent de le créer, de par la loi actuelle ou en vue d'une nouvelle loi à demander à la prochaine session de la Législature?

Quels résultats féconds ne pourrait-on pas attendre d'un bureau technique du plan de Montréal, choisi, encore une fois, en dehors du patronage, après un concours régulièrement établi entre nos ingénieurs, architectes et géomètres, si nous avons chez nous les éléments nécessaires à ce choix, si non, entre architectes nationaux et étrangers.

Un semblable bureau composé de cinq membres coûterait bien, — en admettant de hauts salaires, nécessaires de nos jours pour détacher les hommes supérieurs du soin de leur clientèle particulière, — une trentaine de mille dollars. Mais il serait chargé de la surveillance des travaux de voirie, nouveaux ou de réparation, de la triangulation, du levé et des nivellements de la ville, des plans des avenues, des boulevards, des rues du futur Montréal-Agrandi.

Combien de milliers, je dirai de cent milliers de dollars avons-nous perdus jusqu'à ce jour par l'absence de tout contrôle sérieux sur l'exécution des travaux nouveaux et de réfection? Et combien nous exposons-nous à perdre si nous allons créer un Montréal-Agrandi sans plan d'ensemble pour le développement des territoires annexés et l'embellissement général du vieux et du nouveau Montréal?

E. Hautel

Propos de Montréalais

Mes concitoyens ont vu, avec un certain soulagement, leurs représentants au Conseil se voter un congé. C'est la plus forte économie de l'année municipale.

Je dis: avec un certain soulagement, car, en effet, le soulagement n'est pas entier, et en dépit des chaleurs étouffantes qui peuvent fondre sur notre pays, nos échevins bravant l'aquilon aussi bien que le siroco, atteints subitement de la rage de siège, se sont réservé le droit de tenir, sous le plus court avis, la réunion de leur Aréopage. Ils peuvent donc à tout moment reprendre le cours de leurs délibérations ajournées et menacer à nouveau le repos de nos bourses et la tranquillité de notre vie.

C'est là que git le danger.

Des vacances d'écolier en complète rupture de ban avec son collège, eussent évidemment mieux valu, pour les administrés et les administrants: mais on fait ce qu'on peut et c'est déjà gentil qu'on ait songé à ce repos bienfaisant à tous, quoique précaire et instable.

Encore fallut-il lutter — la vie — celle d'un échevin de Montréal plus que toute autre — est un combat — pour obtenir cet avantage aux gens de paix sur la gente combattive du conseil de ville.

Un échevin poussant la familiarité jusqu'à ses dernières limites, a demandé à Son Honneur le maire pourquoi le conseil veut se donner des vacances: "Le conseil a-t-il tant fait qu'il doive se reposer ainsi? quant à lui, son service — celui de la voirie — est tellement encombré que les vacances sont presque impossibles!"

Voilà au moins un aveu sincère et un compliment dont n'ont pas dû se gonfler les amis du repos municipal. Mais de ce qu'on a rien fait, s'ensuit-il qu'il faille, à l'avenir, faire quelque chose? Pas rigoureusement, et Jean Doué l'a dit, avant moi, la logique ne règne pas plus au conseil de ville de Montréal qu'ailleurs. C'est une vaincue de tous les temps et de tous les régimes.

Puis est-il donc tant urgent de se réunir pour ouvrir des rues sur des espaces vagues, beaucoup plus sûrs qu'à l'état de route où on ne s'aventure pas sans péril? Il n'y a pas, d'ailleurs, d'argent pour la voirie. En trouvera-t-on à se dire des gros mots et à se menacer du poing? Pourquoi se bercer de cette folle illusion?

Aussi le conseil des 40 se plaçant bien au-dessus des doléances de l'échevin travailleur et sobre, sans doute, — les deux qualificatifs sont devenus les deux frères siamois — a-t-il décidé de s'ajourner en vacances, ne faisant rien des choses pressantes et décidant que les autres le devinssent pour les remettre à plus tard.

Sur une aussi grave détermination, on vota l'ajournement et chacun de la sage assemblée s'en fut chez soi annoncer à sa famille le congé si chèrement gagné.

Les contribuables se réjouiraient davantage si leur repos eût été mieux assuré contre toute tentative de prochaine réunion municipale.

JEAN TRANQUILLE.

La petite bête

A force de la chercher, on la voit partout; c'est ainsi que l'on cherche à nous prouver que les hommes barbus sont dangereux à fréquenter; car, dit cet hygiéniste modeste, l'homme barbu ne va jamais chez le barbier, et les soins élémentaires qu'il se donne ne suffisent pas à le préserver du redoutable microbe qui s'installe partout où il peut. Dans ce but, le Conseil d'hygiène d'Alleghany, Pensylvanie, a décidé que tous les hommes barbus devraient — non se faire raser, il faut garder le respect de la liberté individuelle, — mais se désinfecter la barbe au moyen d'un liquide antiseptique, s'en servir au moins une fois par jour. Et c'est une invasion, au domicile des hommes barbus, d'agents du Conseil d'hygiène, porteurs de petites fioles, d'aspect très engageant, pour les décider à cesser d'être, disent-ils, un danger permanent, un foyer d'infection, une usine à microbes!

Il est probable qu'en Pensylvanie, comme ailleurs, on se préoccupe moins de désinfecter et d'aérer un peu les taudis où les pauvres diables sont exposés à toutes les contagions. C'est comme chez nous, quand on invite le public à ne pas cracher sur les trottoirs, et que l'on oublie — ou bien on le fait si mal — de balayer les chaussées!

L'Arrivée

Forêt dont le désir mélodieux me tente
Même au coeur de la Ville aux étranges attraits,
Où parmi les méchants, les fous et les distraits,
Je vis avec mon âme inquiète et chantante.

O forêt de splendeur, de puissance et d'attente!
Au bout du chemin blanc, sombre tu m'apparais,
Et jusqu'en toi déjà de fragiles vents frais
Portent fugacement mon âme palpitante.

Oublieuse des jours clos autour des chenêts,
A travers la fougère et les jolis genêts
La voici qui s'égaré et s'abandonne tienne

Et se mêle à ton âme! Et je rêve et je crois
Que sa voix, confondue en tes nombreuses voix,
Est celle qui te fait le plus musicienne...

Mme CATULLE MENDES.

Echos d'Amérique

Prorogation du Parlement Canadien LE 13 du courant, a eu lieu la prorogation officielle de la deuxième session du dixième Parlement canadien. La clôture des travaux de la Chambre des Communes et du Sénat s'est faite avec le cérémonial accoutumé. A heure précise, Son Excellence le gouverneur général, lord Grey, arriva aux édifices du Parlement, escorté par une garde de dragons de la princesse Louise; les honneurs militaires lui étant rendus par sa garde personnelle, à pied; tandis que la compagnie d'artillerie de campagne d'Ottawa, tirait une salve pour saluer le représentant de Sa Majesté au Canada.

La dernière session du Parlement fédéral a duré quatre mois et six jours, durant lesquels eurent lieu quatre-vingt-huit séances.

Une foule brillante, composée d'un grand nombre de dames, occupait la galerie du public, au Sénat, lorsque Son Excellence lord Grey lut le discours du trône, de circonstance.

Dans ce discours, le gouverneur général se félicita de constater la prospérité croissante de ce pays, et, en passant, fit quelques brèves et directes allusions aux principales lois votées.

Nos lecteurs, dans la presse quotidienne, ont eu occasion de juger de l'importance des travaux de la dernière Législature canadienne, la loi sur l'observance du dimanche ayant tout particulièrement intéressé notre population, il y a à peine quelques jours. Aussi, ne reviendrons-nous pas sur la besogne accomplie par nos députés et nos sénateurs, nous contentant de les féliciter au sujet de cette partie de leurs travaux qui tend à restreindre le flot d'une émigration peu désirable, et aussi quant aux sages mesures par eux prises pour créer des réserves forestières.

Il était temps, en effet, que l'on songeât d'une part à ne point compromettre les qualités de la race canadienne, par une promiscuité douteuse, et de l'autre, à conserver autant que possible les richesses de nos forêts, source naturelle et nationale de revenus de tout premier ordre.

Journalistes Américains au Canada POUR se remettre des fatigues de leurs durs labeurs, nos confrères des Etats-Unis, délégués auprès du Congrès américain, ont fait, ces jours derniers, une visite au Canada, le parcourant de l'est à l'ouest. Hôtes de la compagnie du chemin de fer Pacifique Canadien, ces messieurs ont été royalement traités durant leur séjour parmi nous. Non seulement en se distrayant, eurent-ils l'opportunité d'apprécier le pittoresque unique du Dominion, mais surtout, paraît-il, les journalistes américains n'ont pas ménagé leurs hommages à nos industriels.

Le sympathique M. G. H. Ham du Pacifique Canadien eut l'agréable mission de piloter les excursionnistes vers l'ouest canadien.

Suivent les noms de quelques-uns de ces touristes et ceux des journaux qu'ils représentèrent à la dernière session du congrès: Richard V. Oulahan, "New-York Sun"; Angus McSween, "Philadelphia North American"; Thomas J. Pence, "Raleigh News & Observer"; Edward C. Lowry, "New-York Evening Post"; Richard H. Lindsay, "Kansas City Star"; D. Hasting McAdam, "St Louis Republic"; Wilbur C. Miller, "Scripps-McRea Press Association"; Jesse L. Carmichael, "Detroit Free Press"; William S. Couch, "Cleveland Plaindealer"; Maurice Splain, "Pittsburg Post"; John P. Miller, "Baltimore Sun"; Jackson Elliott, "The Associated Press".

De telles visites ne peuvent qu'être très bien vues de nos gens, car elles servent puissamment à faire apprécier et estimer le Dominion, que nos voisins des hautes classes ne connaissent peut-être pas encore assez.

Les méfaits de la chaleur IL serait banal de vous faire remarquer que le thermomètre monte, monte, de façon décourageante. Même à la campagne, la température estivale de cette année fait sentir ses rigueurs, et, s'il ne pleut pas, la sécheresse compromettra les récoltes. Mais ce sont là les moindres maux de la canicule de 1906, car la mort en fait son outil pour décimer la population infantile.

Déjà, mi-juillet, nous lisions dans un journal du soir:

"Cette semaine la chaleur et le manque d'hygiène ont tué 138 enfants au-dessous de cinq ans. Ces deuils se sont surtout produits dans les familles canadiennes-françaises, comme le montre le rapport du bureau de santé.

"Durant la semaine dernière, 184 personnes sont mortes à Montréal, dont: 172 chez les catholiques; 10 chez les protestants, et 2 chez les juifs. Les causes principales de la mortalité ont été les suivantes: 2 cas de fièvre typhoïde, 2 de rougeole, 3 de coqueluche, 2 de diphtérie, 13 de phthisie, 1 de bronchite, 8 de broncho-pneumonie, 97 de diarrhée infantile, et le reste de maladies de natures diverses.

"Pendant le même laps de temps se produisirent 161 naissances: 74 pour le sexe masculin, 87 pour le sexe féminin".

Dans la huitaine, comme on le voit, les décès l'ont donc emporté sur les naissances. Or, entre nous, il n'y a rien d'étonnant à cela, si nous tenons compte des conditions de l'existence à Montréal, parfois très déficientes dans certains quartiers populeux, non seulement quant aux adultes, mais, particulièrement, quant aux enfants.

Nos chaussées poussiéreuses, l'eau que nous sert notre aqueduc — malgré tous les efforts qu'il fait pour donner satisfaction au public — l'étroitesse d'aucunes des vieilles rues de la métropole sont autant de sources d'insalubrité. Que, si à ces causes publiques de maladies, on ajoute la négligence de certaines ménagères, le peu de propreté de leur intérieur, l'incurie qu'elles manifestent vis-à-vis de leurs bébés, on comprend mieux le pourquoi des navrantes listes du genre de celle que nous venons de citer. La saison chaude se prête à la propagation de toutes sortes de maux. Non seulement elle multiplie et facilite le transport des miasmes, mais, en outre elle énerve les masses, qui devraient alors lutter sans relâche pour éviter les épidémies. Pendant l'été, les autorités, les gens instruits, le peuple, enfin plus raisonnable, parviendront bientôt, espérons-le, à observer ou à faire observer les lois de l'hygiène. Un peu plus de propreté à domicile, et dans la rue, y contribuerait pour beaucoup, c'est à ce constant souci que nous devons voir diminuer la triste énumération des disparus de la belle saison.

Un maître en voyage

CAMILLE SAINT-SAËNS, incontestablement le plus grand musicien de l'heure présente, est un voyageur convaincu. On se souvient qu'il y a une vingtaine d'années, déjà dans toute sa gloire, le maître mit la presse européenne en émoi à la suite d'une de ses mystérieuses escapades. Peut-être même garde-t-il trop bien l'incognito et le maintint-il plus que de raison, puisque, à sa joie, certaines feuilles sensationnelles annoncèrent sa mort.

Saint-Saëns était cependant paisiblement installé aux Canaries, dans une délicieuse villa où il composait un de ses chefs-d'œuvre. Eh bien, l'auteur de Samson et Dalila, du Déluge, de la Jeunesse d'Hercule, de la Symphonie avec orgue, du Rouet d'Omphale, de Henri VIII, de Proserpine et de tant d'œuvres dont s'enorgueillit la musique moderne, n'est jamais venu en Amérique. Souvent les impresarii de ce continent lui firent des offres très alléchantes, toujours, entièrement voué à l'art qui l'occupa dès l'âge le plus tendre, — on sait qu'il fut un des enfants prodiges du siècle dernier — toujours Saint-Saëns refusa des cachets merveilleux. Or, paraît-il, le maître français consent enfin à nous rendre visite. L'hiver prochain, on annonce qu'il donnera vingt auditions en Amérique, et fort probablement une à Montréal. Virtuose de l'orgue et du piano autant que compositeur hors du pair, malgré ses soixante-et-onze ans Saint-Saëns possède l'énergie propre aux grands génies. Nos dilettanti de l'art le plus élevé et le plus pur de l'école française, ne manqueront pas d'aller entendre le roi des musiciens européens.

Abeilles et rhumatismes

QUAND nos voisins ont vent de quelque chose et qu'ils mettent ce quelque chose en pratique, — lisez dans le domaine des affaires, — on peut être assuré qu'ils font assez de tapage pour qu'on sache de quoi il retourne, pour que les dollars affluent à la caisse du promoteur de l'affaire. Nous prévenons le lecteur qu'il ne s'agit point ici de Dreyfus...

Donc, un apiculteur adroit de l'Union, avec sujet à expériences à l'appui, annonce que le dard de ses bestioles guérit le rhumatisme le plus rebelle. Nous n'y contredisons pas, nous contentant de faire remarquer que l'influence favorable des piqures d'abeilles sur les rhumatismes, est connue depuis des années. M. Henri de Parville, entre autres, en ayant parlé avec toute la science voulue, dans une de ses admirables causeries. Que les apiculteurs yankees continuent donc de vendre leurs abeilles — les mélipones exceptées s'entend — pour des fins médicales, c'est très bien, mais qu'ils ne nous rabattent pas les oreilles avec une nouveauté qui est loin d'être nouvelle.

Une île sur commande

IL existe sur ce continent tant et tant de milliers d'îles, grandes et petites, que nul ne se serait imaginé qu'il y eût nécessité à en créer une de plus. Hélas! à notre époque il faut s'attendre à tout. Pour preuve, lisez l'entrefilet ci-après, que nous devons à la Presse Associée:

"Le ministère de la guerre de Washington a l'intention de faire construire une île artificielle entre les caps Henry et Charles, pour la défense de la baie de Chesapeake et de Hampton Roads. Le modèle en sera pris sur l'île que les Japonais ont construite pour la défense de Tokio, si le Japon consent à laisser inspecter cette dernière par le brigadier-général Story, de l'armée des Etats-Unis".

D'où il appert que la géographie de notre planète est inadéquate aux besoins si intelligents du militarisme, et que — on s'en doutait un peu depuis deux ans — les Nippons sont passés maîtres dans l'art de tuer proprement les humains.

La guerre en Amérique Centrale

A PROPOS d'une violation de frontière, les hostilités ont commencé entre les petites et turbulentes républiques de Guatemala et de San Salvador. De sanglants combats ont déjà été livrés en ces parages, dans l'un desquels 2,000 hommes auraient perdu la vie. Le territoire du Honduras ayant été violé, cette troisième république fait cause commune avec celle de San Salvador, et, toutes deux comptent sur l'appui du Nicaragua, pour amener le Guatemala à composition. Le Mexique reste neutre et surveille sa frontière sud, les Etats-Unis, eux, font tout leur possible pour faire cesser les hostilités. A l'heure actuelle, des dépêches contradictoires disent: et que la paix est rétablie, et qu'on se tue de plus belle. Comme toujours en ces sortes de mêlées entre petits états, il est difficile d'avoir le mot vrai de la situation. Aussi, nous contentons-nous de signaler ces hostilités, sans plus de commentaires.

La présidence des Etats-Unis

SANS DOUTE afin de sonder le terrain, un M. John Sharp Williams, démocrate à tous crins, et ami de Bryan, le futur candidat de ce parti à la présidence de la République des Etats-Unis, a, avant de partir pour Londres, où il assistera au congrès parlementaire international, déclaré qu'il pensait que M. Roosevelt poserait sa candidature lors des prochaines élections présidentielles, pour faire renouveler son mandat. Interviewé à Oyster Bay, M. Loeb, le secrétaire du président des Etats-Unis, a répondu:

"Le président Roosevelt pensait sincèrement ce qu'il a dit le soir de son élection. Il ne posera pas de nouveau sa candidature. Sa décision est irrévocable".

Nous sommes tout disposé à croire M. Loeb et à admettre les paroles de M. Roosevelt. Cependant, comme saint Thomas, nous aimons à juger les faits au moment psychologique où ils se produisent. Qui vivra verra!

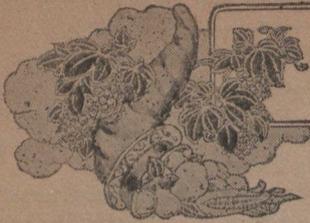
Brèves notes sur le Canada

D' les rapports reçus à date, la récolte du blé sera cette année, en ce pays, d'environ 200,000,000 de boisseaux. Tant mieux, nos gens ne manqueront pas de pain sur la planche. Même, ils trouveront le moyen d'en vendre pour une forte somme à la mère-patrie, qui nous le payera en bonnes espèces. De plus en plus l'Ouest Canadien devient le grenier de l'empire, aussi ne néglige-t-on rien pour lui procurer les bras dont il a besoin. Parmi l'émigration à laquelle nous faisons allusion, comptent quelques milliers de membres de l'armée du Salut, expédiés d'Angleterre. Si nous en croyons les statistiques de ladite armée très pacifique, le Canada aurait reçu l'an dernier dix mille saluistes adultes, bien portants, et bons travailleurs. L'année prochaine vingt-cinq mille de leurs coreligionnaires et compatriotes viendraient les rejoindre, un peu partout sur le territoire du Dominion. Ce que ces braves gens feraient un chœur formidable — ils sont amateurs de chant, nul ne l'ignore — ce n'est rien de le dire.

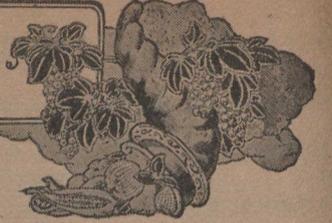
Puisque nous parlons de musique, laissez-nous vous informer que le Dr Charles A. E. Harris, un musicien qui se démène, auteur de "Pan", idylle musicale récemment exécutée à Londres sous la direction du célèbre Hans Richter, prétend avoir trouvé les fonds nécessaires pour construire à Montréal un magnifique "Music Hall". Le nom de lord Strathcona est chuchoté. Le noble lord, serait le généreux Mécène qui nous vaudrait, incessamment, la réalisation du désir cher à M. Harris.

Que nos amateurs de musique d'ensemble, donnée dans des conditions parfaites, se réjouissent donc, bientôt, à leurs portes, un temple sera érigé à l'art divin qui les charme.

L. d'ORNANO.



LE PROSPECTEUR



NOUVELLE CANADIENNE, PAR L. D'ORNANO

TROP souvent, et avec portraits à l'appui, certains quotidiens montréalais publient des listes de "disparus". Les personnes ainsi signalées à l'attention publique, passent, presque toujours, pour avoir mystérieusement quitté le Canada, résolues à garder un silence de mort.

Peut-être abuse-t-on de cet étrange genre de communiqués, peu flatteurs pour ce pays, qui, nous en sommes convaincu, ne possède pas un nombre aussi considérable de sans-cœur. Cependant, les conditions d'existence qu'offre ce continent, occasionnent, il faut l'admettre, quelques cas d'abandon volontaire ou forcé du milieu familial, et, subséquemment, la disparition du voyageur.

Si le lecteur le veut bien, c'est de l'un de ces cas, non exempt de romanesque, que nous l'entretenons.

I

Donc, au printemps de 19... Jacques Trudel trente-deux ans, beau garçon, et riche, — ce qui ne gêne rien, — arrivait à Montréal après une longue absence. Né à quelques milles de la paroisse du Bic, et de retour du Klondike, où des "claims" devaient multiplier prodigieusement sa fortune, notre jeune homme connaissait à peine la métropole canadienne. Mais comme il était habitué à voyager, de la gare il s'était fait conduire au numéro 12 de l'avenue de l'Hôtel-de-Ville, qu'on lui avait dit être une pension bourgeoise bien tenue.

Dès le soir, le 12, comme on l'appelait dans le quartier, annonçait l'hospitalité tarifée qui y était offerte. De ses murs maculés s'exhalaient des relents culinaires, périodiquement les mêmes selon les jours de la semaine.

Jacques, heureux de vivre de nouveau dans un centre policé, ne fit guère attention aux détails matériels du local. La vingtaine de pensionnaires des deux sexes qu'il y trouva l'intéressèrent cependant d'emblée.

Tout ce monde se rencontrait aux heures des repas. A table, ou au salon, — vaste pièce du premier étage, moins délabrée que les autres, — quelques étudiants de l'Université Laval, à la gaité bruyante et juvénile, mêlaient leurs joyeux propos aux potins du jour, comme s'ils eussent voulu faire oublier la banalité de la maison.

Enclin à parler, comme tous ceux qu'un labeur manuel a longtemps occupés, Jacques Trudel narrait volontiers ses aventures.

A la bonne franquette, en homme qui a couru la pretentaine avec succès, il décrivait des scènes vécues sous un lointain et rigoureux climat. Jamais, cependant, soit par modestie, soit pour toute autre raison, il ne faisait allusion à sa fortune. Et, comme il ne manquait ni de débit ni de verve, on l'écoutait avec plaisir.

L'auditoire de notre héros se composait en majeure partie des jeunes filles de la pension; toutes portées à l'écouter parce qu'elles avaient peu voyagé. Ces demoiselles: modistes, commises, sténographes, privées d'horizons poétiques durant la semaine, s'en consolaient en rêvant à d'illusoires expéditions. Combien de châteaux en Espagne ne bâtissaient-elles pas, aux heures de solitude, où leurs rêves menaient l'élu de leur cœur. Car plusieurs de ces indépendantes personnes avaient un "cavalier", qui, comme elles, peinait pour acquérir le modeste pécule devant servir à leur établissement.

En tête-à-tête, par les belles soirées qui commençaient à se faire moins rares, plus d'un projet de mariage était alors ébauché au 12 de l'avenue de l'Hôtel-de-Ville. Néanmoins, pour être précis, nous ajouterons que quelques-unes des belles dont nous parlons n'étaient pas fiancées. A ces délaissées de l'amour, à tour de rôle, et par simple galanterie exempte de toute arrière-pensée, Jacques Trudel offrait sa compagnie. Au hasard des rencontres, que suivait généralement une invitation, faite simplement et de même acceptée, Jacques distrayait ces demoiselles. Généreux, il les conduisait au théâtre, au Parc Sohmer, dans des bals publics, partout enfin où elles souhaitaient se divertir.

Peut-être supposez-vous que le brave garçon s'éprit tout de go de l'une de ces aimables connaissances? Vous vous tromperiez. Des jeunes filles qui

fréquentaient le 12, une seule lui plaisait véritablement, et il ne lui avait point encore parlé. Apparemment réservée, la douce Canadienne: aux yeux de pervenche, au profil de camée, quittait la pension dès son dessert achevé.

L'ancien mineur éprouvait quelque dépit de cette ombre de contre-temps sentimental. Pas assez, toutefois, pour motiver l'air soucieux que, de temps en temps, prenaient ses traits. A l'observer, lorsque méditatif il fronçait les sourcils, on devinait un mystère dans sa vie.

II

Monsieur Narcisse Bigras et Jacques Trudel exceptés, certain samedi soir de mai, personne n'était resté au salon. Les deux hommes en profitèrent pour allumer un cigare, et entamer une conversation qu'amenait la sympathie réciproque qui les rapprochait.

M. Bigras, notaire retiré des affaires quand nous faisons sa connaissance, écoutait complaisamment son interlocuteur. Vieux garçon endurci, amateur de cancons, et habitué par profession aux cas de conscience, le tabellion d'antan semblait goûter les confidences de son jeune ami.

—Oui, mon cher Monsieur, lui disait celui-ci, j'ai besoin de vos conseils, me les refuserez-vous? La bonté dont vous avez fait montre vis-à-vis d'un étranger, me vaudra-t-elle les lumières de votre sagesse reconnue? Je l'espère, et vous en remercie d'avance. Du reste, je serai bref, et ne narrerai mon existence que du moment où je quittai ma paroisse natale.

Avec bienveillance, maître Narcisse acquiesçait du chef; Jacques continua:

Peu de temps après le décès de mon père, survenu voilà



Mlle Lafleur, veuillez me permettre de vous présenter M. Jacques Trudel

tantôt dix ans, la malchance accabla ma famille. Elle n'était pas nombreuse cette famille, ne comprenant que ma mère, une soeur, l'enfant de celle-ci, et votre serviteur.

Parce qu'il faut que je vous dise que ma soeur, Marie Philibert, m'avait donné une mignonne nièce, dont les vagissements augmentèrent la douleur que causa la mort presque subite de mon beau-frère. Quelle triste histoire, Monsieur, ce deuil nous frappa quelques semaines à peine après l'enterrement du vieux Trudel. Les gens de chez nous avaient accoutumé de nommer ainsi mon père.

Je vous le disais il y a un instant, la fortune de la maisonnée se ressentit de la disparition de deux hommes qui ne boudaient pas à la besogne. J'eus beau lutter, me coucher tard, me lever tôt, bûcher sans relâche, il nous fallut vendre la ferme paternelle.

Nous quittâmes le voisinage du Bic pour celui de la Rivière-du-Loup, lieu de plus de ressources, où je comptai m'embarquer sur une barge et n'épargner aucun sacrifice, afin qu'il ne manquât jamais de pain dans la huche.

Effectivement, pendant plusieurs mois j'accomplis de pénibles labeurs. Mais, le chômage de l'hiver faillit nous ruiner complètement. Aussi, avec le consentement de ma mère et de ma soeur, à qui je laissai quelque argent, je me décidai à aller ten-

ter fortune au Klondike, où l'or appelait tous les aventuriers de l'univers.

Jamais je n'oublierai les touchants adieux que me firent les miens. Maman et Marie, les yeux voilés de larmes, m'embrassaient, tenant petite Alice dans les bras. Nous formions un groupe digne du pinceau d'un grand peintre. Quoi qu'il nous en coûtât de nous séparer, la perspective de richesses que nous nous partagerions nous grisait. On me fit toutes les recommandations de circonstance, et un train de l'"Intercolonial Railway" m'emporta. Au détour d'un lacet de la voie, je perdis de vue les êtres qui me sont le plus chers au monde.

Après un long et fatigant voyage j'atteignis le nouvel Eldorado. Pendant trente-cinq mois, à intervalles irréguliers, j'y reçus des nouvelles de ma famille. Maintes fois j'eus l'intention d'envoyer de l'argent au pays, mais, comme le service postal manquait encore de sécurité, je n'en fis rien. Mon gain, je dois l'avouer, était déjà considérable, la fortune m'ayant favorisé dès le début de ma carrière de prospecteur.

Je regrette amèrement d'avoir été aussi prudent, cher Monsieur Bigras. Jamais je ne me pardonnerai mes hésitations de mineur attaché à son or.

La dernière lettre que je reçus de ma soeur, transpirait la détresse du foyer que j'avais abandonné.

Je voulus retourner aux bords du Saint-Laurent. Des placers que je découvris coup sur coup me retinrent au Klondike. La fièvre du précieux métal m'aveuglait, je fus insensé, basement égoïste. Je demeurai donc dans la capitale du Yukon, alors un embryon de ville.

Que vous dirai-je? Le silence se fit, dont tout d'abord je souffris beaucoup. J'écrivis: aucune réponse ne me parvint. Enfin, rougissant de mon égoïsme, ma dernière et très importante vente de "claims" étant conclue, il y a trois mois, le cœur gros et content à la fois, tant il est vrai que la nature humaine est incompréhensible, je serrai la main à mes camarades de Bonanza Creek, et me voici, à la recherche de celles dont le destin m'a séparé. Tout me porte à croire que je les reverrai à Montréal, car de vagues correspondances reçues du Bic me laissent entendre que ma mère vit dans cette ville. Voilà pourquoi, cher Monsieur Bigras, je vous demande conseil, sachant que votre expérience peut m'aider à me rapprocher des cœurs simples et aimants qui ne m'oublient pas, soyez-en certain.

—Mais, mon ami, les journaux sont là, plus à même de faciliter votre noble tâche que je ne le puis faire, s'exclama l'ancien notaire.

—Les journaux, reprit le jeune homme, je les ai appelés à mon secours, ils ne peuvent m'être d'une réelle utilité... Elles ne savent pas lire. Et, lorsqu'on travaille pour vivre, on n'a guère le loisir d'écouter la lecture des gazettes. Même, je crois fermement devoir à l'ignorance et à l'amour-propre, — personne n'aime à étaler sa pénurie, — de n'avoir plus reçu de lettres de mes gens. A Montréal, l'ancienne secrétaire, une amie intime de ma soeur, a probablement fait défaut.

Préoccupé, le notaire, que ces paroles, dites d'une voix émue, ne laissaient pas indifférent, tirait sa moustache. Tapant sur l'épaule de son interlocuteur, il observa:

—Sans vouloir vous chagriner, ainsi que vous je crois vos parentes dans la pauvreté. C'est une raison capitale pour qu'elles aient conservé l'esprit de dévotion qui caractérise nos "habitants". Elles doivent donc suivre assidûment les offices de l'une de nos églises, appartenir à une oeuvre religieuse. Rien, vous le savez, mon cher Jacques, ne fait mieux supporter l'adversité que les pratiques de la religion. Lundi, je vous présenterai à Mademoiselle Exilda Lafleur, une de nos charmantes pensionnaires. Sa charité chrétienne la conduit dans les plus humbles demeures de nos faubourgs. Peut-être cette excellente jeune fille éclaircira-t-elle le mystère qui vous intéresse. En tout cas, je suis persuadé qu'elle pourra vous donner de précieux renseignements. De mon côté, je m'intéresserai à vos recherches, j'en parlerai à plusieurs membres du clergé, de mes amis, et, si Dieu veut, nous obtiendrons un résultat satisfaisant.

III

Dans le salon du 12, les derniers accords de la marche américaine "Honeymoon" venaient de se perdre dans les rideaux poussiéreux. Un groupe d'étudiants, le verbe haut, la mine réjouie, quittaient la pièce; monsieur Bigras et Jacques y entrèrent. Presque aussitôt une jeune personne, élancée, d'air modeste, plus que jolie, rejoignit ces messieurs. Elle n'était pas plutôt en leur présence que le notaire, lui montrant Jacques adossé à la cheminée, dit cérémonieusement :

—Mademoiselle Lafleur, veuillez me permettre de vous présenter Monsieur Jacques Trudel, de qui je vous ai parlé ce matin.

A la mode anglaise, les deux jeunes gens se donnèrent une poignée de main, Mlle Exilda rougissant, Jacques balbutiant les phrases de rigueur.

En la charitable pensionnaire, si délicatement louangée par le notaire l'avant-veille, maintenant devant lui, l'ancien mineur reconnaissait la demoiselle réservée à qui il allait enfin causer.

Quelques mots, posément dits par maître Bigras, suffirent à expliquer à Mlle Lafleur ce qu'on attendait d'elle. Gracieusement, elle s'empressa de se mettre à la disposition de Jacques, qui, après s'être confondu en remerciements, ému, de l'espérance au cœur, sortit de la pension.

Sans avoir reçu le classique coup de foudre, dont il ignorait les subtilités chères aux psychologues, cet enfant du peuple ne se trompait pas sur la nature de la passion qui naissait en lui.

Jacques Trudel, l'aventureux et hardi chercheur d'or, était amoureux de la belle Exilda, institutrice à l'école Sainte-Justine de Montréal.

IV

A la suite de leur première rencontre, la glace étant rompue, Mlle Lafleur et M. Trudel se rencontrèrent presque quotidiennement. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés, qu'ils faisaient une paire d'amis. Lorsque, côte à côte, ils sortaient du 12, ils avaient vraiment bonne mine. Rue Sainte-Catherine, les passants se retournaient pour les regarder, les prenant pour de nouveaux mariés. La curiosité publique étant d'autant plus piquée que Jacques avait la tournure d'un riche étranger, et Mlle Exilda un port distingué qui lui allait à ravir.

Néanmoins, un nuage planait encore au ciel de la félicité du chanceux orpailleur. Malgré tous ses efforts et ceux de son cicerone féminin, dans le quartier le plus humble de la métropole, il n'avait pas encore retrouvé les siens. En vain, verbalement, avait-il fait leur portrait, Mlle Exilda regrettait de ne pouvoir lui apprendre la bonne nouvelle qu'il attendait. Elle connaissait bien une vieille dame, blanchisseuse de son état, du nom de Marthe, — c'était le nom de baptême de la mère Trudel, — malheureusement, le signalement ne correspondait pas. Il est vrai, la bonne dame avait une petite-fille appelée Alice, blonde enfant, docile et intelligente, d'une dizaine d'années, mais tant de personnes portent ces noms dans une grande ville !

Toutefois, pour contenter Monsieur Jacques, comme l'institutrice appelait le mineur enrichi, elle le conduisit un jour vers la demeure éloignée de Mme Marthe, tout en haut du chemin Papineau.

Après avoir débarqué du tramway, chemin faisant, elle expliqua à son compagnon de route, que la jeune Alice n'ayant pas les moyens d'aller à l'école elle lui donnait des leçons à domicile. Jacques Trudel apprécia ainsi qu'il convenait cette nouvelle marque de bonté de Mlle Exilda à l'adresse d'une petite pauvre inconnue. Il n'en aima que davantage la pensionnaire du 12, se gardant, néanmoins, de laisser soupçonner sa passion, car il avait décidé de ne songer au mariage que le jour où sa mère pourrait bénir son union.

Après une courte marche, Jacques et sa commensale, qui s'appuyait à son bras pour gravir la côte, arrivèrent devant uneasure de bois, très modeste. Ils n'y avaient pas plutôt pénétré qu'une scène attendrissante au possible s'y produisit.

La ménagère de céans, en train de laver des harades dans une cuve, avait vu entrer Mlle Exilda, et regardant l'étranger qu'amenait la jeune fille, elle avait reconnu Jacques. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la mère et son fils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, tandis que petite Alice, accourant du jardin, échevelée, se blottissait contre la maîtresse d'école, ne comprenant rien à ce qui se passait.

Les mots nous manquent pour décrire la joie qu'éprouvaient les Trudel, de se retrouver ainsi quand ils désespéraient de se revoir jamais.

Lorsqu'elle eut compris que l'élégant monsieur était son oncle, petite Alice l'embrassa à plusieurs reprises, et, volublement, lui dit combien elle aimait la bonne Mlle Exilda.

Quant à Marie, Jacques apprit que la nécessité l'avait fait se rendre à Manchester, aux Etats-Unis, où elle travaillait dans une filature. Chaque mois elle faisait parvenir la moitié de ses gages à sa vieille mère, qui prenait soin de la petite. Car elle n'était plus forte la mère Trudel, difficilement elle pouvait faire son travail. Jacques la trouvait presque méconnaissable, les cheveux blancs comme neige, voûtée, usée par la misère des dernières années.

V

Trois mois après la visite du riche mineur à la maisonnette du chemin Papineau, nous le retrouvons princièrement installé dans une spacieuse résidence qu'il a achetée rue Sherbrooke. Dans le salon, meublé avec goût, il cause avec sa mère, Marie, qui est définitivement de retour, presque belle, malgré les ravages causés par les rudes besognes d'antan, entre en tenant petite Alice par le bras. Le groupe est charmant, la conversation se fait générale. Elle nous apprend que la mère et l'enfant étudient ensemble, sous la direction expérimentée de Mlle Exilda.

Les paroles affectueuses des Trudel, à l'adresse de la jeune fille, se continuaient, lorsque le timbre électrique carillonna, annonçant une visite. L'institutrice, ainsi que chaque jour depuis l'emménagement rue Sherbrooke, venait partager son savoir avec Marie et petite Alice. Jacques l'invita pour l'après-midi à faire une promenade en auto, — superbe Daracq qu'il venait d'acquérir.

De se voir réunis par cette éclatante matinée de commencement d'automne, tous ces cœurs généreux, où l'amitié tient une si grande place, se sentent heureux de vivre. Jacques et la visiteuse exultent. Grâce à l'affection profonde qui les attire réciproquement, ils se comprennent en silence. La mère Marthe sait tout, et elle attend le moment propice pour accorder un consentement qui fera le bonheur de son fils bien-aimé.

La main de l'innocence devait y aider, précisément lorsque nous voyons nos personnages dans le salon où nous avons conduit le lecteur.

Mlle Exilda ayant appelé à elle petite Alice, celle-ci, ne sachant qui aimer davantage : de son oncle Jacques, ou de sa chère maîtresse, prend la main du jeune homme et celle de la jeune fille, et, les joignant, les serre dans ses menottes, pour tirer dessus dans un geste d'enfant qui veut jouer aux petits chevaux.

Alors, la mère Trudel de dire, la voix chevrotante : Allez, mes enfants, Dieu vous bénisse, embrassez-vous et soyez heureux. Petite Alice unit vos mains, vos cœurs le sont déjà, puissent-ils vous guider sur le chemin du bonheur.

Une douce émotion éclaira les honnêtes visages des acteurs de cette scène de famille. Très simplement venaient d'être faites les fiançailles du disparu du Klondike et de la charitable et belle institutrice. La fortune énorme de Jacques allait faire oublier les jours de sombre tristesse. L'énergie, l'intelligence, le courage, la bonté, avaient vaincu l'adversité.

Octobre tirait à sa fin, les dernières feuilles de l'année virevoltaient sur les trottoirs de Montréal, lorsque les époux franchirent le seuil de leur demeure. Jacques souriait à son Exilda, plus rayonnante de beauté que jamais en sa toilette d'épousée. Parents, amis et connaissances aimaient la maison, venus aux noces très brillantes du fortuné chercheur d'or, plusieurs fois millionnaire. La vieille Marthe, Marie, petite Alice, se multipliaient auprès des invités. Quant aux nouveaux époux, ils étaient allés s'asseoir près d'une fenêtre, à l'écart, las, la cérémonie nuptiale et les heures qui l'avaient précédée leur ayant paru longues. Ils furent tirés de leur isolement par maître Bigras, venu pour leur offrir ses compliments. Jacques et Exilda, très touchés, l'accueillirent avec joie et sincérité.

N'avait-il pas été le principal agent des liesses présentes, de la satisfaction de Jacques et des siens lorsqu'ils s'étaient revus? Aussi, M. et Mme Trudel ne manquèrent-ils pas de l'en remercier chaleureusement, lui annonçant qu'il avait une place d'honneur réservée à la table du banquet, où, tantôt, l'on trinquerait à la prospérité des mariés.

A ce moment, dans la rue, un orgue de barbarie se mit à jouer la marche "Honeymoon" — lune de miel. — Cette même musique qui, naguère, avait résonné aux oreilles des mariés, lors de leur première entrevue dans le salon de la modeste maison de pension. La coïncidence était de bon augure. Monsieur Bigras prit plaisir à en faire la remarque, tandis qu'aillée et gaie, la mélodie montait, symbole de bonheur, pour retomber en bouquets harmonieux sur les jeunes époux.

L. D'ORNANO.

LE PARLER CANADIEN

(HISTOIRE POLITIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA)

"Montrer tout ce qu'il y avait de forces sociales, intellectuelles et morales en germe dans les temps primitifs du Canada; faire voir comment les circonstances fortuites en ont retardé le développement et reporté à longue échéance le résultat des promesses que contenait l'aurore; signaler aux Canadiens ce qu'ils peuvent faire pour poursuivre l'essor logique de cette destinée que leur présageait la sagesse et la vertu de leurs ancêtres — voilà, ce me semble, quel doit être l'objectif de l'histoire du Canada aujourd'hui, si l'on veut que l'étude de l'histoire soit non seulement la fantaisie intellectuelle de quelques antiquaires, mais un enseignement vivant et fécond dans lequel les peuples sages et intelligents vont préparer les forces de leur avenir par l'observation du passé. Notez bien que c'est ainsi que l'Allemagne d'aujourd'hui a été préparée par les travaux patients et silencieux de deux ou trois générations successives. Personne en France n'ignore le rôle considérable que l'école historique, patronnée par les rois de Russie depuis un siècle, a joué dans la régénération et l'organisation du peuple allemand. C'est maintenant à tous les travailleurs de bonne volonté de savoir s'entendre et de faire de l'histoire non pas seulement une satisfaction intellectuelle, mais une force patriotique". (M. Rameau, cité par B. Sulte au tome III p. 118 de l'histoire des Canadiens-français).

A celui qui écrira le nouveau manuel d'histoire du Canada à l'usage de la jeunesse des collèges, nous conseillerions volontiers la méditation de ces graves conseils d'un des plus intelligents amis du Canada français. Ce serait une impardonnable faute que l'enseignement de notre histoire fût, pour la jeunesse, affaire de dilettantisme intellectuel; il doit lui être la force patriotique par excellence. Si nous sommes en retard dans l'éducation du sentiment national, c'est avec les jeunes qu'il faut reprendre l'oeuvre indispensable. Et parce que l'âme canadienne-française vit dans une ambiance réfractaire à son expansion normale, au développement libre de ses qualités et virtualités ethniques; parce que la lutte est perpétuelle contre les droits et les éléments qui sont les forces vives de notre nationalité, il importe à tout prix que l'histoire soit au service de l'idée canadienne-française, une force de protection et de défense.

C'est pourquoi, j'écris sans hésitation que l'histoire canadienne, surtout celle que l'on fait apprendre à la jeunesse, doit prendre au besoin un caractère nettement apologétique. Qu'elle ne soit une école ni d'exclusivisme ni de chauvinisme. Parce qu'elle est "histoire", elle doit demeurer la résurrection du passé dans la vérité; elle ne doit pas confondre le patriotisme avec ce qui n'est qu'un amour sot et grineux de la patrie, et surtout ne pas être imbu de l'esprit étroit et mesquin qui s'imagine récolter des triomphes durables et valables sur nos compatriotes anglo-saxons, à force de les méconnaître et de les calomnier. Mais il est dans notre passé et dans notre vie, des choses sacrées qu'il faut mettre en lumière, et dont il faut apprendre aux jeunes le respect qu'ils en doivent avoir et le prix qu'il y doivent attacher. Il est des droits dont il faut leur montrer les sources, comme il faut leur compter ce que la défense et la conservation en a coûté dans la monnaie d'or du travail et du sacrifice.

Ce n'est pas le lieu d'indiquer ces choses et ces droits. Je me borne à signaler l'une des importantes questions qui rentrent dans le sujet de mes études: l'histoire politique de la langue française au Canada.

Rien de plus commun que d'entendre nos bacheliers et nos étudiants pérorer avec emphase sur les droits politiques de la langue française en notre pays. Ils proclament à grand renfort de poitrine que ces droits nous sont garantis par tous les traités. Et dans ces affirmations aussi vides qu'ignorantes, beaucoup de nos discoureurs de circonstances ne le cèdent en rien aux potaches de Rhétorique.

Aucun traité ne garantit des droits politiques à la langue française. Ni la capitulation de Québec, ni celle de Montréal, ni le traité de Paris n'ont de clauses relatives à la langue des habitants français du Canada. Est-ce à dire que nous restions sans aucun droit en face du conquérant? Ce serait une autre exagération. Par dessus tous les traités et bien au-dessus des atteintes de la diplomatie, nous avons le "droit des gens" de parler la langue de nos origines et de nos mères. Si, ni de Ramesay, ni de Vaudreuil, ni les hommes d'Etat français qui négocièrent le traité de Paris n'ont songé à réserver certains droits officiels à la langue maternelle des Canadiens, c'est que la nécessité ne pouvait

pas en apparaître aux diplomates de 1760 et de 1763. Il ne pouvait être nullement question d'enlever à nos pères la langue qu'ils parlaient. C'eût été une entreprise aussi despotique que chimérique. Et que pouvait-on bien au juste réserver des droits politiques de la langue de la population canadienne d'alors, à une époque et sous un régime où le peuple n'avait presque aucune part à l'administration des affaires ?

L'acte de la capitulation de Québec, rédigé hâtivement par le pusillanime Ramezay ne paraît avoir songé qu'à assurer les propriétés des habitants de la ville. A Montréal, de Vaudreuil avait fait insérer une clause qui statuait que les habitants seraient gouvernés par les lois françaises. Amherst ne voulut s'engager à rien et se contenta d'apposer la note suivante qui est du machiavélisme le plus retors : "Ils deviendront sujets du Roi". Le traité de Paris ne fut pas plus explicite. Les

hommes d'Etat français qui négocièrent ce traité, dit M. Tardivel, ne semblent pas avoir plus songé à conserver la langue française que le droit français".

Il reste que les droits politiques actuellement acquis à la langue française au Canada sont une conquête exclusivement canadienne. Et cette conquête n'est pas l'oeuvre exclusive de nos coryphées politiques, elle est le fruit du dévouement de notre clergé, de nos seigneurs, de notre bourgeoisie, de nos habitants, de nos mères. Personne n'est resté en arrière dans cette lutte dramatique et splendide qui devait aboutir à l'autonomie d'un peuple. Si nous sommes restés Français, nous le devons à nous-mêmes. Nous ne le devons nullement à la France. Et il est bon de s'en souvenir quand les francisateurs fanatisés voudraient arracher à notre vocabulaire ses archaïsmes et ses canadienismes. Nous devons avoir quelque droit de

réglementer dans l'ordre, mais comme il nous plaira, le patrimoine que nous avons défendu et conservé, sans le secours étranger, par notre seul courage et par notre seul effort.

LIONEL MONTAL.

Quelques corrections

Hiérarchie... dans le sens de l'épiscopat.
Etre fixé... dans le sens de être mieux informé.
Délivrer une lecture... pour faire une conférence.

Mouvoir... pour déménager.

Référer à (refer) pour "faire allusion", renvoyer à, avoir trait à, s'en rapporter, se rapporter à, imputer, etc. Ainsi on dira je réfère à tel auteur, pour j'invoque tel auteur, telle autorité.

L. M.

LE SOLITAIRE DU TIROURDA

ECHOUÉS au caravansérail d'El Esnam, nous eûmes, un matin, au réveil, la désagréable surprise de constater qu'un blanc manteau de neige couvrait les montagnes et que notre campagne de prospection devait, par ce seul fait, être considérée comme terminée.

— Mon cher, dis-je à Baille, mon compagnon, il ne nous reste plus qu'à regagner Alger.

— Non pas, car, à défaut de recherches minières, nous avons maintenant une agréable compensation : la chasse au sanglier ; et je connais, non loin d'ici, une région qui nous réserve quelques jolis coups de fusil.

L'argument était sans réplique.

Nos dispositions furent prises le jour même, et dès le lendemain, notre caravane se mettait en marche vers le col de Tirourda.

Deux mulets de bât, deux indigènes, mon compagnon et moi composaient l'imposant cortège que les Kabyles regardaient défilier avec leur coutumière impassibilité. Le soir, nous couchâmes à Beni-Mansour, après avoir, au cours du dîner, renouvelé connaissance avec l'inévitable "poulet en fil de fer" (oh ! mes dents !) des auberges de Kabylie.

A l'aube, nous commençâmes l'épuisante montée sur le col.

Huit heures de marche pénible sur le blanc tapis où nous disparaissions jusqu'à mi-corps ; et, au crépuscule, l'ineffable joie de découvrir l'abri où nous devions nous reposer de nos fatigues, et dont nous comptions faire le camp retranché menaçant tous les fauves d'alentour.

Exquise de confortable, cette retraite : latéralement deux pans de roche ; au fond, la montagne ; comme toit, des quartiers de rochers surmontés de branchages, et comme parquet, la terre d'où émergeaient de place en place des affleurements rocheux semblant de naturels oreillers qui nous procurèrent, je dois l'avouer, une nuit exquise.

Amar et Saadi, nos deux kabyles, s'en furent le lendemain courir la montagne à la recherche des pistes prometteuses.

Ils revinrent dans l'après-midi, et, à leurs faces épanouies, nous jugeâmes aussitôt que leur tournée n'avait pas été infructueuse.

De panthères, aucune trace, et cela nous sembla d'autant plus étonnant qu'ils avaient débusqué une imposante troupe de sangliers descendant vers la plaine, et que nous devions, selon eux, retrouver dans l'épaisse forêt qui garnissait, à nos pieds, le contrefort montagneux.

Or, on sait que lorsque la neige gagne les hautes cimes, la panthère, en les quittant, suit les bandes de sangliers qui constituent pour elle un garde-manger ambulante.

Nous nous promîmes donc de nous tenir sur nos gardes, et nos armes furent chargées en conséquence.

La neige avait cessé de tomber ; le ciel s'était éclairci, et la lune brillait d'un pur éclat inondant de sa blafarde clarté la blancheur des contreforts vers la plaine.

— Voici un temps "sur commande", me dit Baille, notre dîner terminé ; dans une heure, nous nous mettrons en route.

Nous partîmes, guidés par nos deux Kabyles, à peine visibles dans leurs burnous blancs se confondant sous les rayons hésitants de la lune avec l'immaculée blancheur de la neige.

Une heure de marche à peine et nous abordions la forêt. Bientôt des traces fraîches furent relevées, et moins d'un kilomètre plus loin, Amar nous arrêta d'un geste impératif.

Le combat fut aussi court que peu impressionnant. Cinq cadavres demeurèrent sur place, pendant que le reste de la bande prenait la fuite.

Mes Kabyles réunirent nos victimes en un tas unique, qu'ils recouvrirent de neige battue en attendant qu'ils pussent, au jour, les venir chercher avec nos mulets ; et, satisfaits de notre peu glorieux exploit, nous reprîmes le chemin de notre abri.

J'allais, à quelques mètres de mes compagnons, le fusil à la main, aux aguets ; Baille me suivait à quelques pas ; Amar et Saadi fermaient la marche.



Le lendemain, notre caravane se mettait en marche pour le col de Tirourda.

Nous cheminions entre deux vallonnements, nos Kabyles suivant le fond de la ravine.

Le mamelon s'incurvait brusquement. Au tournant, une tache noire, tranchant brutalement sur la blancheur neigeuse, attira mes regards. J'avançai : elle s'anima. J'épaulai. Au même instant, elle dévala, descendant la ravine. Je fis feu, au jugé, l'ombre disparaissant derrière les troncs des chênes.

Presque aussitôt, deux cris, puis des râles, des gémissements... Je bondis en arrière et demeurai bientôt glacé d'effroi.

Deux masses, l'une sombre, l'autre blanche, se débattaient dans la neige. Une forme, blanche aussi, dominait le groupe, suspendue à une branche qui coupait la ravine, à hauteur d'homme.

J'eus aussitôt la notion précise de ce qui s'était passé. Je vis nettement le sanglier débouchant devant les deux Kabyles, salué par mon coup de feu et sans doute blessé par lui. Amar, le premier l'apercevant et, d'instinct, se hissant pour l'éviter, sur une branche de chêne à sa portée. Saadi, qui le suivait, voyant trop tard le danger, buté par l'animal et renversé.

La lutte semblait atroce. Homme et bête paraissaient confondus. Baille, le fusil en joue, hésitait à tirer, ne sachant distinguer l'un de l'autre, et je restai stupide, impuissant, contemplant l'horrible spectacle.

L'homme continuait à hurler, appelant à l'aide. Au moment où, réagissant enfin, nous nous élançions à son secours, Amar se laissait glisser de sa branche à terre.

Ce fut alors la mêlée, nous tentions de tirer la bête à bout portant, pendant qu'Amar, s'accrochant à son poil, voulait engager un corps à corps avec

elle. Il réussit, du moins, à attirer sur lui toute sa fureur. La volte-face fut prompte ; à son tour, il fut culbuté. Nous le pensions perdu. Deux coups de feu retentirent ; mais l'animal, semblant insensible, s'acharna sur sa nouvelle victime. Une horrible angoisse nous étreignait. Cette scène, la nuit, en pleine forêt, sur un flanc de montagne, prenait, au milieu de la solitude et sous la clarté triste de la lune, une allure à la fois grandiose et tragique. Une victime gisait, parmi des flaques rouges maculant la neige, et nous contemplions, presque impuissants, ce nouveau drame engendré par notre sot orgueil de chasseurs.

L'homme nous semblait mort, lorsqu'il se releva, souriant presque, brandissant fièrement son long poignard kabyle, dégouttant de sang.

— "Crivi", nous dit-il simplement en nous montrant le sanglier qui, le ventre ouvert et les entrailles pendantes, achevait péniblement son agonie.

Nous courûmes à Saadi. Le malheureux Kabyle avait la face atrocement labourée, un bras fracturé et le corps couvert de contusions. Nous ne pûmes, malgré d'énergiques frictions de neige, le tirer de son évanouissement.

De nos fusils et de son burnous, nous fîmes une civière sur laquelle il fut déposé avec d'infinies précautions.

Tristement, nous reprîmes la montée vers le "gourbi", enjambant la masse noire du solitaire mourant.

— "Kebir" — grand, — murmura Amar en lui jetant un dernier regard.

Il était effrayant, en effet, et un frisson nous secoua en frôlant le cadavre.

Le lendemain, le mulet qui devait ramener notre chasse de la forêt tragique emportait vers Beni-Mansour, le malheureux Saadi qui, enfin sorti de son évanouissement, ne cessait de gémir, étendu sur le cacolet que nous avions improvisé.

Il mourut le soir même. Son agonie avait duré 17 heures.

Nous abandonnâmes aux chacals le vieux solitaire et nos cinq victimes de la veille...

ROGER NEUVILLE.

Les mésanges

Construisons un nid. Avril qui fleurette
Couvre de bourgeons l'arbre et l'arbrisseau.
Entre les brins verts d'un saule marceau,
Mêlons les brins d'herbe au duvet, mignonne ;

Car les frêles oeufs, chère compagne,
Veulent pour éclore un douillet berceau —
Moi, j'apporterai mouche et vermisseau
Dans le nid qu'un fin duvet capitonne ;

Toi, tu couveras ! — Sous la mousse en fleur,
Nos enfants naîtront, grâce à la chaleur
De ton aile blanche à bordure noire.

Vienne octobre avec ses sorbiers rougis,
Et nous serons quinze ou seize au logis,
Pour chanter en chœur l'automne et sa gloire.

ANDRÉ THEURIET,

de l'Académie Française

LA VIE SUR LES TOITS

On sait que New-York, située aux confins de la zone tempérée, possède un climat fort variable : le thermomètre y accomplit de véritables sauts acrobatiques : 90 degrés à l'ombre en été, 20 degrés en hiver, ce sont là de ces différences qui se voient presque chaque année dans l'île de Manhattan.

Le froid se combat aisément : la houille se vend si bon marché aux Etats-Unis ! Il n'en est pas de même de la chaleur, et le bas prix de la glace ne sert guère que d'adoucissement.

Cependant, les New-Yorkais ont un excellent moyen de lutter avec succès contre la chaleur, du moins pendant les soirées et les nuits : c'est de coucher sur les toits !

Disons de suite que presque toutes les maisons de New-York, quel que soit le nombre des étages, ont un toit en forme de terrasse, comme dans les pays d'Orient. Ce toit sert à de nombreux usages.

Tantôt, il tient lieu de cour de récréation aux enfants d'une école, et c'est un spectacle peu banal que d'apercevoir de la rue, à une hauteur de dix à douze étages, des gamins jouer à cache-cache entre les cheminées ou grimper aux grilles qui font office de garde-fous ; tantôt, c'est un café ou un restaurant, ou même un music-hall (roof-garden) qu'on y établit pour la durée de la saison chaude. Dans les quartiers populeux, les toits appartiennent à tous les locataires, qui viennent y tendre leur lessive. La nuit, quand l'air des appartements devient irrespirable, les familles campent sous les cordes à linge, et il n'est pas rare, malheureusement, qu'un dormeur aille s'écraser sur le trottoir de la rue.

Sincèrement soucieuse d'améliorer le sort des

classes ouvrières, la municipalité de la grande ville a même établi sur les toits de plusieurs immeubles des "recreation roof gardens", où les pauvres gens du quartier viennent respirer un air plus pur que celui de leurs taudis. A raison de 5 cents le verre, des

Dans les quartiers bourgeois, c'est généralement le gérant ou le propriétaire de l'immeuble qui s'ad- juge l'étage supérieur.

Il se réserve en même temps l'usage du toit, qu'il transforme en jardin, en serre, voire en cottage.

Dans les quartiers riches, les maisons — des palais — sont construites à l'européenne.

Cependant, çà et là, on peut admirer de magnifiques jardins suspendus, tel celui qui occupe le toit du

Waldorf-Astoria, qui est, je crois, le plus haut du globe, avec ses dix-huit à vingt étages. C'est, en tout cas, le plus cher du Nouveau-Monde.

Il y a de tout sur les toits new-yorkais.

Un sculpteur fort connu, M. Partridge, a installé sur sa maison, à Madison Square, un atelier où il exécute des statues destinées à prendre place en plein air. Dans le même quartier (situé en plein centre de la grande ville), un sportsman, M. Earl, a installé, à une hauteur de 270 pieds au-dessus des pavés, un chenil où il élève des chiens de race. Il y possède, entre autres, cinquante-huit bouledogues, tous primés aux dernières expositions.

Enfin, on trouve dans la Huitième Avenue, sur le toit d'un spacieux immeuble, une... église protestante, construite en charpentes de fer et tôles galvanisées. Ne confondons pas : il ne s'agit pas d'une chapelle, mais d'une église, avec cloches et carillon, grandes et petites orgues. Les fidèles s'y rendent en foule, et les curieux aussi. F.



Les New-Yorkais ont un excellent moyen de lutter contre la chaleur.

L'ARAIGNEE FILEUSE DE MADAGASCAR

Peut-être seriez-vous bien étonné, — dit M. C. de Labonnefon, — si quelqu'un venait vous dire : "Dans quelques années, on s'habillera avec des étoffes faites de fils d'araignée". Et cependant il est fort possible qu'une semblable prédiction se réalise comme vous allez le voir.

Il y a longtemps que l'idée d'utiliser la soie des araignées fileuses pour en fabriquer des étoffes est entrée dans le cerveau de quelques hommes, puisqu'au XVII^e siècle les sauvages du Paraguay avaient trouvé le moyen de s'en servir, et qu'Alcide d'Orbigny, le savant naturaliste rochelais, se fit fabriquer en Amérique un "inexpressible" de cette étoffe.

D'après M. Maroix, de la Commission des soies de Lyon, "l'Epeire sociale" au Paraguay et la "Néphila" de Malabar, dans l'Inde et en Afrique, ont été longtemps exploitées par les indigènes, et le même auteur raconte qu'au XVII^e siècle plusieurs naturalistes français, espagnols et anglais essayèrent de tirer parti de fils fournis par diverses espèces d'araignées. Mais les résultats furent à peu près nuls et bien vite abandonnés.

Il appartenait à un missionnaire français, le P. Camboué, de recommencer les tentatives de ses prédécesseurs, et c'est dans l'île de Madagascar qu'il opéra, avec un certain succès sur une araignée spéciale à cette contrée, que les indigènes appellent "Halabe", et que les naturalistes ont baptisée du nom peu harmonieux de "Néphila Madagascariensis", de la famille des "Epeires".

Vous connaissez tous les araignées. Vous avez vu bien souvent cet énorme ventre surmonté d'un tout petit corps et perché sur huit longues pattes souvent très velues. C'est un animal très peu sympathique, qu'un naturaliste seul est capable d'étudier de près pour y découvrir l'harmonie toujours si merveilleuse du Créateur. Toutes les épeires ou araignées fileuses ont à peu près les mêmes caractères essentiels ; ce sont elles qu'on rencontre si souvent en été dans les bois et les jardins, tendant

leurs toiles en polygones réguliers au milieu des allées ombreuses, et dont une espèce la plus commune de toutes, porte sur l'abdomen une grande croix de Malte.

La tête et le corselet, unis ensemble, forment tout le corps avec le ventre qu'on appelle abdomen. Les yeux, au nombre de cinq, sont placés sur la partie antérieure de la tête et sur le dos. Les pattes, longues et velues, portent des organes appelés lyriformes, qui sont le siège de l'ouïe, très fine et très délicate chez ces animaux. Saviez-vous que l'araignée est essentiellement mélomane et qu'elle s'approche souvent au son de la musique au point d'abandonner un instant sa toile pour s'approcher du musicien ?

Les organes les plus intéressants de l'araignée sont placés à l'extrémité inférieure de l'abdomen ; ce sont les organes sécréteurs de la soie, espèces de glandes qui débouchent dans des mamelons bifurqués au nombre de quatre et quelquefois de six appelés filières. Ils sont percés de trous par où passe le produit des glandes ; ces trous sont imperceptibles et tellement nombreux qu'il y en a plus de mille chez certaines espèces d'araignées. Ce produit des glandes ressemble à un sirop épais, mais il se dessèche aussitôt qu'il est en contact avec l'air et forme la soie.

L'araignée de Madagascar est énorme, elle arrive à 2 pouces et 2 pouces et demi, l'abdomen faisant à lui seul les trois quarts de cette longueur ; le corps a à peu près 5-8 de pouces de large et les pattes atteignent jusqu'à 2 pouces 1-4. La femelle est seule fileuse ; quant au mâle, c'est une espèce de petit avorton de 1-8 de pouce, qui ne s'entend pas toujours avec sa "dame" et sert fort souvent de déjeuner à celle-ci quand il a cessé de lui plaire.

Elle pond ses oeufs, au nombre de trois ou quatre cents, et très petits, dans un cocon soyeux de 1 pouce à 1.1-2 pouce de diamètre et de couleur jaune d'or. Au bout de trois mois, les jeunes araignées sortent de leur prison et, trois mois après, dans leur pays, elles ont atteint toute leur grosseur. Elles sont alors noires et gracieusement tachées de jaune, de blanc et de couleur orange.

A l'état sauvage, elles habitent sous une température de 5 à 38 degrés centigrades de chaleur dans les grands bois, et on les trouve sur les montagnes jusqu'à 1 mille d'altitude. Elles vivent assez près les unes des autres, laissant en paix leurs voisines tant que les mouches, qui font leur principale nourriture, ne leur manquent pas. Mais si le gibier vient à diminuer, elles se dévorent entre elles sans scrupule.

Le P. Camboué essaya d'abord de carder et de filer la soie des toiles de l'halabe recueillies dans les forêts de Madagascar, et il utilisa surtout les bourses d'oeufs beaucoup plus fortes que les toiles, mais il s'aperçut bientôt que l'animal donnait un fil résistant quand on le tirait soi-même de l'abdomen de l'araignée que lorsqu'il sortait seul du corps ; il imagina, à l'aide de boîtes d'allumettes, un dévidoir très rudimentaire, qui cependant lui permit d'obtenir des fils magnifiques, dont quelques-uns atteignaient jusqu'à 850 verges. Pour cela, il pressait d'abord légèrement, en tenant la bête entre ses doigts, l'abdomen de l'araignée, puis, dès que le fil sortait, il le saisissait, et, fixant le bout sur un tour, il l'enroulait doucement, forçant ainsi sa prisonnière enfermée dans la boîte, une portion du ventre en dehors, à donner son trésor tout entier. Ce dévidage répété jusqu'à six fois pendant le mois qui suivait la ponte et précédait la mort de la patiente lui donna une moyenne de 4,000 verges par sujet. Le fil de cette araignée a à peine de six à sept centièmes de millimètres et peut cependant supporter un poids de 2 onces, ce qui permettait de confectionner des étoffes d'une légèreté et d'une résistance extraordinaires. Il est



COQUES OVIGÈRES ET SOIE DE L'ARAIGNEE FILEUSE.—A. Nid détérioré par des parasites.—B. Nid ouvert.—C. Nid naturel sur 2 feuilles.—D. Soie filée avec de la bourre des cocons.

jaune, brillant d'un éclat plus vif que l'or le plus pur.

Les essais du P. Camboué ont été repris à l'école professionnelle de Tananarive, avec des appareils plus perfectionnés, et, après beaucoup de tâtonnements inévitables, ils ont donné des résultats qui peuvent déjà faire prévoir ce que l'on obtiendra en opérant sur des quantités encore plus grandes, puisqu'en une année, en pleine période d'études, avec deux appareils et quatre enfants, on a obtenu 150 milles de fil. Et une pièce de soie de cette araignée destinée à faire un baldaquin de lit a pu être envoyée à l'Exposition universelle de 1900. L'halabe de Madagascar pullule par milliards dans l'île française ; elle s'élève sans soins, trouvant elle-même sa nourriture ; vous voyez donc qu'il n'est pas impossible que nous ayons, dans quelques années, et à des prix très abordables, des étoffes de soie d'araignée.



ARAIGNEE FILEUSE DE MADAGASCAR.—1. Mâle.—2. Femelle. (Réduction de moitié.)

A TRAVERS LA MODE



Robe de réunion pour jeune femme ou jeune fille.

Foulard bleu pointillé de blanc. Jupe montée à plis de hauteur irrégulière; au bas, trois plis cerceux un peu larges. Corsage blousant dans une ceinture drapée de soie blanche. Col ouvert en V, batiste brodée ou guipure et cravate de soie blanche; manche resserrée par des plis et un bracelet de soie blanche d'où s'échappe un volant assorti au col (voir le dos).

Chapeau de crin blanc entouré de petites roses bleues: ailes blanches.

Comment on fait un costume de bain de mer avec une ancienne toilette de ville.

Il convient à cette saison de parler des costumes de bains de mer, des tissus à employer pour les confectionner, des teintes qu'il importe de choisir. Nous voudrions envisager la question à un point de vue pratique, économique même; nous voudrions voir avec vous, mesdames et mesdemoiselles, comment on peut transformer une toilette en costume de bain de mer.

Naturellement, il faut que le tissu se prête au changement. Mais qui n'a pas au fond de sa garde-robe une robe de serge, de cheviotte, de croisé en noir ou en bleu marine?

En la circonstance, il n'y a que le costume bleu ou noir qui pourrait être utilisé. Une toilette de serge rouge, grenat, dont on s'est vite fatiguée, et encore de la serge violette portée l'hiver dernier feraient fort bien l'affaire, mais il ne serait pas possible de se servir d'un tissu d'une autre couleur ou d'un tissu de fantaisie, les nombreuses grisailles indiqueraient trop bien leur provenance, et cependant on pourrait admettre un léger pointillé blanc sur fond bleu ou noir.

Nous voulons toujours préconiser l'économie, mais sous prétexte d'économie il ne faudrait point faire sentir le raccommodage ou friser le grotesque.

Nous allons donc prendre, si vous le voulez bien, un costume tailleur en serge bleu marine qui date d'un an, deux ans ou même trois ans; il est fort démodé et de plus la jupe est lustrée, le bas est abîmé, en somme la toilette ne vaut plus rien. Et vous serez d'autant plus enchantée de pouvoir en tirer parti que le costume est hors d'usage.

Il faut commencer par découdre entièrement la jupe, enlever la doublure ou le fond de jupe. On fera de même du boléro de manière à obtenir des morceaux détachés qui seront ensuite repassés sur l'endroit, car nous nous proposons de retourner l'étoffe, c'est-à-dire de faire l'envers de l'ancien endroit.

Maintenant il s'agit de tailler notre costume. Les modèles les plus simples se composent, on le sait, d'un pantalon bouffant sur lequel retombent les basques d'une longue blouse serrée à la taille par une ceinture. Mais cette ceinture peut fort bien servir à réunir la blouse avec les basques qui se transforment volontiers en une petite jupe, les modèles les plus élégants sont faits de cette façon, ce qui permet de supprimer l'ampleur à la taille, puisque nous voulons rester coquettes même lorsque nous prenons des bains!

Cet arrangement nous permettra donc de nous servir du dos et du devant de l'ancien boléro, tandis que dans la jupe nous taillerons le pantalon court et la petite jupe; celle-ci pourra aussi bien se faire droite ou en forme, sans couture, avec une couture au milieu du derrière et une de chaque côté, comme si la basque était d'une seule pièce avec le corsage. La jupe était-elle à plis, faites, si vous voulez, votre petite jupe à plis aussi, c'est fort bien, les modèles riches sont plissés. Pour le pantalon, il est toujours facile de le trouver, car la nouvelle jupe étant courte et peu large, on conserve dans tous les cas suffisamment de tissu; à la rigueur, un morceau ne se verrait pas beaucoup sous la basque.

Il est presque superflu de revenir sur la question des garnitures, on ajoutera volontiers des galons ou de la soutache blanche sur le tissu même du costume, et si celui-ci fait défaut, ce sera de la serge ou de la flanelle blanche avec galons de laine de même teinte que l'étoffe.

Toilettes de Villégiature.

Voici l'été, il sied de s'occuper de ses toilettes pour la campagne, les eaux ou la mer.

Une robe de toile blanche brodée est indispensable; c'est frais, joli, élégant et peu dispendieux. Pour courir tous les jours, l'écrû, la toile lisse, avec liserés rouges ou blancs, constituent de petits costumes éminemment pratiques et peu salissants.

Dans le même ordre d'idées, vous avez aussi la toile bleu ou rose, mais il y a lieu de faire observer si le teint supporte le voisinage du bleu et de ce rose un peu vif.

Une jupe de serge blanche, une chemisette de flanelle brodée constitueront à peu de frais une seconde toilette blanche pour les jours moins chauds.

On emportera aussi



PATRON No 511

Peignoir. Ce peignoir simple et élégant se compose de 4 pièces. Peut s'exécuter en tous tissus de fantaisie. Grandeurs: de 32 à 40 pouces de buste. Matériaux 4 verges en 30 pouces,

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cents et de nous indiquer le No du patron, ainsi que le tour de buste. (N'oubliez pas de donner votre adresse.) Ce patron est en vente à nos bureaux, aux mêmes conditions.



PATRON No 525

Jupe simple. Cette jupe est d'une exécution très facile composé de trois pièces. Plissée légèrement à la taille. Peut s'exécuter en petit drap ou lainage. Matériaux 3 1/2 verges en 51 pouces de largeur. Grandeurs: de 22 à 30 pouces de taille.

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cents et de nous indiquer le No du patron, ainsi que le tour de taille. (N'oubliez pas de donner votre adresse.) Ce patron est en vente à nos bureaux, aux mêmes conditions.



Tailleur élégant pour jeune femme ou jeune fille.

Cachemire ou toile beige très clair. Sur la jupe des pattes forment trois cercles et les extrémités s'enlacent devant. L'une de ces pattes remonte jusqu'à la taille et dessine un tablier. Jaquette courte, ouverte sur un plastron de linon et de broderie retenu dans une haute ceinture amande. Des pattes piquées ornent le devant de la jaquette; le dos est uni (voir le croquis joint). Col tailleur vert amande, toile ou taffetas, suivant le tissu choisi pour le costume. Manche tailleur.

Chapeau paille beige cercle de tulle amande; roses teintées très pâles.

une jolie robe foncée, un tailleur à longue jaquette par exemple, et tout un jeu de chemisettes blanches, en flanelle, en toile, en mousseline, en linon. Il sera à propos de se munir, pour le voyage, d'une chemisette de couleur; car une blouse blanche, en chemin de fer, n'est guère pratique. On part... hermine et on arrive... charbonnier.

Si l'on va dans une ville d'eaux ou une plage élégante, se munir d'une jolie toilette claire — mais pas décolletée.

Trois ou quatre chapeaux dont l'un habillé pour les réunions où l'on ne va jamais nu-tête, sont suffisants pour une femme raisonnable.

Il faut deux ou trois jupons blancs au moins, car le seul jupon blanc est possible sous les robes blanches: batiste filetée de nuance claire pour tous les jours et, autant que possible, dans la nuance du costume de toile. C'est ainsi que, sous le costume écrû, seul un jupon écrû sera joli. On trouve de ces jupons à si bon compte dans les grands magasins.

Munissez-vous d'un élégant jupon de soie pour les jours sombres, sous le costume tailleur; des bottines pour la pluie; souliers jaunes, gris, blancs, pour les beaux jours et surtout des bas assortis à votre chaussure.

Gants blancs en fil, en peau, gants "suède naturel" pour le voyage et les très mauvais temps.

La semaine prochaine, nous nous occuperons de l'équipement de nos enfants, garçons et filles.

Et, afin que vous ayez la satisfaction, mesdames, d'habiller vos chéris à votre goût, nous publierons quelques modèles de patrons, simples et élégants à la fois, que vous pourrez vous procurer tout commé ceux que nous annonçons ci-contre.

Recettes pour les ménagères

Une poignée de conseils

Commencez le repas du matin par des fruits.

Ne travaillez jamais de suite après avoir mangé.

Buvez modérément en toutes saisons.

Si vous le pouvez, couchez-vous tous les soirs à la même heure.

Lorsqu'une fourchette ou une cuiller perd sa couleur, frottez-la avec un peu de sel, elle reprendra sa teinte argentée.

Répandez de la chaux en poudre dans les endroits où abondent les cafards, (barbeaux) vous les chasserez.

On nettoie les broderies d'or ternies en les nettoyant avec une brosse trempée dans de l'alun brûlé en poudre.

Le meilleur liniment pour les rhumatismes est un mélange d'une partie d'essence de thérébenthine et de deux parties d'huile d'olive. Cette mixtion est également bonne pour les névralgies.

On remet à neuf les rubans noirs fanés en les exposant à la vapeur de thé vert.

Lorsqu'on a fait une tache d'encre sur un tapis, il faut la laver d'abord avec du lait, puis nettoyer la place ensuite avec de l'eau de savon chaude.

Rien n'est meilleur pour le rhume que la limonade chaude.

L'eau tiède additionnée de farine de moutarde, l'eau de céleri, sont d'un très bon effet pour les engelures.

Les taches de graisse sur les tissus de laine sont effacées par le moyen suivant : avec un petit tampon de flanelle, imbibe la tache d'essence de térébenthine et frottez-la, imbibe de nouveau et couvrez la tache de craie ou de cendre tamisée, une demi-heure après donnez un coup de brosse, l'opération est terminée. Si les cendres avaient laissé quelques traces, frottez avec de la mie de pain.

Exposez les plumes à la vapeur et frisez avec un fer spécial.

Rien de meilleur pour la peau que d'user d'eau de pluie pour les soins de la toilette, ce n'est ni onéreux, ni compliqué, comme vous le voyez.

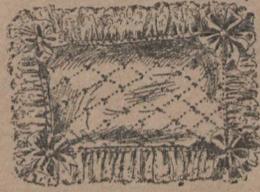
Les taches d'iode sur le linge disparaîtront à la première lessive. Le nickel se nettoie très bien avec du blanc et de l'huile.

Une des premières conditions pour engraisser est de ne pas se tourmenter l'esprit, de savoir prendre les choses comme elles se présentent. On conseille de se lever tard, de se coucher tôt, de manger des viandes grasses, du beurre et des farineux. Les bains tièdes un peu longs sont aussi très utiles pour obtenir ce résultat.

Faites bouillir dans l'appartement une forte infusion d'eucalyptus, et la vapeur qui s'en dégagera purifiera parfaitement l'air.

Le blanchiment des buffleteries et des harnais s'obtient en les enduisant, au moyen d'une éponge, d'une légère couche de blanc d'Espagne délayé dans de l'eau gommée, ou de terre de pipe légèrement azurée. Il faut au préalable les avoir soigneusement lavés, essuyés et séchés.

PETITS COUSSINS



Vous donnerez un aspect confortable à la pièce la plus simple, bureau ou salon, si vous y disséminez quelques coussins que vous placerez sur les fauteuils, sur un divan.

En les variant de formes, de couleurs et de dimensions, on produit une diversité agréable à l'œil.

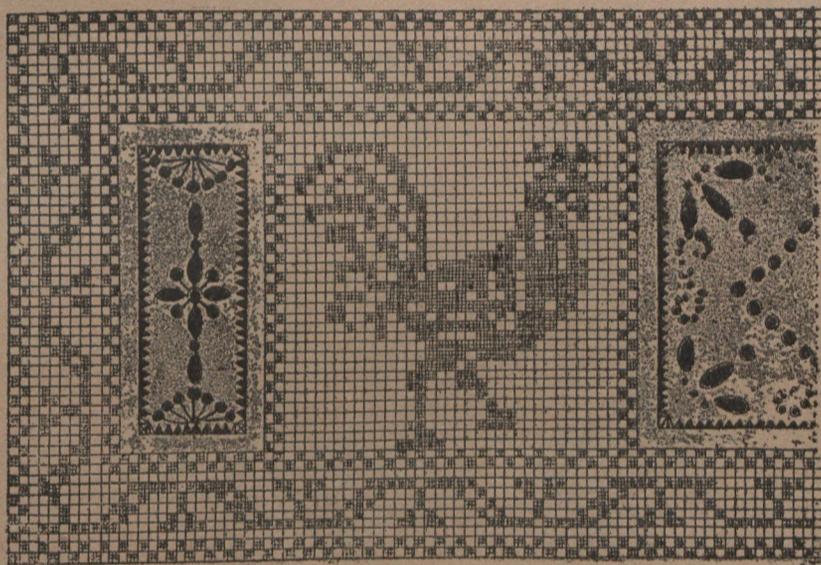
A très peu de frais, avec des morceaux d'étoffes anciennes que souvent vous pouvez vous procurer, vous en confectionnez vous-mêmes de charmants.

Dans un sac de satinette, mettez du duvet de plume ou même de l'étaupe légère, de manière à le gonfler suffisamment.

Sur le sac, vous fixerez votre morceau d'étoffe dont il doit avoir la dimension.

Il ne reste plus qu'à mettre en bordure une ruche ou une ganse, et voilà un petit confortable de plus dont vous jouirez, dont jouiront les vôtres, ce qui le rendra encore plus précieux à vos yeux.

BANDE POUR STORE



Voici le portrait d'un maître coq !

Voyez comme il a l'allure martiale... il ne lui manque guère que la parole.

Cette bande de filet, brodée au point de reprise, est alternée de carrés de toile à jour et brodés de broderie anglaise.

C'est un charmant modèle qui peut constituer le bas d'un store.

Si vous craignez les longueurs du filet, — on peut n'être pas toujours très patiente, — exécutez la bande au crochet avec du gros fil C B No 3 de couleur crème. Dans ce cas, le dessin devra être commencé par le travers.

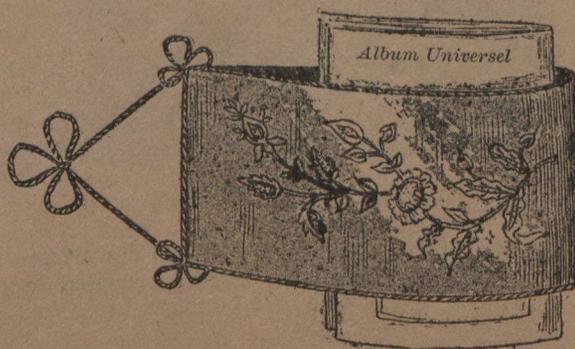
On peut également se servir de coton glacé dans les tons un peu jaunés, donnant un aspect de décoration ancienne très artistique.

Aujourd'hui, nous ne publions qu'un carré. Le store entier se compose de trois carrés de filet, de deux carrés de toile de broderie anglaise et de deux rectangles de broderie anglaise.

Comme animaux, vous pourrez faire alterner avec la chimère, l'éléphant, dont nous vous avons donné le modèle.

Si au store vous ajoutez des brise-bise, répétant les mêmes motifs avec du coton plus fin, vous aurez une ravissante garniture de fenêtre.

PORTE-JOURNAUX



PORTE-JOURNAUX. — Se fait en drap ou en satin vert ancien avec broderie au plumetis en gros cordonnet jaune d'or et rose.

Recettes culinaires

Confiture d'oranges. — Prenez des oranges, jetez-les entières avec la peau dans une bassine d'eau froide. Faites-les bouillir deux heures; les deux heures de cuisson doivent être comptées à partir de l'ébullition. Faites refroidir et égoutter, puis coupez-les en tranches menues. Pesez les oranges et mettez autant de sucre que de fruit. Pour deux livres et quart de sucre, un verre et demi d'eau. Quand le sucre est fondu, mettez vos fruits dans la bassine et faites cuire, comme des confitures.

Préparation du caramel. — Faire fondre du sucre dans un peu d'eau, et le faire cuire jusqu'à ce qu'il brunisse; plus on le laisse brûler, plus il brunit, mais plus aussi le goût en devient amer; on doit donc saisir le moment où il est assez brun, sans le laisser noircir, y jeter tout de suite, en le retirant du feu, un peu d'eau chaude, le faire fondre de nouveau ainsi et l'amener à la consistance d'un sirop épais.

Poulet en chaud-froid. — On prépare une fricassée de poulet et, une fois qu'elle est cuite, on en retire les membres pour ajouter à la sauce deux bonnes cuillerées de gelée de viande; la faire réduire d'autant, la lier avec un peu de beurre frais et quatre jaunes d'œufs, la passer, puis y ajouter un jus de citron. On trempe les membres du poulet dans cette sauce à moitié refroidie, on les dresse, on les masque avec le restant de la sauce et on décore le tout de croûtons, de gelée, de truffes, de blancs d'œufs durcis ou d'autres garnitures.

Filets de soles en turbans. — Nettoyer des soles, enlever les deux peaux, séparer les filets de l'arête et les mettre mariner avec poivre, sel, jus de citron, pendant deux heures. Rouler chaque filet, placer dans un plat allant au four, et mettre un morceau de beurre frais sur chaque filet roulé; faire cuire au four pendant vingt minutes. Servir avec un gros champignon posé sur l'orifice de chaque turban; garnir avec une sauce au beurre de crevettes.

Portugaise. — Préparer une marmelade de poires, pommes, abricots ou pêches, ou de tout autre fruit. Ajouter un parfum quelconque, vanille ou citron, kirsch ou rhum, suivant le fruit et les préférences personnelles; passer la marmelade au tamis de crin. D'autre part, préparer une crème ordinaire, que l'on sucre et à laquelle on ajoute le parfum employé pour la marmelade. Garnir un moule avec du caramel, y mettre une couche de crème, puis une couche de marmelade, ainsi de suite alternativement, jusqu'à ce que le moule soit rempli. Faire cuire au bain-marie, laisser refroidir dans le moule, démouler, puis servir froid.

Liqueur au café. — Faites griller, mais pas trop, une demi-livre de café Moka; prenez près d'une livre de sucre en poudre, que vous mettez dans un bocal; ajoutez le café grillé pendant qu'il est très chaud, versez-y un litre de bonne eau-de-vie, un bâton de vanille; laissez infuser pendant quinze jours, en ayant soin d'agiter de temps en temps le bocal; au bout de ce temps, faites filtrer dans un filtre de papier gris.

Potage Crécy. — Faire blanchir deux grosses carottes à l'eau bouillante; faire cuire trois cuillerées de riz dans une quantité d'eau suffisante pour huit personnes. Lorsque le riz est cuit, ajouter un bon morceau de beurre, ainsi que les carottes passées au tamis. Lier avec deux jaunes d'œufs avant de servir, avec un morceau de beurre écrasé dans les œufs.



POUR NOS JEUNES AMIS

LA PHYSIQUE ENFANTINE

Le journal prisonnier

Étalez à plat sur la table un journal tout grand ouvert; mettez au milieu une bouteille vide, mais, au lieu de la mettre debout sur son fond, comme on le fait toujours, posez votre bouteille debout sur son goulot, c'est-à-dire la tête en bas.

Nous savons bien que, dans cette position, notre bouteille sera renversée par la moindre poussée; il suffirait de souffler dessus pour la faire tomber!

Or, voici ce que je vous propose: sans toucher à la bouteille, qui ne doit pas changer de place, il faut enlever le journal, et cela n'a pas l'air commode!

Chaque amateur essaie, à tour de rôle, de délivrer le journal prisonnier, mais ils ne réussissent tous qu'à faire tomber la bouteille, dont la chute est saluée par les rires de l'assistance.

On vous demande alors de montrer comment l'expérience peut se faire; vous vous approchez de la table, vous prenez le bord du journal de la main gauche, par exemple, et en tenant le journal bien tendu, vous donnez sur la table, avec votre main

haut, en bas. Et le violon chantait tout ce qu'on voulait! Cela paraissait si simple, si facile à exécuter, que l'enfant voulut jouer à son tour.

—Donne, mon père, lui dit-il, donne ton violon, que je joue: "Au clair de la lune, mon ami Pierrot".

Le père donna son violon, et le petit garçon le posa très adroitement comme il avait vu son père: le haut entre le menton et la poitrine, le manche dans la main gauche, l'archet dans la main droite; une! deux! puis il joua!...

Mais quelle affreuse chose on entendit! Au lieu du joli chant qu'on lui demandait, le violon ne fit que grincer, ronfler, crier, grogner, hurler!... Cela déchirait si horriblement les oreilles, que le petit garçon, tout effrayé, courut rendre le violon à son père en lui disant:

—Mais, papa, que faut-il donc faire pour qu'un violon chante de beaux airs?

—C'est bien simple, mon enfant, répondit le père, il faut "apprendre" à le faire chanter!

Moralité: — Apprendre à récréer son esprit par les plaisirs délicats qui l'ennoblissent, pour ne point succomber à la tentation des plaisirs grossiers qui l'abrutissent et le dégradent.

le; qu'ils agiraient dans l'affaire en question sans jalousie et sans chagrin, et que le plus heureux ferait toujours part de sa fortune aux autres. Enfin, ils partirent, réglant qu'ils se trouveraient à leur retour dans le même château, pour aller ensuite chez le roi. Ils ne voulurent être suivis de personne, et changèrent leurs noms pour n'être pas connus.

Chacun prit une route différente. Les deux aînés eurent beaucoup d'aventures; mais je ne m'attache qu'à celle du cadet. Il était gracieux; il avait l'esprit gai et réjouissant, la tête admirable, la taille noble, les traits réguliers, de belles dents, beaucoup d'adresse dans tous les exercices qui conviennent à un prince. Il chantait agréablement, il touchait le luth et le théorbe avec une délicatesse qui charmait; il savait peindre; en un mot, il était accompli, et pour la valeur, cela allait jusqu'à l'impétuosité.

Il n'y avait guère de jours qu'il n'achetât des chiens, de grands, de petits, des lévriers, des dogues, limiers, chiens de chasse, épagneuls, barbets, bichons.

(A suivre)

CONTES DE FEES

La chatte blanche

Il était une fois un roi qui avait trois fils bien faits et courageux; il eut peur que l'envie de régner ne leur prit avant sa mort: il courait même certains bruits qu'ils cherchaient à s'acquiescer des créatures, et que c'était pour lui ôter son royaume. Le roi se sentait vieux; mais son esprit et sa capacité n'ayant point diminué, il n'avait pas envie de leur céder une place qu'il remplissait dignement. Il pensa donc que le meilleur moyen de vivre en repos, c'était de les amuser par des promesses dont il saurait toujours éluder l'effet.

Il les appela dans son cabinet, et, après leur avoir parlé avec beaucoup de bonté, il ajouta: "Vous conviendrez avec moi, mes chers enfants, que mon grand âge ne permet pas que je m'applique aux affaires de mon Etat avec autant de soins que je le faisais autrefois; je crains que mes sujets n'en souffrent, je veux mettre ma couronne sur la tête d'un de vous autres; mais il est bien juste que, pour un tel présent, vous cherchiez les moyens de me plaire dans le dessein que j'ai de me retirer à la campagne. Il me semble qu'un petit chien adroit, joli et fidèle, me tiendrait bonne compagnie; de sorte que, sans choisir mon fils aîné plutôt que mon cadet, je vous déclare que celui des trois qui m'apportera le plus beau petit chien sera aussitôt mon héritier."

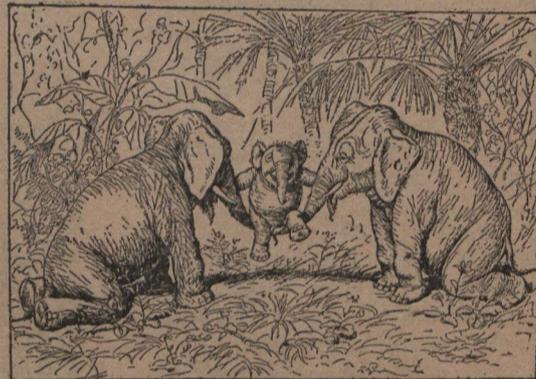
Ces princes demeurèrent surpris de l'inclination de leur père pour un petit chien; mais les deux cadets y pouvaient trouver leur compte, et ils acceptèrent avec plaisir la commission d'aller en chercher un: l'aîné était trop timide ou trop respectueux pour représenter ses droits. Ils prirent con-



Ils les appela dans son cabinet

gé du roi; il leur donna de l'argent et des pierres, ajoutant que, dans un an, sans y manquer, ils revinssent, au même jour et à la même heure, lui apporter leurs petits chiens.

Avant de partir, ils allèrent dans un château qui n'était qu'à une lieue de la ville. Ils y menèrent leurs plus confidents, et firent de grands festins, où les trois frères se promirent une amitié éternel-



Pour amuser bébé phan-phan

DEVINETTES

No 5—Mots carrés

Mon un, animal domestique.
Mon deux, rivière d'Amérique.
Mon trois, diminutif d'un nom.
Quatre est précieux en wagon.

No 6—Mots décroissants

Je fus, sur mes six pieds, l'effroi de Mazarin.
Sur cinq, danse en honneur dans le monde enfantin.
Sur quatre, un élément bien connu du marin.

No 7—Charade

Au grand air, le second caresse mon premier,
Frais et vermeil chez mon entier.
Si tu trouves, lecteur, tu n'es pas mon dernier.

No 8—Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans)

Avec les lettres suivantes, former le titre de deux puissants souverains qui étaient ennemis durant la dernière grande guerre:

A A D I K M O R S T.

Solutions des devinettes publiées dans le No 1160 de "L'Album Universel"

No 1. — Question historique: "Henri VIII, roi d'Angleterre."

No 2. — Question drôlatique: "La vie".

No 3. — Mots carrés:

N I L
I L E
L E S

No 4. — Pour les tout petits:

Mare, rame, arme, mer, are, lare, mal, mâle, âme, ma, me, le, la, ce, carme, larme, calme, cale, cela, race, car, arc, lac, carmel, râle, acre, lame, clamer, calmer, amer.



droite, une série de petits coups de poing. A chacun de ces coups, le public voit le journal glisser sous la bouteille, sans que celle-ci change de place, et finalement vous brandissez en l'air le journal que vous venez de délivrer! Vous voyez que ce n'était pas difficile.

Quant à l'explication scientifique de ce joli tour, elle est tout aussi simple: à chaque coup de poing reçu par la table, la bouteille fait un petit saut imperceptible à l'œil des spectateurs, mais suffisant pour que le journal avance vers l'opérateur d'une petite quantité. En donnant les coups très rapidement, le journal semble se déplacer d'une façon continue, comme si aucun corps lourd n'était posé sur lui.

Prendre une bouteille bien égouttée, pour éviter toute adhérence avec le papier.

Pour cela, rincer la bouteille un ou deux jours d'avance et la maintenir debout dans un coin, la tête en bas, et posée sur un ou plusieurs morceaux de papier buvard.

Plusieurs personnes peuvent donner des coups de poing en cadence sur la table, aux sons du piano, ce qui rend l'expérience encore plus amusante.

Le violon

Il était une fois un monsieur qui jouait du violon. Ce monsieur avait un fils qui se nommait Justin, et le petit garçon était bien heureux quand son papa lui jouait des airs de sa connaissance, tel que "Malbrouck", "Le roi Dagobert", "Au clair de la lune".

Alors Justin chantait, et le père accompagnait doucement la petite voix sur le violon. C'était très joli, et ne semblait pas du tout difficile.

Le papa n'avait qu'à placer le haut du violon entre son menton et sa poitrine; prendre le manche de l'instrument dans sa main gauche, dont les doigts touchaient les cordes l'une après l'autre; puis de la main droite prendre l'archet, et le promener sur le milieu des cordes: en haut, en bas, en

FEUILLETON DE
L'ALBUM UNIVERSEL

LE LAC ONTARIO

PAR
FENIMORE COOPER

CHAPITRE PREMIER

UNE FUMÉE DANS LA FORÊT

Il ne faut que des yeux pour concevoir l'idée de sublimité qui se rattache à une vaste étendue. C'était avec un sentiment d'admiration respectueuse, que les différents personnages qui doivent commencer les premiers à figurer dans cette histoire, regardaient la scène qui s'offrait à leurs yeux. Ils étaient quatre; deux de chaque sexe. Ils avaient réussi à monter sur des arbres empilés, déracinés par une tempête, pour mieux voir les objets qui les entouraient. C'est encore l'usage du pays d'appeler ces endroits "cindrows (1)". Celui dont nous parlons en ce moment était sur le haut d'une petite éminence; mais, quoique peu élevée, elle offrait à ceux qui pouvaient en occuper le sommet une vue très étendue, ce qui arrive rarement au voyageur dans les bois. Un grand arbre avait été complètement déraciné, et ses racines élevées en l'air avec la terre qui en remplissait les interstices, fournit une sorte de plate-forme aux quatre aventuriers, quand ils eurent atteint cette élévation.

Deux d'entre eux, un homme et une femme, faisaient partie des anciens propriétaires du sol, c'est-à-dire étaient Indiens et appartenaient à la tribu bien connue des Tuscaroras. Leurs compagnons étaient un homme que tout son extérieur annonçait comme ayant passé sa vie sur l'Océan, et dans un rang peu élevé au-dessus de celui de simple matelot, et une fille qui ne paraissait pas d'une classe fort supérieure à la sienne, quoique sa jeunesse, la douceur de sa physionomie, et un air modeste, mais animé, lui prêtassent ce caractère d'intelligence et d'esprit qui ajoute tant de charmes à la beauté.

C'était la vaste étendue de cette surface presque non interrompue de verdure, qui contenait le principe de grandeur. La beauté se trouvait dans les teintes délicates, rehaussées par de fréquentes gradations de jour et d'ombre; et le repos solennel de la nature inspirait un sentiment voisin du respect.

— Mon oncle, dit la jeune fille, ceci est comme une vue de cet océan que vous aimez tant.

— Voilà ce que c'est que l'ignorance et l'imagination d'une fille, "Magnet" (2), — terme d'affection que le marin employait souvent pour faire allusion aux traits personnels de sa nièce; — personne qu'une jeune fille ne songerait à comparer cette poignée de feuilles à la mer Atlantique. On pourrait attacher toutes ces cimes d'arbres à la jaquette de Neptune, et ce ne serait pour lui qu'un bouquet.

— Voyez! s'écria la nièce, plus occupée de la beauté sublime de cette forêt interminable que des arguments de son oncle, voilà là-bas une fumée qui s'élève par-dessus les arbres. Croyez-vous qu'elle sorte d'une maison?

— Je la vois, je la vois; il y a dans cette fumée un air d'humanité qui vaut un millier d'arbres. Il faut que je la fasse voir à Arrowhead (3), qui peut passer devant un port sans s'en douter. Là où il y a de la fumée, il est probable qu'il se trouve une caboose.

En terminant ces mots, Charles Cap, — c'était le nom du vieux marin, — tira une main de sa veste, et toucha légèrement l'Indien sur l'épaule.

L'oeil vif du Tuscarora aperçut à l'instant la petite colonne de fumée, et pendant une minute il resta légèrement levé sur la pointe des pieds, les narines ouvertes, comme le chevreuil qui sent une piste, et les yeux aussi fixes que ceux du chien d'arrêt bien dressé qui attend le coup de fusil de son maître. Retombant alors sur ses pieds, une exclamation à voix basse, de ce ton doux qui forme un si singulier contraste avec les cris sauvages d'un guerrier indien, se fit à peine entendre, et, du reste, il ne montra aucune émotion. Sa physionomie était calme, et son oeil, noir et perçant comme celui d'un aigle, parcourait tout ce panorama de feuillage, comme pour saisir, d'un seul regard, toutes les circonstances qui pouvaient l'éclairer.

— Il faut qu'il y ait près de nous des Onéidas ou des Tuscaroras, Arrowhead, dit Cap à l'Indien. Ne

ferions-nous pas bien d'aller les rejoindre, afin de passer commodément la nuit dans leur wigwam?

— Pas de wigwam ici, répondit Arrowhead avec son air tranquille, trop d'arbres. Point de Tuscaroras, point d'Onéidas, point de Mohawks. Feu de face pâle.

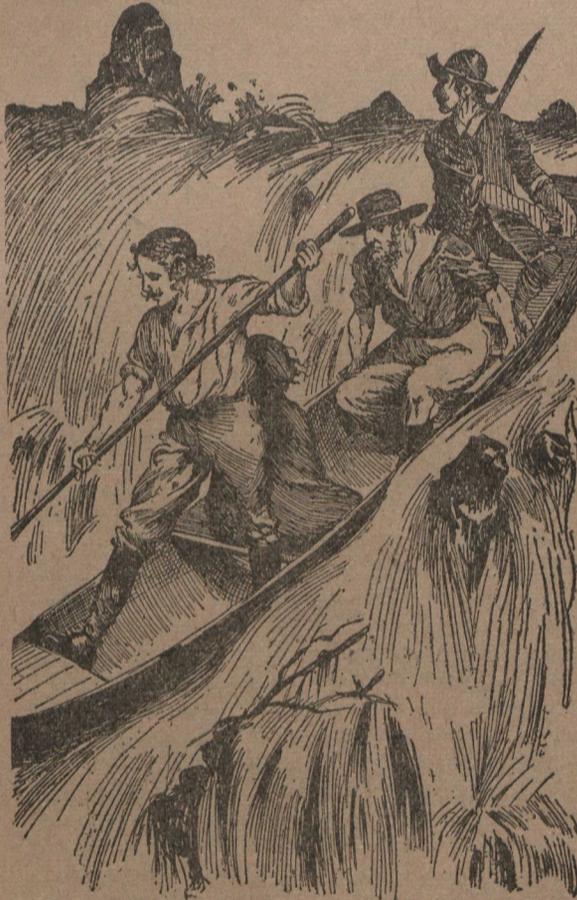
— Comment diable? Eh bien! Magnet, voilà qui surpasse la philosophie d'un marin. Puis-je prendre la liberté de vous demander, Arrowhead, pourquoi vous croyez que cette fumée est la fumée d'une face pâle, et non celle d'une peau rouge?

— Bois vert, répondit le guerrier avec le même calme qu'un pédagogue expliquerait une règle d'arithmétique à son élève embarrassé. Beaucoup d'humidité, beaucoup de fumée; beaucoup d'eau, fumée noire.

— Mais, Arrowhead, cette fumée n'est pas noire, et il n'y en a pas beaucoup. A mes yeux, en ce moment, elle est aussi légère et aussi fantastique qu'aucune fumée qui soit jamais sortie du goulot de la bouilloire à thé d'un capitaine de vaisseau, quand il ne reste pour faire du feu que quelques copeaux dans la cale.

— Trop d'eau, répondit Arrowhead en secouant la tête. Tuscarora trop malin pour faire du feu avec de l'eau. Face pâle, trop de livres, et brûle tout. Beaucoup de livres, peu de savoir.

— Eh bien! cela est raisonnable, j'en conviens, dit Cap, qui n'était pas grand admirateur de la science



Cap, en ce moment, aurait bien volontier, renoncé à toute la gloire.

Et maintenant, Arrowhead, à quelle distance croyez-vous que nous soyons de l'étang d'eau douce que vous appelez le Grand Lac, vers lequel nous dirigeons depuis tant de jours?

Le Tuscarora regarda le marin avec un air de supériorité calme, et lui répondit :

— Ontario, semblable au ciel. Encore un soleil et le grand voyageur le verra.

— J'ai été un grand voyageur, je ne puis le nier; mais de tous mes voyages, c'est celui-ci qui a été le plus long, le moins profitable, et qui m'a enfoncé davantage dans les terres. Mais si cette mare d'eau douce est si près, et qu'elle soit aussi grande qu'on le dit, on pourrait croire qu'une paire de bons yeux devrait l'apercevoir.

— Regardez, dit Arrowhead, étendant un bras devant lui avec une grâce tranquille: l'Ontario!

Cap suivit des yeux la direction du bras et de l'oeil du guerrier, qui semblait indiquer un point dans le firmament, un peu au-dessus de la plaine de feuilles, et dit en levant les épaules :

— L'Ontario peut être là, ou, quant à cela, au fond de ma poche. J'espère que lorsque nous y serons arrivés, nous y trouverons assez d'espace pour manoeuvrer notre canot. Mais, Arrowhead, s'il y a des faces pâles dans le voisinage, il me semble que je voudrais être à portée de les héler.

Le Tuscarora fit une inclination de tête, et tous quatre descendirent en silence des racines de l'arbre déraciné. Quand ils eurent regagné le sol, Arrowhead leur annonça son intention d'avancer vers le feu pour reconnaître qui étaient ceux qui l'avaient allumé, et il engagea sa femme et ses deux autres compagnons à retourner sur le canot qu'ils avaient laissé dans la rivière voisine, et d'y attendre son retour.

— Comment? chef! cela pourrait être convenable s'ils s'agissait d'aller sonder, et que nous eussions le bord au large, dit le vieux Cap; mais dans des eaux inconnues comme celles-ci, je crois qu'il n'est pas sûr de laisser le pilote s'éloigner trop loin du navire: ainsi donc, avec votre permission, je vous tiendrai compagnie.

— Que désire mon frère? demanda l'Indien gravement, mais sans avoir l'air d'être offensé d'une méfiance qui était assez évidente.

— Votre compagnie, Arrowhead, et rien de plus. J'irai avec vous et je parlerai à ces étrangers.

Le Tuscarora y consentit sans difficulté, mais comme il ordonnait à sa petite femme de retourner vers le canot, Magnet exprima le désir de suivre son oncle. L'idée de rester seule lui était pénible.

— Après être restée si longtemps dans le canot, l'exercice me fera du bien, ajouta-t-elle, tandis que le sang reparaissait peu à peu sur des joues qui avaient pâli en dépit de ses efforts pour être calme; et il peut se trouver des femmes avec ces étrangers.

— Venez donc, mon enfant; il n'y a qu'une enca-blure de distance, et nous serons de retour une heure avant le coucher du soleil.

Avec cette permission, la jeune fille, dont le nom véritable était Mabel Dunham, se disposa à partir, tandis que Rosée-de-Juin, comme se nommait la femme d'Arrowhead, se mettait en marche vers le canot, trop habituée à l'obéissance, à la solitude et à l'obscurité des forêts, pour faire aucune objection.

Les trois autres gagnèrent le bois en se dirigeant du côté convenable. Il ne fallut pour cela qu'un coup d'oeil à Arrowhead: mais le vieux Cap, avant de se fier à la sombre obscurité des bois, reconnut la situation d'où partait la fumée par le moyen d'une boussole de poche.

— Ami Arrowhead, dit Cap, avez-vous jamais vu une machine comme celle-ci?

L'Indien se retourna, jeta un regard sur la boussole que Cap tenait de manière à diriger sa marche, et répondit :

— C'est l'oeil d'une face pâle: le Tuscarora voit dans sa tête, Eau-Salée; — c'est ainsi que l'Indien nommait le vieux marin. — Tout oeil à présent, point de langue.

— Il veut dire, mon oncle, que nous devons garder le silence. Il se méfie peut-être des gens que nous allons rencontrer.

— Oui, c'est la mode des Indiens pour aller à leur poste. Vous voyez qu'il a examiné l'amorce de son mousquet, et je ne ferai pas mal de jeter un coup d'oeil sur celle de mes pistolets.

Sans montrer aucune alarme de ces préparatifs auxquels elle s'était accoutumée par son long voyage dans le désert, Mabel marchait d'un pas aussi léger et aussi élastique que celui de l'Indien, et suivait de près ses deux compagnons. Arrowhead, tout en s'approchant rapidement de l'endroit où ses sens exercés et presque infaillibles lui disaient que les étrangers devaient être, marchait graduellement, plus légèrement, redoublait de vigilance, et se cachait avec plus de soin.

— Voyez, Eau-Salée, dit-il à Cap d'un air de triomphe, en lui montrant un endroit à travers les arbres, voilà le feu des faces pâles.

— De par le ciel, le drôle a raison, murmura Cap; les voilà, rien n'est plus sûr, et ils font leur repas aussi tranquillement que s'ils étaient dans la grande chambre d'un vaisseau à trois ponts.

— Arrowhead n'a raison qu'à demi, dit Mabel en baissant la voix, car il y a deux Indiens et seulement un homme blanc.

— Faces pâles, dit le Tuscarora en levant deux doigts; homme rouge, en n'en levant qu'un seul.

— Eh bien! dit Cap, il est difficile de dire qui a tort ou raison. L'un est certainement un blanc, un autre est une peau aussi décidément rouge que la nature ou la peinture peuvent la faire; mais le troisième est gréé de manière qu'on ne saurait dire si c'est un brick ou une goëlette.

— Faces pâles, répéta Arrowhead, levant encore

(1) File d'arbres renversés par le vent. (Note du traducteur).

(2) Pierre d'aimant, pour ne pas appeler la jeune fille "aimant", ou bien encore "marinette" ancien nom de la boussole. (Note du traducteur).

(3) Tête de flèche. (Note du traducteur).

deux doigts; peau rouge, ajouta-t-il en n'en levant qu'un seul.

—Il doit avoir raison, mon oncle, mais sont-ce des amis ou des ennemis? Ce sont peut-être des Français.

—En les hélant, nous nous en assurerons, dit Cap. Mettez-vous derrière cet arbre pour le cas où ils lâcheraient une bordée sans pourparlers et je vais savoir sous quel pavillon ils croisent.

Et il approcha ses deux mains de sa bouche pour former un porte-voix, quand un mouvement de la main d'Arrowhead déranger l'instrument.

—Homme rouge, Mohican, dit le Tuscarora; bon. Faces pâles, Yengeese (1).

—Bonne nouvelle, murmura Mabel. Approchons-nous et faisons-nous connaître comme amis.

—Bon, dit le Tuscarora; homme rouge, froid et prudent; face pâle, toujours pressé, tout feu. Que la Squaw (2) marche en avant!

—Quoi? s'écria Cap avec surprise; envoyer la petite Magnet en avant en vedette, tandis que deux fainéants, comme vous et moi, nous mettrons en panne pour voir quelle sorte d'atterrage elle fera! Si j'y consens, je veux être...

—C'est le plus sage, mon oncle, dit la généreuse fille, et je n'ai aucune crainte. Nul chrétien, en voyant une femme s'approcher seule, ne ferait feu sur elle, et ma présence sera un gage de paix.

L'oncle ne fit plus aucune objection et Mabel s'avança seule vers le groupe, d'un pas ferme. Ceux dont elle s'approchait étaient trop occupés à leur repas pour troubler le grand silence de la forêt. Ce (Note du traducteur).

pendant, quand elle fut à une centaine de pas du foyer, une branche sèche qui se cassa sous son pied éveilla l'attention de l'Indien et celle de l'individu sur la race duquel Cap n'avait pas osé se prononcer. Après avoir jeté un regard sur leurs mousquets, ils aperçurent la jeune fille. L'Indien continua son repas; son compagnon vint à la rencontre de Mabel.

Tandis qu'il s'avavançait, celle-ci vit que c'était à un homme de même couleur qu'elle-même, qu'elle allait avoir à parler, quoique son costume fût un étrange mélange de celui des deux races. Il était d'âge mur, mais sa physiologie, qui, sans cela, n'aurait pu passer pour belle, avait un caractère de franchise et d'honnêteté qui assura sur le champ Mabel qu'elle ne courait aucun danger. Elle s'arrêta pourtant.

—Ne craignez rien, jeune femme, lui dit le chasseur, car son costume indiquait qu'il suivait cette profession; vous rencontrez dans ce désert des hommes qui savent traiter avec bienveillance tous ceux qui sont disposés à la paix et à la justice. Je suis bien connu dans tout ce pays et peut-être un de mes noms est-il parvenu jusqu'à vos oreilles. Les Français et les Peaux-Rouges de l'autre côté des Grands-Lacs m'appellent la Longue Carabine; les Mohicans, tribu pleine d'honneur et de droiture, pour le peu qui en reste, Oeil-de-Faucon; et les troupes et les chasseurs de ce côté de l'eau, Pathfinder (3), parce qu'on ne m'a jamais vu manquer le bout d'une piste, quand il y avait à l'autre, soit un Mingo, soit un ami qui avait besoin de moi.

Il parlait ainsi, non comme pour se vanter, mais en homme qui savait que sous quelque nom qu'il fût connu, il n'avait pas à en rougir.

L'effet que ce discours produisit sur Mabel fut instantané. Dès qu'elle eut entendu le dernier sobriquet, elle joignit les mains avec vivacité et répéta :

—Pathfinder!

—C'est le nom qu'on me donne ici, jeune femme, et bien des grands seigneurs portent des titres qu'ils n'ont pas à moitié si bien mérités.

—En ce cas, vous êtes l'ami que mon père a promis d'envoyer à notre rencontre?

—Si vous êtes la fille du sergent Dunham, le grand prophète des Delaware n'a jamais dit rien de plus vrai.

—Je suis Mabel Dunham; et mon oncle qui se nomme Cap, est là-bas derrière les arbres avec un Tuscarora, dont le nom est Arrowhead. Nous n'espérons vous trouver qu'après être arrivés sur les bords du Lac.

—Je voudrais que vous eussiez eu pour guide un Indien ayant plus de justice dans l'esprit. Je ne suis pas ami des Tuscaroras et Arrowhead est un chef ambitieux. La Rosée-de-Juin est-elle avec lui?

—Sa femme l'accompagne, et il n'existe pas une créature plus humble et plus douce.

(1) Yankees. Anglais. (Note du traducteur).

(2) Nom que les Indiens donnent aux femmes.

(3) Le chercheur de piste. Sous les noms de la Longue-Carabine, Bas-de-Cuir et du Vieux Trappeur, il est question de ce personnage en d'autres romans de F. Cooper, entre autres le "Dernier des Mohicans", les "Pionniers", la "Prairie" que nous publierons incessamment. (Note du traducteur).

—Oui, et elle a le cœur bien placé, ce qui est plus que ceux qui le connaissent ne diront d'Arrowhead.

—En ce cas, il est peut-être heureux que nous vous ayons rencontré.

—Dans tous les cas, cela n'est pas malheureux, car j'ai promis au sergent que je conduirais sa fille au fort, en sûreté, dût-il m'en coûter la vie. Nous nous attendions à vous rencontrer avant votre arrivée aux Cataractes, où nous avons laissé notre canot; mais nous avons pensé que nous ne ferions pas mal de faire quelques milles en avant, pour voir si vous n'aviez pas besoin de nos services; et nous n'avons pas tort, car je ne crois pas qu'Arrowhead soit l'homme qu'il faut pour traverser le courant.

—Voici mon oncle et le Tuscarora, dit Mabel, et nous pouvons à présent nous réunir tous.

Come elle finissait de parler, Cap et Arrowhead, qui voyaient que la conférence se passait à l'amiable, s'approchèrent, et quelques mots suffirent pour les instruire de tout ce que la jeune fille venait d'apprendre. Ils allèrent alors rejoindre les deux individus qui étaient restés près du feu.

CHAPITRE II

LE TROUVEUR DE PISTES

Le Mohican continua son repas, mais le second homme blanc ôta son bonnet, se leva et salua poliment Mabel Dunham. Il était jeune, bien portant, avait un air mâle, et portait un costume qui indiquait un homme habitué à l'eau. Quand les yeux de Mabel rencontrèrent ceux du jeune homme, ils se baissèrent en voyant, ou en s'imaginant voir, le regard d'admiration qu'il fixa sur elle en la saluant.

—Voici, dit l'honnête Pathfinder à Mabel en souriant, voici les amis que votre digne père a envoyés à votre rencontre. Celui-ci est un grand Delaware, un homme qui s'est fait autant d'honneur qu'il a eu d'embarras pendant sa vie. Son nom indien convient parfaitement à un chef, nous l'avons traduit par le Grand-Serpent. Mais n'allez pas supposer, d'après ce nom, qu'il soit plus traître que ne doit l'être un Indien; cela veut dire seulement qu'il est prudent, et qu'il connaît les ruses qui conviennent à un guerrier. Arrowhead que voilà sait ce que je veux dire.

Pendant que Pathfinder parlait ainsi, les deux Indiens se regardaient l'un l'autre. Le Tuscarora s'approcha et parla au Mohican qui paraissait amical.

—J'aime à voir cela, dit Pathfinder; la rencontre amicale de ces deux peaux-rouges dans ces bois, maître Cap, est comme deux bâtiments amis qui se hêlent sur l'Océan. Mais à propos d'eau, cela me rappelle mon jeune ami que voici, Jasper Western. Il doit s'y connaître un peu, vu qu'il a passé toute sa vie sur l'Ontario.

—Je suis charmé de vous voir, l'ami, dit Cap en serrant cordialement la main du jeune marin d'eau douce, quoique vous deviez avoir encore quelque chose à apprendre, vu l'école à laquelle vous avez été élevé. Voici ma nièce Mabel. Je l'appelle Magnet, pour une raison dont elle ne se doute pas; mais il est possible que vous ayez reçu assez d'éducation pour la deviner, car je suppose que vous avez quelque prétention à connaître la boussole.

—La raison s'en comprend aisément, répondit le jeune homme, ses yeux noirs et vifs fixés volontairement sur le visage de la jeune fille, qui rougissait. Je suis sûr que le marin qui se dirige par votre aimant ne fera jamais un mauvais atterrage.

—Ah! je vois que vous employez quelques-uns de nos termes, et vous vous en servez convenablement et avec intelligence. Mais voici Pathfinder, comme on l'appelle, qui nous apporte un plat dont le fumet est appétissant, et qui nous invite à en prendre notre part: or je conviens qu'il n'y a pas de venaison sur mer. Maître (1) Western, la civilité pour une jeune fille, à votre âge, est chose aussi facile que d'embarquer le mou de la drisse du pavillon de poupe; et si vous voulez avoir l'oeil sur l'assiette et le gobelet de bois de ma nièce, tandis que je partagerai la gamelle de Pathfinder et de nos amis indiens, je ne doute pas qu'elle ne s'en souviennent.

Maître Cap en dit plus qu'il ne le savait alors! mais si Jasper eut attention de pourvoir à tous les besoins de Mabel, dans leur première entrevue, il est certain qu'elle s'en souvint longtemps.

—Vous devez sans doute trouver de la satisfaction dans la vie que vous menez monsieur Pathfinder, dit Cap, quand l'appétit des voyageurs fut assez rassasié pour qu'ils commençassent à chercher les meilleurs morceaux. Elle offre quelques-unes des chances que nous aimons, nous autres marins; et si les nôtres sont toutes eau, les vôtres sont toutes terre.

(1) Master d'un bâtiment de commerce, capitaine en français.

—Je respecte tout homme dans sa profession. Un homme qui a vécu, comme moi, dans un grand nombre de tribus différentes, comprend la différence des coutumes. Je n'ai jamais beaucoup cru au savoir de ceux qui demeurent dans les villes, car je n'en ai jamais vu un seul qui eût l'oeil sûr pour tirer un coup de mousquet, ou pour trouver une piste.

—C'est ma manière de raisonner, monsieur Pathfinder, juste à un fil de caret près.

Quoi qu'il en soit, ami Cap, je suis charmé que nous nous soyons rencontrés, quand ce ne serait que pour que vous puissiez dire au Grand-Serpent (1) qu'il y a des lacs dont l'eau est salée. Nous avons été assez souvent du même avis depuis que nous avons fait connaissance, mais il m'a toujours paru qu'aucune peau-rouge ne croit aussi sincèrement que le voudrait un honnête homme ce qu'on lui dit des grands lacs d'eau salée et des rivières qui coulent contre le courant.

—Cela vient de ce qu'on prend les choses par le mauvais bout, répondit Cap avec un signe de condescendance. Ni Arrowhead ni le Grand-Serpent ne doivent douter de ce que vous leur avez dit sur ces deux points, quoique j'avoue que moi-même j'ai quelque peine à avaler l'histoire qu'il existe des mers intérieures et surtout qu'il y a des mers d'eau douce.

—Vous avez tort, ami Cap, vous avez grand tort de ne pas croire fermement à la puissance de Dieu en toute chose, répondit Pathfinder avec chaleur. Quant à moi, je suis de ceux qui croient que la main qui a fait l'eau douce peut faire l'eau salée.

—Tenez à cela, ami Pathfinder, dit Cap non sans quelque énergie; en ce qui concerne une foi ferme et convenable, je ne tourne le dos à personne quand je suis à flot.

Pathfinder ne parut pas avoir d'objection à changer de sujet d'entretien et il dit après un court intervalle de silence: Les dons que nous avons reçus du ciel ne nous inspirent pas trop d'amour-propre. Mes talents à moi consistent à savoir me servir du mousquet et suivre une piste. Jasper, ce jeune homme que voilà, qui est à causer avec la fille du sergent, est une créature différente; car on peut dire qu'il respire l'eau, en quelque sorte, comme un poisson. Les Indiens et les Français du côté du nord l'appellent Eau-douce, à cause de ses talents à cet égard. Il est plus habile à manier la rame et la ligne, qu'à faire du feu sur une piste. L'homme blanc a autant de peine à prendre les habitudes d'un Indien, qu'une peau rouge à se faire aux manières d'une peau blanche.

—Et pourtant nous autres marins qui parcourons tellement le monde, nous disons qu'il n'y a qu'une nature pour l'homme, n'importe qu'il soit chinois ou hollandais.

—En ce cas, vous autres marins, vous connaissez peu les peaux-rouges. Avez-vous jamais entendu un de vos Chinois chanter son chant de mort, tandis qu'on lui enfonce des éclats de bois dans la chair, qu'on la lui coupe avec des couteaux, qu'on entoure son corps d'un feu ardent, et qu'il a la mort en face?

—Ce n'est qu'entre eux que les sauvages jouent ces tours infernaux, dit Cap, en jetant autour de lui un coup d'oeil inquiet sous les arches d'une forêt qui lui paraissait sans fin: aucun homme blanc n'est jamais condamné à subir de pareilles épreuves.

—C'est sur quoi vous vous trompez encore, répliqua Pathfinder en choisissant avec sang-froid un morceau délicat de venaison pour sa "bonne bouche", car, quoiqu'il n'appartienne qu'à la nature d'une peau-rouge de supporter bravement ces tortures, la nature d'une peau blanche peut être réduite à l'agonie par de pareils tourments, elle l'a été plus d'une fois.

—Heureusement, dit Cap faisant un effort pour donner à sa voix son ton ordinaire, il est probable qu'il n'y a pas de sauvages alliés aux Français de ce côté du lac, et je crois que vous m'avez dit que l'Ontario est une grande nappe d'eau.

—Elle est grande à nos yeux, répondit Pathfinder, sans chercher à cacher le sourire qui animait des traits sur lesquels le soleil avait imprimé une teinte de rouge foncé, quoique je pense qu'il peut y avoir des gens qui la trouvent petite, et dans le fait elle est petite si l'on veut tenir l'ennemi loin de soi; car l'Ontario a deux bouts, et l'ennemi qui n'ose le traverser, ne manque pas d'en faire le tour.

—Ah! voilà ce qui résulte de vos maudites mers d'eau, murmura Cap en toussant assez fort pour se repentir de son indiscretion. Celui qui habite les côtes de l'Océan n'a que peu de choses à craindre pour sa peau ou pour sa chevelure. Un homme peut se coucher le soir dans ces pays avec l'espoir

(1) L'auteur appelle ce personnage tantôt Mohican et tantôt Delaware, parce que la première de ces deux tribus était une branche de la seconde. (Note du traducteur).

de retrouver le lendemain matin ses cheveux sur sa tête, à moins qu'il ne porte perruque.

—Ce n'est pas la même chose ici; mais je n'entrerais dans aucun détail, car je ne veux pas effrayer la jeune fille, quoiqu'elle paraisse écouter Eau-Douce avec assez d'attention. Cependant, sans l'éducation que j'ai reçue, je croirais qu'en ce moment, et dans l'état où se trouve la frontière, un voyage d'ici au fort n'est pas sans risque. Il y a à peu près autant d'Iroquois de ce côté de l'Ontario que de l'autre. C'est même pour cette raison, ami Cap, que le sergent nous a engagés à venir à votre rencontre pour vous montrer le chemin.

—Quoi! les drôles osent-ils croiser si près des canons des forts de Sa Majesté?

—Les corbeaux ne se rassemblent-ils pas autour de la carcasse du daim, quoique le chasseur ne soit qu'à vingt pas? Les Iroquois viennent ici aussi naturellement. Plus ou moins de blancs passent sans cesse entre les établissements et les forts, et ils sont sûrs de retrouver leur piste. Le Grand-Serpent est venu d'un côté de la rivière, et moi j'ai suivi l'autre, pour tâcher de voir où les coquins sont en embuscade, tandis que Jasper amenait le canot en hardi marinier qu'il est. Le sergent lui avait parlé de sa fille les larmes aux yeux; il lui avait dit qu'il l'aimait, combien elle était douce et obéissante; et je crois que le jeune homme se serait jeté seul dans un camp de Mingos, plutôt que de ne pas nous accompagner.

—Nous l'en remercions, nous l'en remercions, et je n'en passerai que mieux de lui pour cet empressement. Mais je suppose qu'il n'a pas couru grand risque, après tout?

—Seulement le risque de recevoir un coup de mousquet, tandis qu'il remontait un fort courant avec son canot et un autre en enfilant un coude sur la rivière, ses yeux attachés sur les tournants. De tous les voyages dangereux, il n'y en a pas qui le soit davantage que sur une rivière bordée d'embuscades; et ce danger, Jasper l'a couru.

—Et pourquoi diable le sergent m'a-t-il fait faire un voyage de cent cinquante milles d'une manière si étrange! Donnez-moi du large, mettez-moi l'ennemi en vue, et je jouerai avec lui, à sa manière, aussi longtemps qu'il le voudra, à longues bordées, ou bord à bord. Mais recevoir un coup de fusil comme une tourterelle endormie, cela ne convient pas à mon humeur. Si ce n'était pour la petite Magnet que voilà, je virerais de bord à l'instant, je retournerais le plus tôt possible à York, et je laisserais l'Ontario devenir ce qu'il pourra, eau douce ou eau salée.

—Cela ne rendrait pas vos affaires meilleures, ami marin, car la route pour vous en retourner est plus longue et presque aussi dangereuse que pour aller au fort. Ayez confiance en nous, et nous vous y conduirons en sûreté, ou nous perdrons nos cheveux.

Cap portait ses cheveux en queue serrée et entourée d'une peau d'anguille, tandis que le haut de sa tête était presque chauve. Il passa machinalement la main sur le tout, comme pour s'assurer que chaque chose était à sa place. C'était pourtant au fond un homme brave, et il avait affronté la mort avec sang-froid, mais, non sous la forme effrayante qu'elle présentait dans la relation brève mais animée de son compagnon.

—Allons, allons, Pathfinder, dit-il, cet entretien est pire que d'être écorché de l'avant à l'arrière; nous n'avons plus que quelques heures de jour, et nous ferions mieux de nous laisser aller en dérive sur le courant dont vous parlez. Magnet, ma chère, n'êtes-vous pas prête à lever l'ancre?

Mabel tressaillit, rougit et se prépara à partir à l'instant. Elle n'avait pas entendu une seule syllabe de la conversation que nous venons de rapporter, car Eau-Douce, comme on appelait le plus communément le jeune Jasper, lui avait fait la description du fort encore éloigné auquel elle se rendait, lui avait parlé d'un père qu'elle n'avait pas vu depuis son enfance, il lui avait peint la manière de vivre de ceux qui sont en garnison dans les postes des frontières. Les apprêts du départ mirent fin à toute conversation, et comme ils n'étaient pas très chargés en bagages, tous furent prêts à partir en quelques minutes. Cependant à l'instant où ils allaient se mettre en marche, Pathfinder, à la grande surprise même des deux Indiens, ramassa une bonne quantité de branches dont la plupart étaient humides, et les jeta sur le feu, afin de produire une fumée aussi noire et aussi épaisse qu'il était possible.

—Quand vous voulez cacher votre piste, Jasper, dit-il, la fumée, lorsque vous quittez votre campement, peut vous servir au lieu de vous nuire. S'il y a une douzaine de Mingos à dix milles d'ici, quelques-uns sont sur les hauteurs ou sur les arbres pour chercher à apercevoir quelque fumée. Qu'ils

voient celle-ci, et grand bien leur fasse; je leur permets de profiter de nos restes.

—Mais ne pourront-ils pas découvrir notre piste et la suivre? demanda le jeune homme, qui était plus attentif aux dangers de leur situation depuis qu'il avait rencontré Mabel. Nous laisserons une large piste d'ici à la rivière.

—Plus elle sera large, mieux cela vaudra. Quand ils seront arrivés à la rivière, il faudra qu'ils soient plus malins que les Mingos pour deviner si le canot l'a remontée ou l'a descendue. L'eau est la seule chose de la nature qui puisse faire perdre entièrement une piste, et l'eau même ne le fait pas toujours quand la piste laisse de l'odeur. Ne voyez-vous pas, Eau-Douce, qui, si quelques Mingos ont trouvé nos traces au-dessous de la cataracte, ils avanceront vers cette fumée, et concluront naturellement que ceux qui ont commencé par remonter la rivière, continueront de même? Tout ce qu'ils peuvent savoir à présent, c'est qu'une troupe a quitté le fort, et il faudrait plus que l'esprit d'un Mingo pour s'imaginer que nous soyons venus jusqu'ici uniquement pour le plaisir de nous en retourner le même jour, et au risque de nos chevelures.

—Certainement, dit Jasper, qui causait à part avec Pathfinder, en retournant vers le "wind-row", ils ne peuvent rien savoir de la fille du sergent, car le plus grand secret a été gardé à cet égard.

—Et ils n'en apprendront rien ici, ajouta Pathfinder en faisant remarquer à son compagnon qu'il marchait avec le plus grand soin sur les traces laissées sur les feuilles par le petit pied de Mabel, afin de les effacer par les siennes, à moins que ce vieux



Chingashgook avait déjà levé son tomahawk.

poisson d'eau salée n'ait promené sa nièce en long et en large dans le "wind-row", comme un chevreau qui saute autour de la chèvre. Ecoutez, Jasper, continua Pathfinder, riant sans bruit à son ordinaire, si nous essayions la trempe de sa lame, et que nous le fissions sauter par-dessus la cataracte?

—Et que deviendrait la jolie nièce pendant ce temps?

—Oh! il ne pourra lui arriver aucun mal, elle fera à pied le tour du portage. Mais vous et moi nous pouvons tâter ainsi ce marin de l'Atlantique, et nous nous connaîtrons mieux ensuite. Nous verrons si son briquet produit du feu, et nous lui apprendrons quelque chose de nos tours des frontières.

Le jeune Jasper sourit, car il n'était pas fâché de trouver l'occasion de s'amuser en jouant un tour à quelqu'un, et le ton dogmatique de Cap l'avait un peu piqué. Mais l'image des traits aimables de Mabel, de sa forme agile et légère, et de son sourire attrayant, était comme un bouclier entre son oncle et l'épreuve qu'il s'agissait de lui faire subir.

—La fille du sergent sera peut-être effrayée, dit-il.

—Pas du tout, pour peu qu'elle ait du sang du sergent dans ses veines. Elle n'a pas l'air d'être fille à s'effrayer aisément. Laissez-moi faire, Eau-Douce, je me charge seul de toute l'affaire.

—Non, Pathfinder, non; vous ne feriez que vous noyer tous deux. Si le canot passe la cataracte, il faut que j'y sois.

Il ne fut plus question de ce sujet, car ils arrivaient en ce moment au canot, et quelques mots suffirent pour décider de beaucoup plus grands intérêts.

CHAPITRE III

LE SAUT DE LOSWEGO

L'Oswego est formé par la jonction de l'Onéida et de l'Onondaga, qui tous deux sortent des lacs; il poursuit sa course à travers un pays légèrement sillonné de vallons et de hauteurs pendant huit à dix milles, et arrive enfin sur le bord d'une sorte de terrasse naturelle, d'où il fait une chute de dix à quinze pieds en tombant sur un autre niveau, où il glisse ou coule avec le silence furtif d'une eau profonde jusqu'à ce qu'il verse son tribut dans l'immense réservoir de l'Ontario. La pirogue sur laquelle Cap, sa nièce et Arrowhead étaient venus du fort Stanwix, dernier poste militaire sur le Mohawk, était près du rivage, et toute la compagnie y entra, à l'exception de Pathfinder, qui resta à terre pour pousser le léger esquif en pleine eau.

—Jasper, dit l'homme des bois au jeune marin des lacs, qui avait dépossédé Arrowhead de la barre, et pris la place qui lui appartenait comme pilote, mettez l'arrière du canot en avant, comme si nous voulions remonter la rivière. Si quelques-uns de ces infernaux Mingos trouvent notre piste et la suivent jusqu'ici, ils ne manqueront pas d'examiner les traces que la pirogue aura laissées sur la boue, et quand ils verront qu'elle avait le nez tourné contre le courant, ils ne s'imagineront pas que nous le suivions.

Ce conseil fut suivi, et poussant vigoureusement la pirogue, Pathfinder, qui était dans la force de l'âge et plein d'agilité, fit un saut et tomba légèrement sur l'avant de l'esquif sans en déranger l'équilibre. Dès qu'il eut atteint le milieu de la rivière, on fit virer la pirogue qui commença à suivre sans bruit le courant.

L'esquif sur lequel Cap et sa nièce s'étaient embarqués était un de ces canots que les Indiens sont dans l'habitude de construire. L'oncle était assis sur un banc bas au centre du canot. Le Grand-Serpent était à genoux près de lui. Arrowhead et sa femme occupaient des places en avant d'eux. Mabel était à demi couchée sur une partie de son bagage derrière son oncle, tandis que Pathfinder et Eau-Douce se tenaient debout, l'un sur l'avant, l'autre sur l'arrière, chacun ayant en main une rame qu'il savait manier sans bruit. La conversation avait lieu à voix basse car tous commençaient à sentir la nécessité de la prudence en s'approchant du fort et quand ils n'étaient plus cachés par les bois.

—Je désire quelquefois le retour de la paix, dit Pathfinder, temps où l'on peut parcourir les forêts sans chercher d'autres ennemis que les animaux et les poissons. Je suis sûr que la fille du sergent ne me prend pas pour un misérable qui se plaît à outrager l'humanité.

—Je ne crois pas que mon père aurait envoyé un homme comme ceux dont vous parlez pour conduire sa fille dans le désert, répondit Mabel en souriant.

—Non, il ne l'aurait pas fait, non. Le sergent est un homme qui a le cœur sensible. Nous avons fait ensemble bien des marches, soutenu bien des combats nous tenant épaule à épaule, comme il disait.

—Vous êtes donc le jeune ami dont mon père a si souvent parlé dans ses lettres?

—Son jeune ami? Il est vrai que le sergent a l'avantage de trente ans sur moi, et par conséquent il vaut d'autant mieux que moi.

—Non pas aux yeux de sa fille peut-être, ami Pathfinder, dit Cap, dont la gaieté commença à renaître quand il vit l'eau couler autour de lui. Les trente ans dont vous parlez passent rarement pour un avantage aux yeux des filles de dix-neuf ans.

Mabel rougit, et en détournant la tête rencontra les yeux admirateurs du jeune homme qui était sur l'arrière. Précisément en cet instant un bruit sourd arriva par une avenue formée par les arbres, porté par un vent léger qui rida à peine la surface de la rivière.

—Ce son a quelque chose d'agréable, dit Cap, c'est le bruit du ressac sur les côtes de votre lac, je suppose?

—Non, non, répondit Pathfinder, c'est seulement la rivière qui tombe par-dessus quelques rochers à un demi-mille plus loin.

—Y a-t-il une cataracte sur cette rivière? demanda Mabel, ses joues devenant encore plus vermeilles.

—Du diable! s'écria Cap, monsieur Pathfinder, ou vous monsieur Eau-Douce, ne feriez-vous pas mieux de vous rapprocher du rivage? Ces cataractes sont en général précédées de tournants. Autant vaudrait se jeter tout à coup dans le Maelstrom (1) que de s'exposer à ces pompes aspirantes.

(1) Tournant extraordinaire et dangereux sur la côte de Norvège. (Note du traducteur.)

—Fiez-vous à nous, ami Cap, fiez-vous à nous, répondit Pathfinder; il est vrai que nous ne sommes que des marins d'eau douce, mais nous connaissons les "rifts" et les cataractes.

—Et nous avons pensé, reprit tranquillement Jasper, qu'en mettant à terre les femmes et les deux Indiens, nous trois, hommes blancs accoutumés à l'eau, nous pourrions sans danger faire passer le canot par-dessus la cataracte, comme cela nous arrive souvent.

—Et nous avons compté sur votre aide, ami marin, dit Pathfinder, regardant Jasper par-dessus l'épaule en clignant de l'oeil.

Cap se trouva embarrassé. Il est probable qu'il aurait déserté son poste, si l'image de sauvages se faisant un trophée de chevelures ne lui eût fait regarder un canot comme une sorte de sanctuaire.

—Mais que ferons-nous de Magnet? demanda-t-il; son affection pour sa nièce lui inspirant un autre scrupule. Nous ne pouvons la mettre à terre s'il se trouve dans les environs des Indiens ennemis.

—Nul Mingo ne sera près du portage, dit Pathfinder avec un ton de confiance; la nature est la nature, et celle d'un Indien est de se trouver où on l'attend le moins. Avancez vers le rivage Eau-douce. Nous débarquerons la fille du sergent sur cette souche, et elle pourra gagner la terre à pied sec.

Jasper obéit; et au bout de quelques minutes il ne restait dans le canot que Pathfinder et les deux marins. Malgré l'orgueil de sa profession, Cap aurait volontiers suivi les autres, mais il n'aimait pas à montrer une telle faiblesse en présence d'un marin d'eau douce.

Le canot s'éloignait du rivage. Mabel courut à la hâte et en tremblant vers un rocher que Pathfinder lui avait désigné, les yeux fixés sur le jeune et vigoureux Jasper, qui était debout sur l'arrière du canot, et qui en dirigeait tous les mouvements.

Dès que le canot eut regagné le courant, Pathfinder se mit à genoux sur l'avant et continua à manier la rame, mais lentement, et de manière à ne pas nuire aux manoeuvres de son compagnon. Celui-ci était toujours debout sur l'arrière, et comme il avait l'oeil fixé sur quelque objet au delà de la cataracte, il était évident qu'il cherchait l'endroit convenable pour la passer.

La pirogue était au centre du courant, l'avant dirigé vers la cataracte, et la force augmentée du courant en avait déjà accéléré la course. Cap, en ce moment, aurait bien volontiers renoncé à toute la gloire qu'on pouvait acquérir par cet exploit, pour être en sûreté sur le rivage.

—La barre dessous! la barre dessous, s'écria-t-il, n'étant plus maître de son inquiétude.

—Oui, oui, la barre dessous, dit Pathfinder, regardant derrière lui avec un rire silencieux, nous allons en dessous, rien n'est plus certain. La barre au vent, Eau-douce! Au vent toute!

Le reste fut comme le passage invisible du vent. Jasper donna le coup de rame nécessaire pour imprimer à la pirogue la direction convenable, et pendant quelques secondes il sembla à Cap qu'il était porté sur l'eau bouillante d'une vaste chaudière. Il sentit la pirogue plonger de l'avant, vit l'eau écumeuse se précipiter avec fureur à ses côtés, tandis que le léger esquif qu'il montait était secoué comme si c'eût été une coquille d'oeuf; et, presque au même instant, ils découvrit, avec autant de joie que de surprise, que la pirogue conduite par la rame de Jasper, flottait dans une eau tranquille au delà de la cataracte.

Pathfinder continuait à rire; mais s'étant relevé, il prit un pot d'étain et une cuillère de corne, et se mit à mesurer gravement l'eau que la pirogue avait embarquée dans le passage de la cataracte.

—Quatorze cuillerées, Eau-douce, quatorze cuillerées bien mesurées. Vous devez convenir que je vous ai vu vous contenter de dix après un pareil saut.

—Maître Cap appuyait si fort contre le courant, répondit Jasper très sérieusement, que j'ai eu grand-peine à gouverner la pirogue.

—Cela peut être; je n'en doute pas puisque vous le dites, mais je vous ai vu vous contenter de dix. Eau-douce, nous aurons à faire descendre au marin la cataracte du Niagara, pour lui montrer ce qu'on sait faire sur la frontière.

—Du diable! vous plaisantez sûrement. Il n'est pas possible qu'un canot d'écorce descende une pareille cataracte.

—Vous ne vous êtes jamais plus trompé de votre vie, maître Cap. Rien n'est plus facile, le tout est de pouvoir une fois entrer dans les courants.

Cap ne remarqua pas le coup d'oeil que Pathfinder échangea avec Eau-Douce, et il garda le silence quelque temps: car, pour dire la vérité, il n'avait jamais soupçonné la possibilité de descendre la cataracte du Niagara, quelque faisable que la chose doive paraître à chacun, en y réfléchissant une se-

conde fois; la véritable difficulté étant de la remonter.

Ils arrivèrent alors à l'endroit où Jasper avait laissé sa pirogue, cachée dans les buissons, et ils s'embarquèrent, Cap, sa nièce et Jasper sur un canot; Pathfinder, Arrowhead et sa femme de l'autre. Le Mohican s'était déjà avancé à pied le long de la rivière avec la circonspection et l'adresse des Indiens, pour voir s'il ne trouverait aucune trace des ennemis.

Mabel avait vu descendre la cataracte avec un degré de terreur qui l'avait rendue muette, mais elle n'en avait pas moins admiré le sang-froid du jeune homme qui dirigeait la pirogue. Aussi lorsque Pathfinder, en la regardant, car les deux canots étaient alors si rapprochés qu'ils se touchaient presque, lui demanda ce qu'elle pensait du saut qu'ils venaient d'accomplir elle lui répondit:

—Il était aussi hardi que dangereux. En le voyant, j'aurais désiré qu'il n'eût pas été tenté; mais à présent qu'il a réussi, je puis en admirer la hardiesse et la dextérité.

—Ne croyez pourtant pas que nous l'ayons fait pour nous faire valoir aux yeux d'une femme. Ni Eau-Douce ni moi nous ne sommes de cette trempe. Nous avons fait pour le mieux, continua-t-il. Si nous eussions transporté à bras d'hommes le canot et les bagages par le portage, nous aurions perdu beaucoup de temps, et rien n'est aussi précieux que le temps, quand on se méfie des Mingos.

—Mais à présent nous ne pouvons avoir presque rien à craindre. Nos canots vont bien, et vous avez dit qu'en deux heures nous serons au fort.

—Il sera bien adroit l'Iroquois qui aura un cheveu de votre tête. Mais dites-moi donc, Eau-Douce, qu'y a-t-il là-bas dans la rivière à l'endroit où elle fait un coude, là-bas, sous les buissons, je veux dire sur le rocher?

—C'est le Grand-Serpent; il nous fait des signes que je ne comprends pas.

—Oui, c'est le Grand-Esprit, aussi sûr que je suis une peau blanche; et il nous fait signe d'approcher de son rivage. Quelque chose va mal, sans quoi un homme ayant sa fermeté et son discernement ne se donnerait pas cette peine. Courage! Nous sommes hommes et il faut faire face à tous ces diables comme cela convient à notre couleur et à notre nature. Ah! je n'ai jamais vu résulter rien de bon d'une fanfaronnade. Je me vantais que nous étions en sûreté, et voilà que le danger vient me donner le démenti.

CHAPITRE IV

L'ABRI

Pathfinder, ayant reconnu son ami, donna sur le champ un vigoureux coup de rame, et fit tourner l'avant de sa pirogue vers le rivage, en faisant signe à Jasper d'en faire autant.

Quand ils arrivèrent près de l'Indien, celui-ci leur fit signe de s'arrêter, et alors il eut avec Pathfinder une conférence courte mais importante, en employant la langue des Delawarees.

—Le chef n'est pas habitué à voir des ennemis dans un tronc mort, dit Pathfinder. Pourquoi nous a-t-il dit de nous arrêter?

—Les Mingos sont dans les bois.

—C'est ce que nous avons cru depuis deux jours. Comment le chef le sait-il?

Le Mohican lui montra le godet d'une pipe de pierre.

—Je l'ai trouvé, ajouta-t-il, sur une piste toute fraîche, conduisant à la garnison.

—Ce peut être le godet d'une pipe appartenant à un soldat. Plusieurs d'entre eux se servent de pipes de peaux-rouges.

—Regardez, dit le Grand-Serpent, lui montrant encore l'objet qu'il avait trouvé.

Ce godet de pipe était en pierre; il avait été creusé avec grand soin, travaillé avec talent, et au centre était gravée une petite croix latine.

—Ceci a appartenu à un Indien converti par les prêtres du Canada, dit Pathfinder. Elle semble avoir servi récemment, Chingashgook.

—Le tabac y brûlait encore quand je l'ai trouvée.

—Nous sommes serrés de près, chef. Où était la piste?

Le Mohican lui montra un endroit qui n'était pas à cent toises de celui où ils étaient.

L'affaire commença alors à prendre un air très sérieux, et les deux principaux guides confèrent ensemble pendant plusieurs minutes. Ils se rendirent ensuite à l'endroit indiqué, et examinèrent la piste avec le plus grand soin. Après que cet examen eut duré un quart d'heure, l'homme blanc s'en retourna seul, et l'homme rouge disparut dans la forêt.

Les traits du guide exprimaient une certaine inquiétude.

—Qu'y a-t-il donc, ami Pathfinder? demanda Cap, l'ennemi croise-t-il entre nous et le port?

—Que dites-vous?

—Quelques-uns de ces scaramouches bigarrés ont-ils jeté l'ancre à la hauteur du havre dans lequel nous voulons entrer?

—Ce peut être tout ce que vous dites, ami Cap, mais dans des temps difficiles, plus on parle clairement et mieux on se fait comprendre. Je n'entends rien à vos ports et à vos ancres; ce que je sais c'est qu'il y a une infernale piste de Mingos à cent toises d'ici, et aussi fraîche que de la venaison non salée. Si un seul de ces démons y a passé, il en a passé une douzaine; et ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils sont allés du côté du fort, et que personne n'entrera dans la clairière qui l'entoure, sans que quelques-uns de leurs yeux perçants le découvrent, et alors les balles suivront, bien certainement.

—Ledit fort ne peut-il leur lâcher une bordée et balayer tout ce qui est à la distance d'une enca-blure?

—Les forts de ce côté-ci ne ressemblent pas aux forts des établissements. Deux ou trois petites pièces de canon à l'embouchure de la rivière, voilà tout ce qu'il y a ici. Et quant à tirer ce que vous appelez des bordées contre une douzaine de Mingos cachés derrière des arbres dans la forêt, ce serait de la poudre perdue. Nous n'avons qu'une marche à suivre, et elle n'est pas sans difficulté. Nous sommes placés avec jugement en cet endroit, la hauteur des rives et les buissons cachant les deux canots à tous les yeux, excepté à ceux des rôdeurs qui pourraient se trouver en face de nous de l'autre côté de la rivière. Nous pouvons donc rester ici sans avoir beaucoup à craindre pour le moment. Mais comment engager ces démons incarnés à remonter la rivière? Ah! je l'ai trouvé. Oui, je l'ai trouvé, et si cela ne nous sert à rien, cela ne pourra nous nuire. Eau-Douce, voyez-vous ce châtaignier dont la cime est si touffue, au dernier coude que fait la rivière? Prenez le briquet et l'amadou, courez avec précaution le long du rivage, et allumez un feu à côté. La fumée les fera peut-être courir au-dessus de nous. Pendant ce temps nous chercherons un autre abri par derrière.

—J'y cours, Pathfinder, répondit Jasper. Dans dix minutes le feu sera allumé.

—Et cette fois-ci, Eau-Douce, n'épargnez pas le bois humide, reprit Pathfinder en riant à sa manière particulière.

Le jeune homme connaissait trop bien son devoir pour différer son départ sans nécessité. Mabel voulut dire quelques mots sur le risque qu'il courait, mais il n'y fit pas attention. On tira les pirogues du milieu des buissons et on les laissa suivre le courant jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à un endroit d'où l'on ne pouvait plus voir le châtaignier au pied duquel Jasper devait allumer un feu; et tous les yeux se tournèrent de ce côté.

—Voilà de la fumée! s'écria Pathfinder, un courant d'air chassant une petite colonne qui s'élevait en spirale au-dessus du lit de la rivière. J'espère qu'Eau-Douce aura l'esprit de ne pas oublier le bois vert, à présent qu'il peut nous être utile.

—Trop de fumée, trop d'astuce, dit Arrowhead d'un ton sententieux.

—Cela est vrai comme l'Evangile, Tuscarora: mais les Mingos savent qu'ils sont dans le voisinage de soldats, et que les soldats, dans une halte, pensent à leur dîner plus qu'au danger et à la prudence. Mais en bonne conscience, voilà bien assez de fumée; je crois que Jasper a jeté la rivière sur son feu pour en produire, et il est à craindre que les Mingos ne croient qu'un régiment tout entier est sorti du fort. Nous ferons bien de chercher un autre abri.

Pathfinder ayant dégagé la pirogue de quelques branches qui la retenaient, le coude que faisait la rivière cacha bientôt à leurs yeux l'arbre et la fumée. Heureusement une petite dentelure du rivage s'offrit à eux à quelques toises de la pointe qu'ils venaient de doubler, et les deux pirogues y entrèrent à l'aide de leurs rames.

Nos voyageurs n'auraient pu trouver un endroit plus favorable à leurs projets. La terre était bordée d'épais buissons dont les branches s'étendaient sur l'eau et y formaient un dais de feuillage. Au fond de cette petite crique, le rivage était couvert de sable, et la plupart d'entre eux y descendirent afin d'être plus à leur aise. On ne pouvait les apercevoir que d'un seul point, en face d'eux sur la rive opposée.

—Cet abri est bon, dit Pathfinder après avoir bien examiné sa position, mais il peut être nécessaire de le rendre encore meilleur. Maître Cap, je ne vous demande que de garder le silence tandis que le Tuscarora et moi nous nous occuperons de nous mettre en garde contre tout danger.

Il entra dans les buissons à peu de distance avec l'Indien, et ils y coupèrent plusieurs branches en prenant grand soin de ne faire aucun bruit. Ils enfoncèrent ensuite le bout de ces branches dans la boue en avant des pirogues, l'eau n'étant pas pro-



Ecole Classique Française



RAMEAU (Jean-Philippe) (1683-1764), né à Dijon.

Bien qu'ayant manifesté dès son enfance des aptitudes spéciales pour la musique et tout ce qui la touche, ce n'est guère avant l'âge de trente-quatre ans que les circonstances lui permirent d'entrer dans la carrière. Il fut d'abord organiste à Lille, puis à la cathédrale de Clermont.

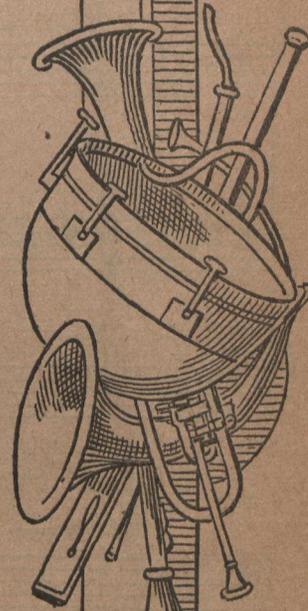
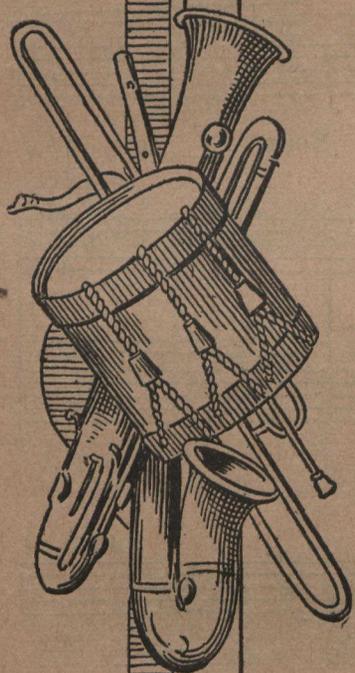
C'est là qu'il élucubra son système d'harmonie, basé sur l'idée de la "basse fondamentale," qui a eu et a encore une grande importance en ce qui concerne la structure harmonique. Ce système contenait des défauts aujourd'hui évidents pour tous les musiciens, mais il n'en était pas moins l'œuvre d'un homme de génie.

Il a écrit sur ce sujet de nombreux ouvrages didactiques.

Comme compositeur, il a laissé beaucoup d'œuvres célèbres, parmi lesquelles on peut citer : "Hippolyte et Aricie," "les Indes galantes," "Castor et Pollux," "Dardanus," et de nombreuses pièces de clavecin fort intéressantes.

Il était déjà âgé de cinquante ans lorsque son premier ouvrage fut joué à l'Opéra ; mais en vingt-sept ans on en représenta vingt-deux, plus ou moins importants, presque toujours avec succès.

Toutefois, et malgré cette vogue, il considéra toujours ses ouvrages théoriques comme son plus beau titre de gloire.



Apaisement

MELODIE

Poésie de PAUL VERLAINE

Musique de A. FLÉGIER

CHANT *Moderato assai* (♩ = 42) *p*

La lu . ne blan . che

PIANO *Moderato assai* *pp legato*

Luit dans les bois; De chaque bran . che Part u . ne voix Sous la ra .

cresc *poco* *a* *poco*

me . e . . O bien ai . mé . e Sous la ra . mé .

cresc *poco* *a* *poco*

espressivo *rit.*

e . . O bien ai . mé . e O bien ai . mé . e . .

espressivo *rit.*

pp misterioso

L'étang re - fle - te, Profond mi - roir La silhou - et - te Du sau - le noir Ou

p *cresc.* *molto cresc.*

rit. *p a Tempo* *rit.*

le vent pleu - re Ré - vons: c'est l'heu - re, Révons: c'est l'heu - re.

a Tempo *1° Tempo*

pp *rit.* *p legato*

pp

Un vaste et ten - dre a - pai - se - ment Semble des -

rit. *a Tempo* *allarg.*

cen - dre Du fir - ma - ment Que l'astre i - ri - se...

a Tempo

rit. *rit.* *rit.*

a Tempo *rit.*

C'est l'heu - re ex - qui - se. C'est l'heure ex - qui - se.

a Tempo *rit.* *ppp*

pp *ppp*

Haiden-Röslein

"SAH EIN KNAB'EIN RÖSLEIN STEH'N"

F. SCHUBERT

Lieblich.

The musical score is arranged in six systems, each consisting of a vocal line (treble clef) and a piano accompaniment (grand staff). The key signature is one sharp (F#) and the time signature is 2/4. The tempo/mood is marked 'Lieblich.' (Lovingly).

- System 1:** The piano part begins with a *pp* (pianissimo) dynamic. The vocal line starts with a half note followed by quarter notes.
- System 2:** The piano part includes a *cresc.* (crescendo) marking. The vocal line continues with eighth and quarter notes.
- System 3:** The piano part includes a *pp* marking. The vocal line features a melodic phrase with a fermata. A *ped. ** (pedal) marking is present at the end of the system.
- System 4:** The piano part includes a *pp* marking. The vocal line continues with eighth notes. A *ped. ** marking is present at the end of the system.
- System 5:** The piano part includes a *cresc.* marking. The vocal line continues with eighth notes. A *ped. ** marking is present at the end of the system.
- System 6:** The piano part includes a *pp* marking. The vocal line concludes with a melodic phrase and a fermata. A *ped. ** marking is present at the end of the system.

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Suite)

—Si je lui jouais un air de cornet à piston? dit Mattia, qui restait difficilement en repos; nous avions une vache dans le cirque Gassot, et elle aimait la musique.

Sans en demander davantage, Mattia se mit à jouer une fanfare de parade.

Aux premières notes, notre vache leva la tête; puis tout à coup, avant que j'eusse pu me jeter à ses cornes pour prendre sa longe, elle partit au galop.

Aussitôt nous partîmes après elle, galopant de toutes nos forces en l'appelant.

Je criai à Capi de l'arrêter, mais on ne peut pas avoir tous les talents: un chien de conducteur de bestiaux eût sauté au nez de notre vache; Capi, qui était un savant, lui sauta aux jambes.

Bien entendu, cela ne l'arrêta pas, au contraire, et nous continuâmes notre course, elle en avant, nous en arrière.

Tout en courant j'appelais Mattia: "Stupide bête"; et lui, sans m'attendre, me criait d'une voix haletante: "Tu cogneras, je l'ai mérité".

C'était à deux kilomètres environ avant d'arriver à un gros village que nous nous étions reposés pour manger, et c'était vers ce village que notre vache galopait. Elle y entra naturellement avant nous, et comme la route était droite, nous pûmes voir, malgré la distance, que des gens lui barraient le passage et s'emparaient d'elle.

Alors nous ralentîmes un peu notre course: notre vache ne serait pas perdue; nous n'aurions qu'à la réclamer aux braves gens qui l'avaient empêchée d'aller plus loin, et ils nous la rendraient.

A mesure que nous avançons, le nombre des gens augmentait autour de notre vache, et quand nous arrivâmes enfin près d'elle, il y avait là une vingtaine d'hommes, de femmes ou d'enfants qui discutaient en nous regardant venir.

Je m'étais imaginé que je n'avais qu'à réclamer ma vache, mais au lieu de me la donner, on nous entourait et l'on nous posa question sur question: "D'où venions-nous, où avions-nous eu cette vache?"

Nos réponses étaient aussi simples que faciles; cependant elles ne persuadèrent pas ces gens, et deux ou trois voix s'élevèrent pour dire que nous avions volé cette vache qui nous avait échappé, et qu'il fallait nous mettre en prison en attendant que l'affaire s'éclaircisse.

L'horrible frayeur que le mot de prison m'inspirait, me troubla et nous perdit: je pâlis, je balbutiai et comme notre course avait rendu ma respiration haletante, je fus incapable de me défendre.

Sur ces entrefaites, un gendarme arriva; en quelques mots on lui conta notre affaire, et comme elle ne lui parut pas nette, il déclara qu'il allait mettre notre vache en fourrière et nous en prison: on verrait plus tard.

Je voulus protester, Mattia voulut parler, le gendarme nous imposa durement silence; et me rappelant la scène de Vitalis avec l'agent de police de Toulouse, je dis à Mattia de se taire et de suivre monsieur le gendarme.

Tout le village nous fit cortège jusqu'à la mairie où se trouvait la prison: on nous entourait, on nous pressait, on nous poussait, on nous bourrait, on nous injuriait, et je crois que sans le gendarme, qui nous protégeait, on nous aurait lapidés comme si nous étions de grands coupables, des assassins ou des incendiaires. Et cependant nous n'avions commis aucun crime. Mais les foules sont souvent ainsi: elles ont un plaisir sauvage à se ruer sur les malheureux, sans savoir ce qu'ils ont fait, s'ils sont coupables ou innocents.

En arrivant à la prison, j'eus un moment d'espérance: le gardien de la mairie qui était aussi géolier et garde-champêtre, ne voulut pas tout d'abord nous recevoir. Je me dis que c'était là un brave homme. Mais le gendarme insista, et le géolier céda; passant devant nous, il ouvrit une porte qui fermait en dehors avec une grosse serrure et deux verrous: je vis alors pourquoi il avait fait difficulté pour nous recevoir: il avait mis sa provision d'oignons sécher dans la prison, en les étalant sur le plancher. On nous fouilla; on nous prit notre argent, nos couteaux, nos allumettes, et pendant ce temps, le géolier amassa vivement tous ses oignons dans un coin. Alors on nous laissa et la porte se

referma sur nous avec un bruit de ferraille vraiment tragique.

Nous étions en prison. Pour combien de temps?

Comme je me posais cette question, Mattia vint se mettre devant moi et baissant la tête:

—Cogne, dit-il, cogne sur la tête, tu ne frapperas jamais assez fort pour ma bêtise.

—Tu as fait la bêtise, et je l'ai laissé faire, j'ai été aussi bête que toi.

—J'aimerais mieux que tu cognes, j'aurais moins de chagrin; notre pauvre vache, la vache du prince.

Il se mit à pleurer.

Alors ce fut à moi de le consoler en lui expliquant que notre position n'était pas bien grave; nous n'avions rien fait, et il ne nous serait pas difficile de prouver que nous avions acheté notre vache, le vétérinaire d'Ussel serait notre témoin.

—Si l'on nous accuse d'avoir volé l'argent avec lequel nous avons payé notre vache, comment prouverons-nous que nous l'avons gagné? tu vois bien que quand on est malheureux, on est coupable de tout.

Mattia avait raison, je ne savais que trop bien qu'on est dur aux malheureux; les cris qui venaient de nous accompagner jusqu'à la prison ne le prouvaient-ils pas encore?

—Et puis, dit Mattia, en continuant de pleurer, quand nous sortirons de cette prison, quand on nous rendrait notre vache, est-il certain que nous trouverons mère Barberin?

—Pourquoi ne la trouverions-nous pas?

—Depuis le temps que tu l'as quittée, elle a pu mourir.

Je fus frappé au cœur par cette crainte: c'était vrai que mère Barberin avait pu mourir, car bien que n'étant pas d'un âge où l'on admet facilement l'idée de la mort, je savais par expérience qu'on peut perdre ceux qu'on aime; n'avais-je pas perdu Vitalis? Comment cette idée ne m'était-elle pas venue déjà?

—Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt? demandait-je.

—Parce que, quand je suis heureux, je n'ai que des idées gaies dans ma tête stupide, tandis que quand je suis malheureux je n'ai que des idées tristes. Et j'étais si heureux à la pensée d'offrir ta vache à ta mère Barberin que je ne voyais que le contentement de mère Barberin, je ne voyais que le nôtre et j'étais ébloui, comme grisé.

—Ah! ah! la vache du prince! s'écria Mattia en pleurant, il est beau le prince!

Puis tout à coup se levant brusquement en gesticulant:

—Si mère Barberin était morte, et si l'affreux Barberin était vivant, s'il nous prenait notre vache, s'il te prenait toi-même?

Assurément c'était l'influence de la prison qui nous inspirait ces tristes pensées, c'étaient les cris de la foule, c'était le gendarme, c'était le bruit de la serrure et des verrous quand on avait fermé la porte sur nous.

Mais ce n'était pas seulement à nous que Mattia pensait, notre vache le préoccupait aussi.

—Qui va lui donner à manger? qui va la traire?

Plusieurs heures se passèrent dans ces tristes pensées, et plus le temps marchait, plus nous nous désolions.

J'essayai cependant de reconforter Mattia en lui expliquant qu'on allait venir nous interroger.

—Eh bien; que dirons-nous?

—La vérité.

—Alors on va te remettre entre les mains de Barberin, ou bien si mère Barberin est seule chez elle, on va l'interroger aussi pour savoir si nous ne mentons pas, nous ne pourrons donc pas lui faire notre surprise.

Enfin notre porte s'ouvrit avec un terrible bruit de ferraille et nous vîmes entrer un vieux monsieur à cheveux blancs dont l'air ouvert et bon nous rendit tout de suite l'espérance.

—Allons, coquins, levez-vous, dit le géolier, et répondez à M. le juge de paix.

—C'est bien, c'est bien, dit le juge de paix en faisant signe au géolier de le laisser seul, je me charge d'interroger celui là, — il me désigna du doigt, — emmenez l'autre et gardez-le; je l'interrogerai ensuite.

Je crus que dans ces conditions je devais avertir Mattia de ce qu'il avait à répondre.

—Comme moi, monsieur le juge de paix, dis-je, il vous racontera la vérité, toute la vérité.

—C'est bien, c'est bien interrompit vivement le juge de paix, comme s'il voulait me couper la parole.

Mattia sortit, mais avant il eut le temps de me lancer un rapide coup d'oeil pour me dire qu'il m'avait compris.

—On vous accuse d'avoir volé une vache, me dit le juge de paix en me regardant dans les deux yeux.

Je répondis que nous avions acheté cette vache à la foire d'Ussel, et je nommai le vétérinaire qui nous avait assistés dans cet achat.

—Cela sera vérifié.

—Je l'espère, car ce sera cette vérification qui prouvera notre innocence.

—Et dans quelle intention avez-vous acheté une vache?

—Pour la conduire à Chavanon et l'offrir à la femme qui a été ma mère nourrice, en reconnaissance de ses soins et en souvenir de mon affection pour elle.

—Et comment se nomme cette femme?

—Mère Barberin.

—Est-ce la femme d'un ouvrier maçon qui, il y a quelques années, a été estropié à Paris.

—Oui, monsieur le juge de paix.

—Cela aussi sera vérifié.

Mais je ne répondis pas à cette parole comme je l'avais fait pour le vétérinaire d'Ussel.

Voyant mon embarras, le juge de paix me pressa de questions et je dus répondre que s'il interrogeait mère Barberin le but que nous nous étions proposé se trouvait manqué: il n'y avait plus de surprise.

Cependant au milieu de mon embarras j'éprouvais une vive satisfaction: puisque le juge de paix connaissait mère Barberin et qu'il s'informerait auprès d'elle de la vérité ou de la fausseté de mon récit, cela prouvait que mère Barberin était toujours vivante.

J'en éprouvai bientôt une autre; au milieu de ces questions le juge de paix me dit que Barberin était retourné à Paris depuis quelque temps.

Cela me rendit si joyeux que je trouvais des paroles persuasives pour le convaincre que la déposition du vétérinaire devait suffire pour prouver que nous n'avions pas volé notre vache.

—Et où avez-vous eu l'argent nécessaire pour acheter cette vache?

C'était là la question qui avait si fort effrayé Mattia quand il avait prévu qu'elle nous serait adressée.

—Nous l'avons gagné.

—Où? Comment?

—J'expliquai comment, depuis Paris jusqu'à Varses et depuis Varses jusqu'au Mont-Dore, nous l'avions gagné et amassé sou à sou.

—Et qu'alliez-vous faire à Varses!

Cette question m'obligea à un nouveau récit; quand le juge entendit que j'avais été enseveli dans la mine de la Truyère, il m'arrêta et d'une voix tout adoucie, presque amicale:

—Lequel de vous deux est Remi? dit-il.

—Moi, monsieur le juge de paix.

—Qui le prouve? Tu n'a pas de papiers, m'a dit le gendarme.

—Non, monsieur le juge de paix.

—Allons, raconte-moi comment est arrivée la catastrophe de Varses; j'en ai lu le récit dans les journaux, si tu n'es pas vraiment Remi, tu ne me tromperas pas; je t'écoute, fais donc attention.

Le tutoiement du juge de paix m'avait donné du courage: je voyais bien qu'il ne nous était pas hostile.

Quand j'eus achevé mon récit, le juge de paix me regarda avec des yeux doux et attendris. Je m'imaginai qu'il allait me dire qu'il nous rendait la liberté, mais il n'en fut rien: sans m'adresser la parole, il me laissa seul. Sans doute il allait interroger Mattia pour voir si nos deux récits s'accorderaient.

Je restai assez longtemps livré à mes réflexions, mais à la fin le juge de paix revint avec Mattia.

—Je vais faire prendre des renseignements à Ussel, dit-il, et si comme je l'espère ils confirment vos récits, demain on vous mettra en liberté.

—Et notre vache? demanda Mattia.

—On vous la rendra.

—Ce n'est pas cela que je voulais dire, répliqua

Mattia, qui va lui donner à manger, qui va la traire ?

—Sois tranquille, gamin.

Mattia aussi était rassuré.

—Si on trait notre vache, dit-il en souriant, est-ce qu'on ne pourrait pas nous donner le lait ? cela serait bien bon pour notre souper.

Aussitôt que le juge de paix fut parti, j'annonçai à Mattia les deux grandes nouvelles qui m'avaient fait oublier que nous étions en prison : mère Barberin vivante, et Barberin à Paris.

—La vache du prince fera son entrée triomphale, dit Mattia.

Dans sa joie il se mit à danser en chantant ; je lui pris les mains, entraîné par sa gaieté, et Capi qui jusqu'alors était resté dans un coin, triste et inquiet, vint se placer au milieu de nous debout sur ses deux pattes de derrière ; alors nous nous livrâmes à une si belle danse que le concierge effrayé, — pour ses oignons probablement, — vint voir si nous ne nous révoltions pas.

Il nous engagea à nous taire, mais il ne nous adressa pas la parole brutalement comme lorsqu'il était entré avec le juge de paix.

Par là nous comprîmes que notre position n'était pas mauvaise, et bientôt nous eûmes la preuve que nous ne nous étions pas trompés, car il ne tarda pas à rentrer, nous apportant une grande terrine toute pleine de lait, avec la terrine, il nous donna un gros pain blanc et un morceau de veau froid qui, nous dit-il, nous était envoyé par M. le juge de paix.

Jamais prisonniers n'avaient été si bien traités ; alors en mangeant le veau et en buvant le lait je revins de mes idées sur les prisons ; décidément elles valaient mieux que je ne me l'étais imaginé.

Ce fut aussi le sentiment de Mattia :

—Dîner et coucher sans payer, dit-il en riant, en voilà une chance.

Je voulus lui faire une peur.

—Et si le vétérinaire était mort tout à coup, lui dis-je, qui témoignerait pour nous ?

—On n'a de ces idées-là que quand on est malheureux, dit-il sans se fâcher, et ce n'est vraiment pas le moment.

IX

MÈRE BARBERIN

Notre nuit sur le lit de camp ne fut pas mauvaise nous en avions passé de moins agréables à la belle étoile.

—J'ai rêvé de l'entrée de la vache, me dit Mattia.

—Moi aussi.

A huit heures du matin notre porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer le juge de paix, suivi de notre ami le vétérinaire qui avait voulu venir lui-même nous mettre en liberté.

Quant au juge de paix, sa sollicitude pour ses deux prisonniers innocents ne se borna pas seulement au dîner qu'il nous avait offert la veille ; il me remit un beau papier timbré :

—Vous avez été des fous, me dit-il amicalement, de vous embarquer ainsi sur les grands chemins ; voici un passeport que je vous ai fait délivrer par le maire, ce sera votre sauvegarde désormais. Bon voyage, les enfants.

Et il nous donna une poignée de main ; quant au vétérinaire, il nous embrassa.

Nous étions entrés misérablement dans ce village, nous en sortîmes triomphalement, menant notre vache par la longe et marchant la tête haute, en regardant par-dessus nos épaules les paysans qui se tenaient sur leurs portes.

—Je ne regrette qu'une chose, dit Mattia, c'est que le gendarme qui a jugé bon de nous arrêter ne soit pas là pour nous voir passer.

—Le gendarme a eu tort, mais nous aussi nous avons eu tort de croire que ceux qui étaient malheureux n'avaient rien à attendre de bon.

—C'est parce que nous n'étions pas tout à fait malheureux que nous avons eu du bon ; quand on a cinq francs dans sa poche, on n'est pas tout à fait malheureux.

—Tu pouvais dire cela hier, aujourd'hui cela ne t'est pas permis ; tu vois qu'il y a de braves gens en ce monde.

Nous avions reçu une trop belle leçon pour avoir l'idée d'abandonner la longe de notre vache ; elle était douce, notre vache, cela était vrai, mais aussi peureuse.

Nous ne tardâmes pas à atteindre le village où j'avais couché avec Vitalis ; de là nous n'avions plus qu'une grande lande à traverser pour arriver à la côte qui descend à Chavanon.

En passant par la rue de ce village, et justement devant la maison où Zerbino avait volé une croûte, une idée me vint que je m'empressai de communiquer à Mattia.

—Tu sais que je t'ai promis des crêpes chez mère Barberin ; mais, pour faire des crêpes, il faut du beurre, de la farine et des oeufs.

—Cela doit être joliment bon.

—Je crois bien que c'est bon, tu verras ; ça se roule et on s'en met plein la bouche ; mais il n'y a peut-être pas de beurre, ni de farine, chez mère Barberin, car elle n'est pas riche ; si nous lui en portions ?

—C'est une fameuse idée.

—Alors, tiens la vache, surtout ne la lâche pas ; je vais entrer chez cet épicier et acheter du beurre et de la farine. Quant aux oeufs, si la mère Barberin n'en a pas, elle en empruntera ; car nous pourrions les casser en route.

J'entrai dans l'épicerie où Zerbino avait volé sa croûte, et j'achetai une livre de beurre, ainsi que deux livres de farine ; puis nous reprîmes notre marche.

J'aurais voulu ne pas presser notre vache, mais j'avais si grande hâte d'arriver que, malgré moi, j'allongeais le pas.

Encore dix kilomètres, encore huit, encore six : chose curieuse, la route me paraissait plus longue en me rapprochant de mère Barberin, que le jour où je m'étais éloigné d'elle, et cependant, ce jour-là, il tombait une pluie froide dont j'avais gardé le souvenir.

Mais j'étais tout ému, tout fiévreux, et à chaque instant je regardais l'heure à ma montre.

—N'est-ce pas un beau pays ? disais-je à Mattia.

—Ce ne sont pas les arbres qui gênent la vue...

—Quand nous descendrons la côte vers Chavanon, tu en verras des arbres, et des grands, des chênes, des châtaigniers.

—Avec des châtaignes.

—Parbleu ! Et puis, dans la cour de mère Barberin, il y a un poirier crochu sur lequel on joue au cheval, qui donne des poires grosses comme ça ; et bonnes : tu verras.

Et pour chaque chose que je lui décrivais, c'était là mon refrain : Tu verras. De bonne foi je m'imaginai que je conduisais Mattia dans un pays de merveilles. Après tout, n'en était-ce pas un pour moi ? C'était là que mes yeux s'étaient ouverts à la lumière. C'était là que j'avais eu le sentiment de la vie, là que j'avais été si heureux ; là que j'avais été aimé. Et toutes ces impressions de mes premières joies, rendues plus vives par le souvenir des souffrances de mon existence aventureuse, me revenaient, se pressant tumultueusement dans mon cœur et dans ma tête à mesure que nous approchions de mon village. Il semblait que l'air avait un parfum qui me grisait : je voyais tout en beau.

Gagné par cette griserie, Mattia retournait aussi, mais en imagination seulement, hélas dans le pays où il était né.

—Si tu venais à Lucca, disait-il, je t'en montrerais aussi de belles choses ; tu verrais.

—Mais nous irons à Lucca quand nous aurons vu Etiennette, Lise et Benjamin.

—Tu veux bien venir à Lucca ?

—Tu es venu avec moi chez mère Barberin, j'irai avec toi voir ta mère et ta petite soeur Cristina, que je porterai dans mes bras, si elle n'est pas trop grande ; elle sera ma soeur aussi.

—Oh ! Remi !

Il n'en put pas dire davantage, tant il était ému.

En parlant ainsi et en marchant toujours à grands pas, nous étions arrivés au haut de la colline où commence la côte qui, par plusieurs lacets, conduit à Chavanon, en passant devant la maison de mère Barberin.

Encore quelques pas, et nous touchions à l'endroit où j'avais demandé à Vitalis la permission de m'asseoir sur le parquet pour regarder la maison de mère Barberin, que je pensais ne jamais revoir.

—Prends la longe, dis-je à Mattia.

Et d'un bond je sautai sur le parquet ; rien n'avait changé dans notre vallée ; elle avait toujours le même aspect ; entre ses deux bouquets d'arbres, j'aperçus le toit de la maison de mère Barberin.

—Qu'as-tu donc ? demanda Mattia.

—Là, là !

Il vint près de moi, mais sans monter sur le parapet, dont notre vache se mit à brouter l'herbe.

—Suis ma main, lui dis-je ; voilà la maison de mère Barberin, voilà mon poirier, là était mon jardin.

Mattia, qui ne regardait pas avec ses souvenirs comme moi, ne voyait pas grand-chose, mais il n'en disait rien.

A ce moment, un petit flocon de fumée jaune s'éleva au-dessus de la cheminée, et, comme le vent ne soufflait pas, elle monta droit dans l'air le long du flanc de la colline.

—Mère Barberin est chez elle, dis-je.

Une légère brise passa dans les arbres, et, abattant la colonne de fumée, elle nous la jeta dans le visage : cette fumée sentait les feuilles de chêne.

Alors, tout à coup je sentis les larmes m'emplir les yeux, et, sautant à bas du parapet, j'embrassai Mattia. Capi se jeta sur moi, et le prenant dans mes bras, je l'embrassai aussi.

—Descendons vite, dis-je.

—Si mère Barberin est chez elle, comment allons-nous arranger notre surprise ? demanda Mattia.

—Tu vas entrer seul, tu lui diras que tu lui amènes une vache de la part du prince, et quand elle te demandera de quel prince il s'agit, je paraîtrai.

—Quel malheur que nous ne puissions pas faire une entrée en musique ; voilà qui serait joli !

—Mattia, pas de bêtises.

—Sois tranquille, je n'ai pas envie de recommencer, mais c'est égal, si cette sauvage-là aimait la musique, une fanfare aurait été joliment en situation.

Comme nous arrivions à l'un des coudes de la route qui se trouvait juste au-dessus de la maison de mère Barberin, nous vîmes une coiffe blanche apparaître dans la cour : c'était mère Barberin ; elle ouvrit la barrière et, sortant sur la route, elle se dirigea du côté du village.

Nous nous étions arrêtés et je l'avais montrée à Mattia.

—Elle s'en va, dit-il, et notre surprise ?

—Nous allons en inventer une autre.

—Laquelle ?

—Je ne sais pas.

—Si tu l'appelais ?

La tentation fut vive, cependant j'y résistai ; je m'étais pendant plusieurs mois fait la fête d'une surprise, je ne pouvais pas y renoncer ainsi tout d'un coup.

Nous ne tardâmes pas à arriver devant la barrière de mon ancienne maison, et nous entrâmes comme j'entraais autrefois.

Connaissant bien les habitudes de mère Barberin, je savais que la porte ne serait fermée qu'à la clenche, et que nous pourrions entrer dans la maison ; mais avant tout, il fallait mettre notre vache à l'étable. J'allai donc voir dans quel état était cette étable, et je la trouvai telle qu'elle était autrefois, encombrée seulement de fagots. J'appelai Mattia, et, après avoir attaché notre vache devant l'auge, nous nous occupâmes à entasser vivement ces fagots dans un coin, ce qui ne fut pas long, car elle n'était pas bien abondante la provision de bois de mère Barberin.

—Maintenant, dis-je à Mattia, nous allons entrer dans la maison, je m'installerai au coin du feu pour que mère Barberin me trouve là ; comme la barrière grincera lorsqu'elle la poussera pour rentrer, tu auras le temps de te cacher derrière le lit avec Capi, et elle ne verra que moi, crois-tu qu'elle sera surprise !

Les choses s'arrangèrent ainsi. Nous entrâmes dans la maison, et j'allai m'asseoir dans la cheminée, à la place où j'avais passé tant de soirées d'hiver. Comme je ne pouvais pas couper mes longs cheveux, je les cachai sous le col de ma veste, et, me pelotonnant, je me fis tout petit pour ressembler autant que possible au Remi, au petit Remi de mère Barberin.

De ma place je voyais la barrière, et il n'y avait pas à craindre que mère Barberin nous arrivât sur le dos à l'improviste.

Ainsi installé, je pus regarder autour de moi. Il me sembla que j'avais quitté la maison la veille seulement : rien n'était changé, tout était à la même place, et le papier avec lequel un carreau cassé par moi avait été raccommodé n'était pas remplacé, bien que terriblement enfumé et jauni.

Si j'avais osé quitter ma place j'aurais eu plaisir à voir de près chaque objet, mais comme mère Barberin pouvait survenir d'un moment à l'autre, il me fallait rester en observation.

Tout à coup j'aperçus une coiffe blanche, en même temps la hart qui soutenait la barrière craqua.

—Cache-toi vite, dis-je à Mattia.

Je me fis de plus en plus petit.

La porte s'ouvrit : du seuil mère Barberin m'aperçut.

—Qui est-là ? dit-elle.

Je la regardai sans répondre, et de son côté elle me regarda aussi.

Tout à coup ses mains furent agitées par un tremblement :

—Mon Dieu, murmura-t-elle, mon Dieu, est-ce possible, Remi !

Je me levai et courant à elle, je la pris dans mes bras.

—Maman !

—Mon garçon, c'est mon garçon !

Il nous fallut plusieurs minutes pour nous remettre et pour nous essuyer les yeux.

—Bien sûr, dit-elle, que si je n'avais pas toujours

pensé à toi, je ne t'aurais pas reconnu; es-tu changé, grandi, forcé!

Un reniflement étouffé me rappela que Mattia était derrière le lit, je l'appelai; il se releva.

—Celui-là c'est Mattia, dis-je, mon frère.

—Ah! tu as donc retrouvé tes parents! s'écria mère Barberin.

—Non, je veux dire que c'est mon camarade, mon ami, et voilà Capi, mon camarade aussi et mon ami; salue la mère de ton maître, Capi!

Capi se dressa sur ses deux pattes de derrière et, ayant mis une de ses pattes de devant sur son cœur, il s'inclina gravement, ce qui fit beaucoup rire mère Barberin et sécha ses larmes.

Mattia qui n'avait pas les mêmes raisons que moi pour s'oublier, me fit signe pour me rappeler notre surprise.

—Si tu voulais, dis-je à mère Barberin, nous irions un peu dans la cour; c'est pour voir le poirier crochu dont j'ai souvent parlé à Mattia.

—Nous pouvons aussi aller voir ton jardin, car je l'ai gardé tel que tu l'avais arrangé, pour que tu le retrouves quand tu reviendras, car j'ai toujours cru et contre tous que tu reviendrais.

—Et les topinambours que j'avais plantés, les as-tu trouvés bons?

—C'était donc toi qui m'avais fait cette surprise, je m'en suis douté: tu as toujours aimé à faire des surprises.

Le moment était venu.

—L'étable à vache, dis-je, a-t-elle changée depuis le départ de la pauvre "Roussette", qui était comme moi et qui ne voulait pas s'en aller?

—Non, bien sûr, j'y mets mes fagots.

Comme nous étions justement devant l'étable mère Barberin en poussa la porte, instantanément notre vache, qui avait faim et qui croyait sans doute qu'on lui apportait à manger, se mit à meugler.

—Une vache, une vache dans l'étable! s'écria mère Barberin.

Alors n'y tenant plus, Mattia et moi, nous éclatâmes de rire.

Mère Barberin nous regarda bien étonnée, mais c'était une chose si invraisemblable que l'installation de cette vache dans l'étable, que malgré nos rires, elle ne comprit pas.

—C'est une surprise, dis-je, une surprise que nous te faisons, et elle vaut bien celle des topinambours, n'est-ce pas?

—Une surprise, répéta-t-elle, une surprise!

—Je n'ai pas voulu revenir les mains vides chez mère Barberin, qui a été si bonne pour son petit Remi, l'enfant abandonné; alors, en cherchant ce qui pourrait être le plus utile, j'ai pensé que ce serait une vache pour remplacer "Roussette", et à la foire d'Ussel nous avons acheté celle-là avec l'argent gagné par Mattia et moi.

—Oh! le bon enfant, le cher garçon! s'écria mère Barberin en m'embrassant.

Puis nous entrâmes dans l'étable pour que mère Barberin pût examiner notre vache, qui maintenant était sa vache. A chaque découverte que mère Barberin faisait, elle poussait des exclamations de contentement et d'admiration:

—Quelle belle vache!

Tout à coup elle s'arrêta et me regardant.

—Ah ça! tu es donc devenu riche.

—Je crois bien, dit Mattia en riant, il nous reste cinquante-huit sous.

Et mère Barberin répéta son refrain, mais avec une variante:

—Les bons garçons!

Cela me fut une douce joie de voir qu'elle pensait à Mattia, et qu'elle nous réunissait dans son cœur.

Pendant ce temps, notre vache continuait de meugler.

—Elle demande qu'on veuille bien la traire, dit Mattia.

Je courus à la maison chercher le seau de fer-blanc bien rincé, dans lequel on trayait autrefois la "Roussette" et que j'avais vu accroché à sa place ordinaire, bien que depuis longtemps il n'y eût plus de vache à l'étable chez mère Barberin. En revenant je l'emplis d'eau, afin qu'on pût laver la mamelle de notre vache, qui était pleine de poussière.

Quelle satisfaction pour mère Barberin quand elle vit son seau aux trois quarts rempli d'un beau lait mousseux.

—Je crois qu'elle donnera plus de lait que la "Roussette", dit-elle.

—Et quel bon lait, dit Mattia, il sent la fleur d'oranger.

Mère Barberin regarda Mattia avec curiosité, se demandant bien manifestement ce que c'était que la fleur d'oranger.

—C'est une bonne chose qu'on boit à l'hôpital quand on est malade, dit Mattia qui aimait à ne pas garder ses connaissances pour lui tout seul.

La vache traite on la lâcha dans la cour pour qu'elle pût paître, et nous restâmes à la maison où,

en venant chercher le seau, j'avais préparé sur la table, en belle place, notre beurre et notre farine.

Quand mère Barberin aperçut cette nouvelle surprise elle recommença ses exclamations, mais je crus que la franchise m'obligeait à les interrompre:

—Celle-là, dis-je, est pour nous au moins autant que pour toi; nous mourons de faim et nous avons envie de manger des crêpes; te rappelles-tu comment nous avons été interrompus le dernier mardi-gras que j'ai passé ici, et comment le beurre que tu avais emprunté pour me faire des crêpes a servi à fricasser des oignons dans la poêle: cette fois, nous ne serons pas dérangés.

—Tu sais donc que Barberin est à Paris? demanda mère Barberin.

—Oui.

—Et sais-tu aussi ce qu'il est allé faire à Paris?

—Non.

Cela a de l'intérêt pour toi.

—Pour moi? dis-je effrayé.

Mais avant de répondre, mère Barberin regarda Mattia comme si elle n'osait parler devant lui.

—Oh! tu peux parler devant Mattia, dis-je, je t'ai expliqué qu'il était un frère pour moi, tout ce qui m'intéresse l'intéresse aussi.

—C'est que cela est assez long à expliquer, dit-elle.

Je vis qu'elle avait de la répugnance à parler, et ne voulant pas la presser devant Mattia de peur qu'elle refusât, ce qui, me semblait-il, devait peiner celui-ci, je décidai d'attendre pour savoir ce que Barberin était allé faire à Paris.

—Barberin doit-il revenir bientôt? demandai-je.

—Oh! non, bien sûr.

—Alors rien ne presse, occupons-nous des crêpes, tu me diras plus tard ce qu'il y a d'intéressant pour moi dans ce voyage de Barberin à Paris; puisqu'il n'y a pas à craindre qu'il revienne fricasser ses oignons dans notre poêle, nous avons tout le temps à nous. As-tu des oeufs?

—Non, je n'ai plus de poules.

—Nous ne t'avons pas apporté d'oeufs parce que nous avions peur de les casser. Ne peux-tu pas aller en emprunter?

Elle parut embarrassée et je compris qu'elle avait peut-être emprunté trop souvent pour emprunter encore.

—Il vaut mieux que j'aille en acheter moi-même, dis-je, pendant ce temps tu prépareras la pâte avec le lait; j'en trouverai chez Soquet, n'est-ce pas? J'y cours. Dis à Mattia de casser ta bourrée, il casse très bien le bois, Mattia.

Chez Soquet j'achetai non seulement une douzaine d'oeufs, mais encore un petit morceau de lard.

Quand je revins, la farine était délayée avec le lait, et il n'y avait plus qu'à mélanger les oeufs à la pâte; il est vrai qu'elle n'aurait pas le temps de lever, mais nous avions trop grande faim pour attendre; si elle était un peu lourde, nos estomacs étaient assez solides pour ne pas se plaindre.

—Ah ça! dit mère Barberin tout en battant vigoureusement la pâte, puisque tu es si bon garçon, comment se fait-il que tu ne m'aies jamais donné de tes nouvelles? Sais-tu que je t'ai cru mort bien souvent, car je me disais, si Remi était encore de ce monde, il écrirait bien sûr à sa mère Barberin.

—Elle n'était pas toute seule, mère Barberin, il y avait avec elle un père Barberin qui était le maître de la maison, et qui l'avait prouvé en me vendant un jour quarante francs à un vieux musicien.

—Il ne faut pas parler de ça, mon petit Remi.

—Ce n'est pas pour me plaindre, c'est pour t'expliquer comment je n'ai pas osé t'écrire; j'avais peur qu'on me découvrit, qu'on me vendît de nouveau, et je ne voulais pas être vendu. Voilà pourquoi quand j'ai perdu mon pauvre vieux maître, qui était un brave homme, je ne t'ai pas écrit.

—Ah! il est mort, le vieux musicien?

—Oui, et je l'ai bien pleuré, car si je sais quelque chose aujourd'hui, si je suis en état de gagner ma vie, c'est à lui que je le dois. Après lui j'ai trouvé des braves gens aussi pour me recueillir et j'ai travaillé chez eux; mais si je t'avais écrit: "Je suis jardinier à la Glacière", ne serait-on pas venu m'y chercher, ou bien n'aurait-on pas demandé de l'argent à ces braves gens? je ne voulais ni l'un ni l'autre.

—Oui, je comprends cela.

—Mais cela ne m'empêchait pas de penser à toi, et quand j'étais malheureux, cela m'est arrivé quelquefois, c'était mère Barberin que j'appelais à mon secours. Le jour où j'ai été libre de faire ce que je voulais, je suis venu t'embrasser, pas tout de suite, cela est vrai, mais on ne fait pas ce qu'on veut, et j'avais une idée qui n'était pas facile de mettre à exécution. Il fallait la gagner, notre vache, avant de te l'offrir et l'argent ne tombait pas dans notre poche en belles pièces de cent sous. Il a fallu en jouer des airs, tous le long du chemin, des gais, des tristes, il a fallu marcher, suer, peiner, se priver!

mais plus on avait de peine, plus on était content, n'est-il pas vrai, Mattia?

—On comptait l'argent tous les soirs, non seulement celui qu'on avait gagné dans la journée, mais celui qu'on avait déjà, pour voir s'il n'avait pas doublé.

—Ah! les bons enfants, les bons garçons!

Tout en parlant, tandis que mère Barberin battait la pâte pour nos crêpes et que Mattia cassait la bourrée, je mettais les assiettes, les fourchettes, les verres sur la table, et j'allais à la fontaine emplir la cruche d'eau.

Quand je revins, la terrine était pleine d'une belle bouillie jaunâtre, et mère Barberin frottait vigoureusement avec un bouchon de foin la poêle à frire; dans la cheminée flambait un beau feu clair que Mattia entretenait en y mettant des branches brin à brin; assis sur son séant dans un coin de l'âtre, Capi regardait ces préparatifs d'un oeil attendri, et comme il se brûlait, de temps en temps il levait une patte, tantôt l'une, tantôt l'autre, avec un petit cri; la violente clarté de la flamme pénétrait jusque dans les coins les plus sombres, et je voyais danser les personnages peints sur les rideaux d'indienne du lit, qui, si souvent dans mon enfance, m'avaient fait peur la nuit, lorsque je m'éveillais par un beau clair de lune.

Mère Barberin mit la poêle au feu, et ayant pris un morceau de beurre au bout de son couteau elle le fit glisser dans la poêle, où il fondit aussitôt.

—Ça sent bon, s'écria Mattia qui se tenait le nez au-dessus du feu sans peur de se brûler.

Le beurre commença à grésillier:

—Il chante, cria Mattia, oh! il faut que je l'accompagne.

Pour Mattia tout devait se faire en musique; il prit son violon et doucement en sourdine il se mit à plaquer des accords sur la chanson de la poêle, ce qui fit rire mère Barberin aux éclats.

Mais le moment était trop solennel pour s'abandonner à une gaieté intempestive; avec la cuiller à pot, mère Barberin a plongé dans la terrine d'où elle retire la pâte qui coule en longs fils crémeux; elle verse la pâte dans la poêle, et le beurre qui se retire devant cette blanche inondation la frange d'un cercle roux.

A mon tour, je me penche en avant: mère Barberin donne une tape sur la queue de la poêle, puis d'un coup de main elle fait sauter la crêpe au grand effroi de Mattia; mais il n'y a rien à craindre; après avoir été faire une courte promenade dans la cheminée, la crêpe retombe dans la poêle sans dessus dessous, montrant sa face rissolée.

Je n'ai que le temps de prendre une assiette et la crêpe glisse dedans.

Elle est pour Mattia qui se brûle les doigts, les lèvres, la langue et le gosier; mais qu'importe, il ne pense pas à sa brûlure.

—Ah! que c'est bon! dit-il la bouche pleine.

C'est à mon tour de tendre mon assiette et de me brûler; mais, pas plus que Mattia je ne pense à la brûlure.

La troisième crêpe est rissolée, et Mattia avance la main, mais Capi pousse un formidable jappement; il réclame son tour, et comme c'est justice, Mattia lui offre la crêpe au grand scandale de mère Barberin, qui a pour les bêtes l'indifférence des gens de la campagne, et qui ne comprend pas qu'on donne à un chien "un manger de chrétien". Pour la calmer, je lui explique que Capi est un savant, et que d'ailleurs il a gagné une part de la vache; et puis, c'est notre camarade, il doit donc manger comme nous, avec nous, puisqu'elle a déclaré qu'elle ne toucherait pas aux crêpes avant que notre terrible faim ne soit calmée.

Il fallut longtemps avant que cette faim et surtout notre gourmandise fussent satisfaites; cependant il arriva un moment où nous déclarâmes, d'un commun accord, que nous ne mangerions plus une seule crêpe avant que mère Barberin en eût mangé quelques-unes.

Et alors, ce fut à notre tour de vouloir faire les crêpes nous-mêmes: au mien d'abord, à celui de Mattia ensuite; mettre le beurre, verser la pâte était assez facile, mais ce que nous n'avions pas c'était le coup de main pour faire sauter la crêpe; j'en mis une dans les cendres, et Mattia en reçut une autre toute brûlante sur la main.

Quand la terrine fut enfin vidée, Mattia qui s'était très bien aperçu que mère Barberin ne voulait point parler devant lui, "de ce qui avait de l'intérêt pour moi", déclara qu'il avait envie de voir un peu comment se conduisait la vache dans la cour, et sans rien écouter, il nous laissa en tête-à-tête, mère Barberin et moi.

Si j'avais attendu jusqu'à ce moment, ce n'était cependant pas sans une assez vive impatience, et il avait fallu tout l'intérêt que je portais à la confection des crêpes pour ne pas me laisser absorber par ma préoccupation.

Barberin était à Paris, me semblait-il, pour retrouver Vitalis et se faire payer par celui-ci les années échues pour mon loyer. Je n'avais donc rien à voir là-dedans : Vitalis mort, ne payait pas, et ce n'était pas à moi qu'on pouvait réclamer quelque chose. Mais si Barberin ne me réclamait pas d'argent, il pouvait me réclamer moi-même, et ayant mis la main sur moi, il pouvait aussi me placer n'importe où, chez n'importe qui, à condition qu'on lui payerait une certaine somme. Or, cela m'intéressait, et même m'intéressait beaucoup, car j'étais bien décidé à tout faire avant de me résigner à subir l'autorité de l'affreux Barberin, s'il le fallait, je quitterais la France, je m'en irais en Italie avec Mattia, en Amérique, au bout du monde.

Raisonnant ainsi, je me promis d'être circonspect avec mère Barberin, non pas que j'imaginasse avoir à me défier d'elle, la chère femme, je savais combien elle m'aimait, combien elle m'était dévouée ; mais elle tremblait devant son mari, je l'avais bien vu, et, sans le vouloir, si je causais trop, elle pouvait répéter ce que j'avais dit, et fournir ainsi à Barberin le moyen de me rejoindre, c'est-à-dire de me reprendre. Cela ne serait pas au moins par ma faute, je me tiendrais sur mes gardes.

Quand Mattia fut sorti, j'interrogeai mère Barberin.

—Maintenant que nous sommes seuls, me diras-tu en quoi le voyage de Barberin à Paris est intéressant pour moi ?

—Bien sûr, mon enfant, et avec plaisir encore.

Avec plaisir ! je fus stupéfait.

Avant de continuer, mère Barberin regarda du côté de la porte.

Rassurée, elle revint vers moi et à mi-voix, avec le sourire sur le visage :

—Il paraît que ta famille te cherche.

—Ma famille !

—Oui, ta famille, mon Remi.

—J'ai une famille ? moi ? J'ai une famille, mère Barberin, moi l'enfant abandonné !

—Il faut croire que ce n'a pas été volontairement qu'on t'a abandonné, puisque maintenant on te cherche.

—Qui me cherche ? Oh ! mère Barberin, parle, parle vite, je t'en prie.

Puis tout à coup, il me sembla que j'étais fou, et je m'écriai :

—Mais non, c'est impossible, c'est Barberin qui me cherche.

—Oui, sûrement, mais pour ta famille.

—Non, pour lui, pour me reprendre, pour me revendre, mais il ne me reprendra pas.

—Oh ! mon Remi, comment peux-tu penser que je me prêterais à cela ?

—Il veut te tromper, mère Barberin.

—Voyons, mon enfant, sois raisonnable, écoute ce que j'ai à te dire et ne te fais point ainsi des frayeurs.

—Je me souviens.

—Ecoute ce que j'ai entendu moi-même : cela tu le croiras, n'est-ce pas ? Il y aura lundi prochain un mois, j'étais à travailler dans le fournil quand un homme ou pour mieux dire un monsieur entra dans la maison, où se trouvait Barberin à ce moment. — C'est vous qui vous nommez Barberin ? dit le monsieur qui parlait avec l'accent de quelqu'un qui ne serait pas de notre pays. — Oui, répondit Jérôme, c'est moi. — C'est vous qui avez trouvé un enfant à Paris, avenue de Breteuil, et qui vous êtes chargé de l'élever ? — Oui. — Où est cet enfant présentement, je vous prie ? — Qu'est-ce que ça vous fait, répondit Jérôme.

Si j'avais douté de la sincérité de mère Barberin, j'aurais reconnu à l'amabilité de cette réponse de Barberin, qu'elle me rapportait bien ce qu'elle avait entendu.

—Tu sais, continua-t-elle, que de dedans le fournil on entend ce qui se dit ici, et puis il était question de toi, ça me donnait envie d'écouter. Alors comme pour mieux entendre je m'approchais, je marchai sur une branche qui se cassa. — Nous ne sommes donc pas seuls ? demanda le monsieur. — C'est ma femme, répondit Jérôme. — Il fait bien chaud ici, dit le monsieur, si vous vouliez nous sortirions pour causer. Ils s'en allèrent tous deux, et ce fut seulement trois ou quatre heures après que Jérôme revint tout seul. Tu t'imagines combien j'étais curieuse de savoir ce qui s'était dit entre Jérôme et ce monsieur qui était peut-être ton père, mais Jérôme ne répondit pas à tout ce que je lui demandai. Il m'apprit seulement que ce monsieur n'était pas ton père, mais qu'il faisait des recherches pour te retrouver de la part de ta famille.

—Et où est ma famille ! Quelle est-elle ? Ai-je un père ? une mère ?

—Ce fut ce que je demandai comme toi, à Jérôme. Il me répondit qu'il n'en savait rien. Puis il ajouta qu'il allait partir pour Paris afin de retrouver le musicien auquel il t'avait loué, et qui lui

avait donné son adresse à Paris rue de Lourcine chez un autre musicien appelé Garofoli. J'ai bien retenu tous les noms. retiens-les toi-même.

—Je les connais, sois tranquille : et depuis son départ, Barberin ne t'a rien fait savoir ?

—Non, sans doute il cherche toujours : le monsieur lui avait donné cent francs en cinq louis d'or et depuis il lui aura donné sans doute d'autre argent. Tout cela et aussi les beaux langes dans lesquels tu étais enveloppé lorsqu'on t'a trouvé, est la preuve que tes parents sont riches ; quand je t'ai vu là, au coin de la cheminée, j'ai cru que tu les avais retrouvés, et c'est pour cela que j'ai pensé que ton camarade était ton vrai frère.

A ce moment, Mattia passa devant la porte, je l'appelai :

—Mattia, mes parents me cherchent, j'ai une famille, une vraie famille.

Mais, chose étrange, Mattia ne parut pas partager ma joie et mon enthousiasme.

Alors je lui fis le récit de ce que mère Barberin venait de me rapporter.

L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE FAMILLE

Je dormis peu cette nuit-là ; et cependant combien je me faisais fête de coucher dans mon lit d'enfant où j'avais passé tant de bonnes nuits, autrefois sans m'éveiller, blotti dans mon coin, les couvertures tirées jusqu'au menton ; combien de fois aussi lorsque je couchais à la belle étoile (qui n'avais pas toujours été belle, hélas !) avais-je regretté cette bonne couverture, glacé par le froid de la nuit, ou transpercé jusqu'aux os par la rosée du matin.

Aussitôt que je fus couché, la fatigue de ma journée et aussi de la nuit passée dans la prison m'em dormit ; mais je ne tardai pas à me réveiller en sursaut, et alors il me fut impossible de retrouver le sommeil : agité, enfiévré.

Ma famille !

C'était à cette famille que j'avais pensé en m'endormant ; j'avais rêvé famille, père, mère, frères, soeurs ; et en quelques minutes, vécu avec ceux que je ne connaissais pas encore et que je voyais en ce moment pour la première fois ; chose curieuse, Mattia, Lise, mère Barberin, madame Milligan, Arthur, étaient de ma famille, et mon père était Vitalis, il était ressuscité, et très riche ; pendant notre séparation, il avait eu le temps de retrouver Zerbin et Dolce, qui n'avaient pas été mangés par les loups.

Il n'est personne, je crois, qui n'ait eu de ces hallucinations où, dans un court espace de temps, on vit des années entières, et où l'on parcourt d'incommensurables distances ; tout le monde sait comme, au réveil, subsistent fortes et vivaces les sensations qu'on a éprouvées.

Je revis en m'éveillant tous ceux dont je venais de rêver, comme si j'avais passé la soirée avec eux, et tout naturellement il me fut impossible de me rendormir.

Peu à peu cependant les sensations de l'hallucination perdirent de leur intensité, mais la réalité s'imposa à mon esprit pour me tenir encore bien mieux éveillé.

Ma famille me cherchait, mais pour la retrouver c'était à Barberin que je devais m'adresser.

Cette pensée seule suffisait pour assombrir ma joie ; j'aurais voulu que Barberin ne fût pas mêlé à mon bonheur. Je n'avais pas oublié ses paroles à Vitalis, et bien souvent je me les répétais : " Il y aura du profit pour ceux qui auront élevé cet enfant ".

Ce n'était pas par pitié que Barberin m'avait ramassé dans la rue, pas par pitié non plus qu'il s'était chargé de moi, mais tout simplement parce que j'étais enveloppé dans de beaux langes, parce qu'il y aurait profit un jour à me rendre à mes parents ; ce jour n'étant pas venu assez vite au gré de son désir, il m'avait vendu à Vitalis ; maintenant il allait me vendre à mon père.

Quelle différence entre le mari et la femme ; ce n'était pas pour l'argent qu'elle m'avait aimé, mère Barberin. Ah ! comme j'aurais voulu trouver un moyen pour que ce fût elle qui eût le profit et non Barberin !

Mais j'avais beau chercher, me tourner et me retourner dans mon lit, je ne trouvais rien et toujours je revenais à cette idée désespérante que ce serait Barberin qui me ramènerait à mes parents, que ce serait lui qui serait remercié, récompensé.

Enfin il fallait bien en passer par là, puisqu'il était impossible de faire autrement, ce serait à moi plus tard, quand je serais riche, de bien marquer la différence que j'établissais dans mon cœur entre la femme et le mari, ce serait à moi de remercier et de récompenser mère Barberin.

Pour le moment je n'avais qu'à m'occuper de Barberin, c'est-à-dire que je devais le chercher et le trouver, car il n'était pas de ces maris qui ne font point un pas sans dire à leur femme où ils vont et

où l'on pourra s'adresser si l'on a besoin d'eux ; mère Barberin savait que son homme était à Paris ; voilà tout ; depuis son départ il n'avait point écrit ; pas plus qu'il n'avait envoyé de ses nouvelles par quelque compatriote, quelque maçon revenant au pays.

Où était-il, où logeait-il ? Elle ne le savait pas précisément et de façon à pouvoir lui adresser une lettre, mais il n'y avait qu'à le chercher chez deux ou trois logeurs du quartier Mouffetard dont elle connaissait les noms, et on le trouverait certainement chez l'un ou chez l'autre.

Je devais donc partir pour Paris et chercher moi-même celui qui me cherchait.

Assurément c'était pour moi une joie bien grande, bien inespérée d'avoir une famille ; cependant cette joie, dans les conditions où elle m'arrivait, n'était pas sans un mélange d'ennuis et même de chagrin.

J'avais espéré que nous pourrions passer plusieurs jours tranquilles, heureux, auprès de mère Barberin, jouer à mes anciens jeux avec Mattia, et voilà que le lendemain même, nous devions nous remettre en route.

En partant de chez mère Barberin, je devais aller au bord de la mer, à Esnandes, voir Etienne, — il me fallait donc maintenant renoncer à ce voyage et ne point embrasser cette pauvre Etienne qui avait été si bonne et si affectueuse pour moi.

Après avoir vu Etienne, je devais aller à Dreuzy, dans la Nièvre, pour donner à Lise des nouvelles de son frère et de sa soeur, — il me fallait donc aussi renoncer à Lise comme j'avais renoncé à Etienne.

Ce fut à agiter ces pensées que je passai ma nuit presque tout entière, me disant tantôt que je ne devais pas abandonner Etienne ni Lise, tantôt au contraire que je devais courir à Paris le plus vite possible pour retrouver ma famille.

Enfin je m'endormis sans m'être arrêté à aucune résolution, et cette nuit, qui, m'avait-il semblé, devait être la meilleure des nuits, fut la plus agitée et la plus mauvaise dont j'aie gardé le souvenir.

Le matin, lorsque nous fûmes tous les trois réunis, mère Barberin, Mattia et moi, autour de l'âtre où sur un feu clair chauffait le lait de notre vache, nous fîmes conseil.

—Què devais-je faire ?

Et je racontai mes angoisses, mes irrésolutions de la nuit.

Il faut aller tout de suite à Paris, dit mère Barberin, tes parents te cherchent, ne retarde pas leur joie.

Et elle développa cette idée en l'appuyant de bien des raisons, qui à mesure qu'elle les expliquait me paraissaient toutes meilleures les unes que les autres.

—Alors nous allons partir pour Paris, dis-je, c'est entendu.

Mais Mattia ne montra aucune approbation pour cette résolution, tout au contraire.

—Tu trouves que nous ne devons pas aller à Paris, lui dis-je, pourquoi ne donnes-tu pas tes raisons comme mère Barberin a donné les siennes ?

Il secoua la tête.

—Tu me vois assez tourmenté pour ne pas hésiter à m'aider.

—Je trouve, dit-il enfin, que les nouveaux ne doivent pas faire oublier les anciens : jusqu'à ce jour ta famille c'était Lise, Etienne, Alexis et Benjamin, qui avaient été des soeurs et des frères pour toi, qui t'avaient aimé ; mais voilà une nouvelle famille qui se présente, que tu ne connais pas, qui n'a rien fait pour toi que te déposer dans la rue, et tout à coup tu abandonnes ceux qui ont été bons pour ceux qui ont été mauvais ; je trouve que cela n'est pas juste.

—Il ne faut pas dire que les parents de Remi l'ont abandonné, interrompit mère Barberin : on leur a peut-être pris leur enfant qu'ils pleurent et qu'ils attendent, qu'ils cherchent depuis ce jour.

—Je ne sais pas cela, mais je sais que le père Acquin a ramassé Remi mourant au coin de sa porte, qu'il l'a soigné comme un enfant, et que Alexis, Benjamin, Etienne et Lise l'ont aimé comme leur frère, et je dis que ceux qui l'ont accueilli ont bien au moins autant de droits à son amitié que ceux qui, volontairement ou involontairement, l'ont perdu. Chez le père Acquin et chez ses enfants, l'amitié a été volontaire, ils ne devaient rien à Remi.

Mattia prononça ces paroles comme s'il était fâché contre moi, sans me regarder, sans regarder mère Barberin. Cela me peina, mais cependant sans que le chagrin de me voir ainsi blâmé m'empêchât de sentir toute la force de ce raisonnement. D'ailleurs j'étais dans la situation des gens irrésolus qui se rangent bien souvent de l'avis de celui qui a parlé le dernier.

(A suivre)

POUR RIRE



I

Mme Lagomme — Chère amie, nous serons tout à fait en famille. Venez chez moi avec M. votre mari tels que vous êtes. Surtout pas de toilette.



II

Mme Lagomme (une heure après) !!! ?...

Un éléphant qui plaide

Me A. Bleur va plaider! Il a un grand talent, Me A. Bleur, mais il a encore un bien plus gros ventre.

Aussi, dans les tribunes du public, les petites dames, invitées du président, jacassent-elles à qui mieux mieux

- Quel tonneau !
- Quelle outre !
- C'est la première fois, sûrement, qu'on voit un éléphant avocat.
- C'est pourtant naturel !
- Comprends pas ?
- Un éléphant n'est-il pas tout désigné pour présenter "la défense" !

Un enfant très poli

Dimanche matin, Mme Huppée s'en fut rendre une visite, accompagnée de son petit garçon, Totor, qui, pareil à sa mère, ne brille pas précisément par la distinction des manières. Tandis que Mme Huppée, au sortir de la maison amie, morigénait, tout en cheminant, son rejeton, elle aperçut venir Mme Pilaf, une de ses vieilles connaissances.

Les deux femmes s'arrêtèrent au bord du trottoir et, après s'être adressé mutuellement force congratulations, se tournèrent vers Totor, grincheux.

- Allons, Totor, dis bonjour à la dame.
 - Totor ne bronche pas.
 - Totor, dis bonjour tout de suite.
- L'aimable enfant reste muet comme une borne-fontaine. Alors, impatientée, Mme Huppée s'écrie :
- Dis bonjour à madame, bêta, t'auras un sou !
 - Et Totor ravi de hurler :
 - Bonjour, Mme Béta... et mon sou ?

Un malentendu qui promet

Il vient d'en arriver une bien bonne au vénérable Duplumé, dont le crâne est aussi nu et luisant qu'un oeuf d'autruche...

C'était vendredi sa fête, et son petit neveu, le jeune collégien Toto, fit irruption chez lui, après la classe, un superbe bouquet à la main...

— Merci, Toto! Merci — dit tout ému M. Déplumé; et, essuyant une larme du revers de la main, il ajoute: Monte sur mon genou, mon enfant, que je t'embrasse.

Aussitôt, stupéfait, il assiste à l'escalade de son fauteuil. Toto grimpe, grimpe en s'accrochant à ses vêtements... et finit par s'asseoir sur la tête du pauvre homme, qui manque se trouver mal de saisissement.

Une bonne place

Un pauvre diable se présente chez le directeur d'une compagnie pour obtenir un emploi.

- Que savez-vous faire ? lui demanda le directeur.
- Pas de réponse.
- Où avez-vous été employé ?
- Pas de réponse.
- Mais enfin, répondez-moi donc !
- Je suis sourd, monsieur, murmure timidement le solliciteur.
- Sourd!... Oh! alors vous me convenez parfaitement. Dès demain, vous entrerez dans la maison... bureau des réclamations.

Laconisme

Un ex-employé du télégraphe vient d'entrer dans l'administration d'un théâtre.

Cet homme est, par la force de l'habitude, avare de ses mots.

Il l'est également des deniers dont il a la charge.

Un jour, deux machinistes viennent le trouver :

- Jodoïn gagne \$100, nous avons le même ouvrage, et ne touchons que \$80. C'est insensé, n'est-ce pas ?
- Juste. Il sera diminué.

La vie pour un point

Ce fait, scrupuleusement historique, s'est passé sous le règne de Nicolas 1er.

Un officier, très grand seigneur, avait participé à un complot contre son souverain.

Trahi, vendu, arrêté, il était condamné à la déportation.

Toutes les plus hautes influences, mises en jeu pour obtenir sa grâce, se heurtaient contre l'inflexible rancune du "maître". Impatienté, certain jour, par une supplique plus pressante encore que les autres, l'empereur dicta à son aide de camp l'ordre suivant, dont voici la traduction littérale :

"Pardoner, impossible. Envoyer en Sibérie."

Or, l'aide de camp était l'ami intime de l'officier en question.

Sacrifiant tout, sa position, son avenir, sa liberté, sa vie peut-être, il eut l'héroïque audace de changer le "point" de place, et il tendit au tsar, qui signa sans méfiance, l'ukase ainsi métamorphosé :

"Pardoner. Impossible envoyer en Sibérie."

Le condamné était sauf !

Nicolas, homme d'esprit, n'en voulut pas au coupable de sa supercherie, et, d'ailleurs, n'eut pas du tout à se repentir de sa générosité forcée.

Superbe recommandation

Mardi soir, sur la rue.

La trogne écarlate, la casquette en arrière, les bras ballants, un bon ivrogne zigzague en hurlant à tue-tête un refrain populaire.

Les passants se retournent, l'interpellent, le blagent.

— Hé! mon vieux, la terre tourne, pas? A moi les arbres! le trottoir m'abandonne!

Mais l'ivrogne, dédaigneux des quolibets, continue ses "festons" et sa chanson.

Tout à coup, patatras ! Il s'allonge dans le ruisseau et ne bouge plus, le visage rouge comme un homard cuit. On se précipite, les gamins, les petits trotteurs, les policemen accourent, un rassemblement se forme.

— C'est une attaque d'apoplexie!

— Faut le débouter!

— Non, faut le porter chez le pharmacien!

Soudain, le pochard fait un mouvement, ses lèvres remuent, tout le monde écoute.

— Surtout, qu'on ne me porte pas à la Morgue ! dit-il faiblement de sa voix pâteuse... Je ne veux pas être à côté de gens qui ont bu de l'eau !

Remis à sa place

— Monsieur, dit un jeune homme en entrant samedi soir dans la boutique d'un barbier, je désirerais que vous me coupiez les cheveux.

— Mossieu! fait avec un air de dignité hautaine l'artiste capillaire très offensé, je ne "coupe" pas les cheveux... je les coupe!

DEVINETTE



Cherchez le prince Charmant ?

Pas flatteur pour Mme Ferme

La grande préoccupation de Mme Ferme, sa préoccupation unique même, c'est d'avoir un salon bien rempli, le samedi, "de quatre à six", car le samedi est "son jour".

Aussi recrute-t-elle des invités partout où elle passe ; en tramway même, où le hasard, hier, lui donna pour voisin notre vieil ami Gribouille.

— Cher monsieur Gribouille, je compte absolument sur vous pour samedi, n'est-ce pas ?

— C'est que, chère madame, je ne sais si... je serai libre, samedi, je dois...

— Taratata, vous viendrez prendre une tasse de thé. Ça nous fera grand plaisir à tous. Et puis vous savez, jeune célibataire, il y aura de très jolies femmes.

Alors, Gribouille, galant comme toujours :

— Oh! mais, chère madame, je ne viendrai pas pour les jolies femmes: "je viendrai pour vous!"

Binette épatante de Mme Ferme !



I

Un fils à papa (avec ardeur) — Rose ma chérie, je vous aime à la folie! Vous aurez...

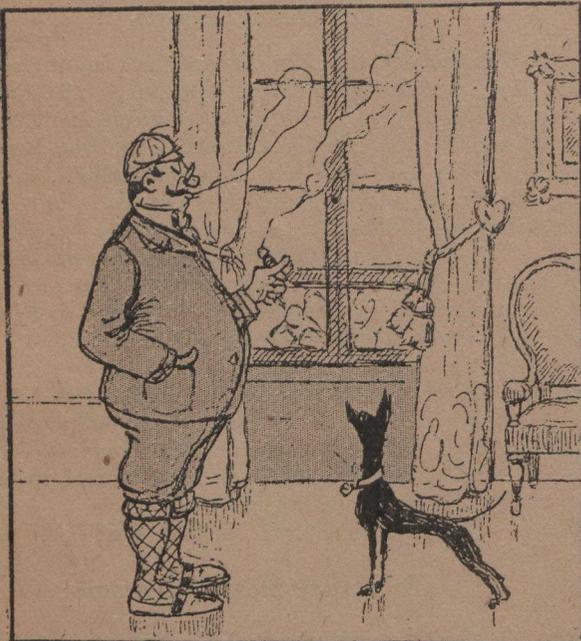
L'étoile lyrique — Attendez un instant, mon cher Poirebelle.



II

L'étoile lyrique — Maintenant, Poirebelle de mon coeur, répétez ce que vous venez de dire. Le registre pourrait me servir, au cas où Monsieur votre père ne partagerait pas vos vœux matrimoniales.

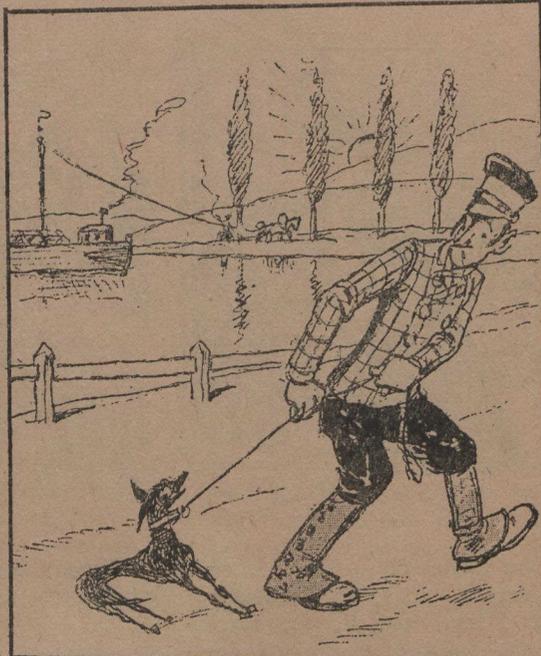
TROP SERRER NUIT



—Simplice, mon nouveau domestique, m'a l'air d'une gourde. Mais, comme il fait un temps superbe, je vais lui dire d'aller te faire prendre un bain.



—Simplice, vous allez emmener Kiki à la rivière, et vous le baignerez. Mais surtout séchez-le bien.



Dis donc, si tu marches comme ça, tandis que v'là le soleil qui dégringole, jamais j'pourrai te sécher !



—J'vous l'disais : le voilà parti le soleil. Comment que je vais faire? Y'a qu'à faire comme la bonne femme qui lave: je verrai bien.



... Bon, on le plonge dedans, on le remue bien. Ah! y'a pas, faut y aller, mon bijou!...



... Maintenant, bon, je l'retire, y va s'égoutter. Et pour le sécher... Mais, ça y est, y'a qu'à faire comme elle !



—Oh! tu as beau gigoter, faut y passer: le patron l'a dit, faut que tu sois bien sec.



—Ben quoi? Y remue plus? Je l'aurai trop séché! Ben sûr le patron ne va pas être content.



—Sûr qu'il n'est pas content... idiot, brute, sauvage! Demain, tu feras ton paquet... Pauvre Kiki!...

Tel. Est **GIRARDOT** Restaurateur
2224 **GIRARDOT** Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARBOTS 40c LA DOUZAINÉ. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Cote St-Juste.)

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO
Départ de Montréal, *9.00 a.m., *9.45 a.m., *8.00 p.m., *10.30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., *19.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.
Élégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA
Quitte Montréal, *8.00 a.m., *9.40 a.m., *4.10 p.m., *7.30 p.m.
Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40 p.m., *7.10 p.m., *15.30 p.m.
Quitte Ottawa, *8.35 a.m., *3.30 p.m., *5.00 p.m., *10.30 p.m.
Arrive à Montréal, *11.35 a.m., *6.30 p.m., *8.00 p.m., *10.15 p.m.
Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m. de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN
Parry Sound (Rose Pt.). Endroits sur la Baie Georgienne
Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepter le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD
Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p.m., *7.35 a.m.
Service de wagons-lits et chars-palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.
Élégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Mais 460 et 461 ou à la Gate Bonaventure

LA TRUITE MORD BIEN

Lac Ecorce
ET AUTRES LACS SUR LA DIVISION DE MONTFORT DU CHEMIN DE FER

GRAND NORD DU CANADA

Les trains partent de Montréal à 9.00 hrs a.m., 4.30 hrs p.m. et 6.00 hrs p.m., tous les jours, excepté le dimanche, et à 9.15 a.m., le dimanche pour Joliette, Shawinigan Falls et les Laurentides.
Promptes connections à la Jonction de Montfort, pour le lac Seize lles, avec le Pacifique. Les trains quittent la gare Vicer à 1.25 hr. p.m. le samedi, et à 5.35 hrs p.m. la semaine.
GUY TOMBS,
Agent Général des Passagers,
Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR
BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, *9.20 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, *8.45 a.m., *9.40 a.m., *10.00 a.m., *4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, *8.30 a.m., *4.30 p.m., *7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., - *7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.
DE LA GARE VIGER
QUEBEC, *8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.05 p.m., *6.10 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, *8.25 a.m., *5.15 p.m.
JOLIETTE, *8.00 a.m., *3.55 a.m., *12.20 p.m., *5.00 p.m.
ST-GABRIEL, *8.55 a.m., *2.20 p.m., *5.20 p.m.
ST-CATHERINE, *8.45 a.m., *9.15 a.m., *11.10 p.m., *11.25 p.m., *4.30 p.m., *5.35 p.m.
LABELLE, *8.45 a.m., *1.10 p.m., *6.00 p.m.
*Quotidien, *1.00 d'octobre, excepté les dimanches.
*Samedis, *1.00 d'octobre, excepté les dimanches.
*Samedis, *1.00 d'octobre, excepté les dimanches.
*Samedis, *1.00 d'octobre, excepté les dimanches.
A. E. LA LANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 137 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage pour aller vers l'Atlantique et le Pacifique.

Le nouveau Québec

Par ALFRED PELLAND, publiciste du Département de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries.

Nous avons le plaisir d'accuser réception d'un bel et très intéressant ouvrage qui vient de paraître, portant titre :

LE NOUVEAU QUEBEC — Région du Témiscamingue, Ressources agricoles, forestières, minières, sportives.

Cet ouvrage fait le plus grand honneur à son auteur, M. A. Pelland, qui, étant en bonne position pour être admirablement documenté, n'a rien négligé pour faire connaître comme il convient la vaste et riche région du Témiscamingue, dite "Nouveau Québec". Dans une langue claire, précise et colorée, M. A. Pelland rentre dans tous les détails qui peuvent intéresser les personnes s'occupant en ce pays: d'agriculture; d'exploitations forestières; d'industrie minière, et de sport.

Les lois concernant les biens fonciers, ainsi que la chasse et la pêche, telles qu'en vigueur dans la région du Témiscamingue, figurent dans l'ouvrage de M. A. Pelland, ainsi que des appréciations impartiales et justes touchant cette nouvelle et belle région.

"Le Nouveau Québec" est de format in-8o. Il est publié par MM. Dussault et Proulx, de Québec, qui, par un travail typographique très soigné, en ont fait un ouvrage apparemment de luxe, bien qu'à la portée de tout le monde.

Quant aux illustrations des 200 pages environ du livre de M. A. Pelland, elles ont été faites par la "Montreal Photo-Engraving Co.", 51 rue Ste Catherine, Montréal. Comme tout les travaux qui sortent de ces ateliers, les gravures de "Le Nouveau Québec" ne laissent rien à désirer par leur fini, et, à les voir, on se sent tenté de se rendre dans la région décrite par l'auteur. Nos sincères félicitations à M. A. Pelland pour son remarquable travail, ainsi qu'à MM. les éditeurs Dussault et Proulx, et à la "Montreal Photo-Engraving Co.", qui ont matériellement contribué à sa superbe apparence.

Le nez inflammable.

On se rappelle, dans "Cyrano de Bergerac", les nombreuses et amusantes définitions sur le nez; il en est une qui a été oubliée: le nez inflammable. Il existe pourtant un honorable citoyen qui en a fait la peu agréable expérience.

Ce monsieur, pourvu d'un nez artificiel, peu nous importe à la suite de quel accident, était très satisfait de son acquisition qui, jusqu'ici, fonctionnait à merveille. Or, il ne fut pas peu surpris, dernièrement, lorsque, en allumant une cigarette, son nez prit feu et brûla comme une étoupe.

Le commerçant lui avait vendu un nez en celluloid!

Plaignons le pauvre nez! Mais je sais tel fervent adepte de la Société contre l'abus du tabac qui en rira, prétendant que ceci ne serait pas arrivé, si le monsieur au nez très susceptible avait eu l'hygiène horreur du tabac!

En tous cas, le fumeur sans nez peut s'appeler: "néanmoins"!

Les familles que l'alcoolisme rend malheureuses devraient se souvenir qu'à "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec, le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., guérit les cas les plus invétérés d'ivrognerie.

MAURICE DE PERIGNY. — En courant le monde. — Canada, Etats-Unis, Corée, Japon, Mexique. — 1 volume in-16 à 3 fr. 50. — Librairie académique Perrin et Cie, Paris.

C'est une excellente école littéraire que de "courir le monde", mais à condition de ne pas courir trop vite, et de savoir s'arrêter aux endroits qui en valent la peine, et surtout de s'oublier soi-même, à chacun de ces arrêts, pour ne penser qu'à la vie des hommes et des choses que l'on a ainsi l'occasion d'observer. Le fait est que M. de Périgny, à en juger par son livre, a parfaitement rempli ces trois conditions. La "Course" dont il nous offre le produit littéraire a duré cinq ans, de 1901 à 1906; et chacune de ses haltes, au Canada, aux Etats-Unis, en Corée, au pays des Aïnos, au Mexique, a été assez longue pour lui permettre d'étudier de très près toutes sortes de moeurs curieuses et de sites pittoresques. Ses impressions de Corée, notamment, et tous ses chapitres sur l'Archipel japonais, abondent en renseignements qui, pour nous être présentés sous une forme à la fois familière et amusante, n'en sont pas moins d'un extrême intérêt, et nous font pénétrer dans l'intimité de vieilles et vénérables civilisations jusqu'ici trop ignorées.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum;
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante;
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas... et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

- J. René Ouellet, Old Lake Road, comté Témiscouata; Mlle Joséphine Chevette, Roxton Pond, P. Q. — Mlle M. Jolicoeur, 188 rue St Jean, Québec; tous genres, correspondance anglaise, française, sténographie Duployé. — Mlle Bittner, 749 rue St Valier, St Sauveur, Québec. — Ernest Brillant, médecin, St Fabien, Rimouski. — M. Eliz. O. Ouellet, Old Lake Road, Témiscouata. — Mlle Yvonne Marcoux, 46 1/2 La-tourelle, Québec. — Mlle Eva Robitaille, 13 Prevost, Québec; paysages et fantaisies. — Mlle Rose-Anna Déry, 39 Côte d'Abraham, Québec; fantaisies. — Mlle Marie-Annette Parent, Rivière Trois-Pistoles, comté Témiscouata, P. Q.; avec monde entier. — Moïse Halde, 176 Cartier St., Manchester, N. H. — Lucien D. Dumont, Notre-Dame de Lévis, Bureau Guay, Québec. — Lévis Belleau, 72 rue St Georges, Lévis, Québec. — Mlle Mary Veilleux, St Thomas de Pierre-ville; fantaisies. — Mlle Virginie Lévesque, St Thomas de Pierre-ville. — Mlle Pamela A. Robert, 188 Cross St., Lowell, Mass. — Mlle Malvina A. Roy, 188 Cross St., Lowell, Mass. — Mlle Brin d'Amour, village Tadoussac; vues et fantaisies, Canada et étranger. — Mlle Bella Durocher, Tadoussac, Saguenay; vues et fantaisies. — Jean-Baptiste Larivé, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle Albertine Trudel, 105 rue Richelieu, Québec; fantaisies seulement. — Alph. Bellavance, bijoutier, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle E. de Rochefort, (en villégiature à St Fabien, comté de Rimouski); avec jeunes garçons. — Mlle Léonnette Briot, Lachute Mills, Argenteuil; fantaisies préférées, timbre et signature côté vue. — Mlle Corinne Barron, 422 Orléans, Maisonneuve; fantaisies seulement. — Mlle Marie-Antoinette Desjardins, 220 Richelieu, faubourg St Jean, Québec. — Joseph Rhéault, Lac au Sable, comté de Portneuf. — Jules Marchand, Boite 51, Sorel; fantaisies seulement. — Mlle Delvina Rondeau, Warwick. — Mlle Marie H. Rondeau, Warwick. — Mlle Blanche Rivard, Ste Elisabeth de Warwick. — M. Ubald Huot, 459 Drolet. — Mlle Eva Huot, 459 Drolet, Montréal; timbre et signature côté vue. — Mlle Anna Mathurin, 76 Logan; accepte tout genre moral. — Mlle Yvonne Desjardins, St Vincent de Paul, Ile Jésus. — Mlle Jeannette Morency, Rivière Trois-Pistoles, Témiscouata. — Mlles Louise et Alma Ethier, St Alexis, comté Montcalm, P. Q. — Jos. Coulombe, St Fabien, comté Rimouski. — J. B. Côté, Laurier, Manitoba; avec Europe, province de Québec; anglais, français, allemand. — Honoré Fréchette, 119 Rose, Montréal; fantaisies préférées. — J. B. Larivée, dentiste, St Fabien, comté Rimouski. — J. Alp. Mackay, chirurgien, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle B. Labadie, 38 Donegana, Montréal. — Roméo Gounod, St Romuald, Etchemin, Lévis; avec jeunes filles instruites. — Joseph Dussault, Ste Marguerite, comté Dorchester. — Marie-Louise Bourgault, Ste Hénédine, comté Dorchester. — Mme L. J. A. Pélouin, 471 Mont-Royal, Montréal; séries, cartes artistiques. — Mlle Gertrude Valois, 446 Ste Catherine-Est, et Mme E. Valois, même adresse; fantaisies. — Thos. et A. A. Dorion, St André-Est, P. Q. — G. E. Tremblay, 182 E. 2nd St., Oswego, N. Y. — J. A. C. Lacerte, notaire, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — Omer Bélanger, marchand, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — M. Bellavance, fabricant de beurre, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — Joseph Laroche, 10 rue Prevost, Québec; fantaisies. — Mlle Antoinette Caron, institutrice, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — M. Léon Le-duc, 99 rue Moreau, Montréal, Can.; échangerait avec monde entier; timbre et signature côté vue. — Arthur Milot, rue Demontigny-Est, 1429, Montréal, Can. — M. Adam, 19 rue Ste Catherine-Est, Montréal, Can. — Mlle Julia Caron, St Thomas, Pierre-ville, P. Q.; tous genres. — Mlle Eva Ouimet et M. René Ouimet, 327 Est rue Sherbrooke, Montréal; échangerait genres divers. — M. Joseph Dussault, Ste Marguerite, Dorchester, P. Q. — Mlle Marie-Louise Bourgault, Ste Hénédine, Dorchester, P.Q. — Mlle Elidore Grenier, Grand'Mère, comté de Champlain, P. Q.

Refaites votre santé faites disparaître maux de tête, douleurs aiguës, manque d'appétit; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Reins ainsi que des troubles féminins par l'usage des **200 doses, \$1.**

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez \$1.00 directement à

TABLETTES RIVAL HERB

The Rival Herb Co., 207 St-Jacques, Montréal
Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.



NOUS AVONS UN ASSORTIMENT COMPLET DES

Ustensiles "Stransky"

Prix raisonnables. Satisfaction garantie. Escompté spécial aux communautés.

Wilson, Rousseau & Cie,
Boulevard St-Laurent,
COIN DORCHESTER

Cartes Postales à prix réduit

Cartes bromure en couleur, 50	50c la doz.
noir, 30	30c
vues locales, noir	8c
couleur	15c
pays étrangers	15c
désastre de San Francisco	15c
Ivoire	20c
couleur	30c
peinte à la main	65c
tableaux, paysages	25c

Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes. Elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché. Commandes par la malle promptement exécutées.

L'INTERNATIONAL
Compagnie de Cartes Postales Illustrées
29 et 31 rue St-Jacques Montréal

Librairie DEOM
47, Ste-Catherine Est

Vient de paraître

Jeanne d'Arc

Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié. \$ \$ \$ \$ \$

Prix, - - 25 cts

VER SOLITAIRE

TENIFUGE LANCTOT
Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays. — Le TENIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—dozce capsules sont une dose. — La bouteille \$1.00 franco, par la poste. — Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 239 rue St-Laurent, Montréal

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Lapres et Lavigne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

DE - CI DE - LA

Un moyen de voyager sans sortir de chez soi.

L'été dernier, M. W. S. Montgomery, habitant près de Dalhousie, Nouveau-Brunswick, à l'entrée de la Baie des Chaleurs, et lassa subitement de l'emplacement qu'occupait sa demeure, et du paysage qu'il avait coutume de contempler. Il acheta un terrain à près de quatre milles de distance, et également sur les rivages de la baie. Il s'entendit avec un ingénieur qui lui déplaça sa maison par eau, et en se servant du moyen imaginé pour le transport des monolithes égyptiens, c'est-à-dire de bacs chargés de pierres avant qu'on y roulât le bâtiment, et allégés ensuite. L'opération réussit à souhait: le cottage arriva à destination sans une fissure. Il avait cependant trente pieds de profondeur sur une quarantaine de façade, et deux étages. Il fut photographié pendant la traversée.

Géographie, Diplomatie.

Un de mes amis, Maurice de Prévignaud, qui, pour conter congrûment les péripéties de la guerre d'Extrême-Orient, s'est donné la peine d'y aller, — dit M. L. Marsolleau, de Paris, a rapporté de là-bas de nombreux spécimens de l'imagerie japonaise, laquelle, comme on peut le croire, a donné, durant cette longue période à la fois tragique et triomphale, libre carrière à la fantaisiste et riche imagination qui, de tout temps, caractérisa le génie des artistes de l'Empire du Soleil Levant.

Une des curiosités de cette collection est une carte du monde, où chaque nation a été représentée par une bête, dont la silhouette est délimitée par les lignes frontalières de la puissance qu'elle personnifie.

L'original de cette composition consiste en ceci qu'au lieu de se borner, comme l'ont fait parfois des dessinateurs occidentaux, à chercher dans la configuration géographique des divers pays des ressemblances animales, réalisées sans parti pris, les lumineux nippons ont donné à leur oeuvre une signification diplomatique. Leur carte n'est pas de l'art pour l'art; c'est un document politique. Regardons-la ensemble, si vous le voulez bien.

La France, — pauvre France! — est représentée par un chat, un gros chat aux yeux ronds, à la physionomie sournoise et papelarde; l'Angleterre, c'est un bel épervier aux ailes fines, largement déployées, qui s'envole vers le Nord; la Suède et la Norvège, à elles deux, forment un faisceau doré, majestueux et pacifique; le Danemark est une colombe; l'Autriche, un bel ara, rouge et vert; la Hongrie, un candide cacatoès tout blanc. Les principautés balkaniques: Serbie, Bulgarie, Roumanie et Montenegro sont des oeufs couvés par l'ara et le cacatoès sudsits. L'Espagne est un lapin et le Portugal un lapereau; l'Allemagne, un gros ours noir assis sur ses pattes de derrière; l'Italie, un paon qui fait la roue de toute sa queue ocellée; la Turquie, une poule dodue, et la Grèce, un jeune poussin. Pour la Suisse, le Luxembourg, la Belgique, ce sont des chiens. J'oubliais la Hollande, un serin des Canaries, et j'ai cherché en vain Monaco et la république d'Andorre.

Ecrasant toute cette Europe de sa masse obscure et menaçante, la Russie, énorme et noire, est un formidable vautour à deux têtes, dont l'une des serres égorge la pauvre poule Turque, tandis que l'autre se tend avidement vers l'Asie anglaise et vers la Chine.

Pour les autres parties du globe, notons que la Perse est une perdrix; l'Arabie, un chameau; l'Inde, un lion; le Thibet, un éléphant; la Chine, un gros cochon garrotté des quatre pattes; l'Afghanistan, un joli canard, et le Belouchistan, une suave tourterelle; l'Égypte et le Maroc, des bœufs; l'Amérique, un tigre royal, peu rassurant de physionomie.

Le Japon, lui-même, apparaît sous la forme gracieuse, en ses trois fies, d'une hirondelle entre ses deux petits.

Une inscription japonaise, piquée au beau milieu du vautour russe, indique que, quoique vautour, ce vautour n'est pas un oiseau.

Car, c'est ici le fin du fin, et qu'il faut que les curieux discernent les sympathies ou les antipathies du peuple nippon. En effet, tout ce qui est oiseau lui est "persona grata". Tout ce qui n'est pas oiseau lui déplaît. Le décompte est donc aisé à faire:

Le Japon aime l'Angleterre, la Suède et la Norvège, la Hollande, le Danemark, l'Autriche-Hongrie et les montagnards des Balkans, l'Italie, la Turquie, la Grèce; il sourit également à la Perse, à l'Afghanistan, au Belouchistan, à l'Égypte et au Maroc.

Par contre, la France, le Luxembourg, la Belgique, la Suisse, l'Allemagne, l'Espagne, le Portugal, l'Arabie, l'Inde, le Thibet, la

Chine — qui l'eût cru? — et l'Amérique — qui l'eût dit? — ne lui inspirent que des sentiments qui vont de l'hostilité à l'indifférence.

Et voilà comme on s'instruit à regarder les images!

La sobriété des araignées.

Prenons exemple sur l'araignée. Elle nous donne un grand exemple d'abstinence et de sobriété. Elle a résolu le problème de la vie de la façon la plus sommaire et la plus expéditive.

Les araignées, d'après les entomologistes, peuvent, en effet, rester huit mois sans absorber quoi que ce soit. Elles ont des réserves de tissus graisseux qui leur permettent d'affronter ces longs jeûnes, sans qu'elles en souffrent; elles absorbent leur propre graisse et le tour est joué.

Pendant l'été comme pendant l'hiver, l'araignée peut rester privée de nourriture, tant qu'elle n'a pas trouvé la proie qui lui convient. Elle préfère attendre d'avoir capturé ce dont elle est friande. Ajoutez à cela que l'araignée a la vue très faible. Il faut donc que la proie vienne pour ainsi dire se jeter dans la toile.

De plus, l'araignée a l'instinct maternel si développé que, pendant qu'elle garde ses oeufs, elle préfère se priver de nourriture que d'abandonner les oeufs qu'elle a pondus. Elle bondit, du reste, sur l'insecte qui se permettrait de toucher à sa progéniture.

D'un autre côté, il ne faut pas trop vanter les qualités de l'araignée. Si elle est sobre, c'est que la nature l'a faite ainsi. Il n'y a chez cet insecte aucun effort de volonté, mais simplement un instinct. L'homme qui veut être sobre et qui s'impose des privations a certainement plus de mérite que l'araignée.

La peur de la perruque.

Le ministre de l'Intérieur de Russie, M. Dournovo, vient de rendre un décret qui menace des plus terribles pénalités les artistes dramatiques et lyriques qui s'affublent de perruques et de fausses barbes sans avoir, au préalable, soumis ces accessoires de scène au visa de la Censure.

Il paraît que, les temps derniers, des comédiens russes s'amusaient à "se faire la tête" de membres de la famille du Tsar et de hautes personnalités du fonctionnarisme russe. Or, ceux-ci ne tiennent nullement à ce qu'on parle d'eux et qu'on les exhibe en public. Ils ne sont pas comme les peuples heureux qui n'ont pas d'histoire. Ils ont "des" histoires.

Et voilà pourquoi la Censure enverra dorénavant, à chaque représentation, un délégué qui dira: "Cachez-moi ça!" dès que paraîtra sur la scène une tête de grand duc ou chef de police.

Les spectateurs n'y perdront rien, d'ailleurs.

La fougère se mange.

Aimez-vous la fougère?

Banal, allez-vous dire, mais enfin, assez décoratif; mais ce n'est point comme cela qu'il faut l'envisager; c'est à titre de comestible.

Il paraît que c'est un légume savoureux et... très rafraîchissant. Le baron Imeyats l'affirme et, dès lors, à Londres, au Japon-Club, et — naturellement — à d'autres clubs, on mange de la fougère accommodée avec sauces les plus diverses.

Nul doute que nos snobs et snobinettes ne chantent bientôt les louanges du nouveau légume.

Qui l'eût cru?

Pour entretenir d'une façon durable le chef de l'Etat, logement, nourriture et blanchissage compris, voire le luxe des trains spéciaux, il suffit à chaque Français de déboursier, par an, la modique somme de deux sous, exactement neuf centimes. C'est un savant et patient économiste anglais qui vient de faire ce calcul-là. Voici les chiffres, en ce qui concerne les divers souverains d'Europe:

Le roi des Belges et le roi de Grèce, 10 sous; l'empereur d'Autriche, 9 sous; le roi d'Italie, 6 sous; le roi de Suède, 8 sous; le tsar, 7 sous; l'empereur d'Allemagne, 6 sous; le roi d'Angleterre, les 2 cinquièmes d'un sou.

Quant aux présidents de républiques: M. Roosevelt coûte 4 sous, et le président de la Confédération helvétique, presque rien.

HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic. Table de famille de premier choix. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se proposer au Canada.

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. le lundi jusqu'à dimanche midi, (jour et nuit.)



Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de NATATION Angle Craig et Beaudry

CARTES D'AFFAIRES

Profession
Commerce
Industrie

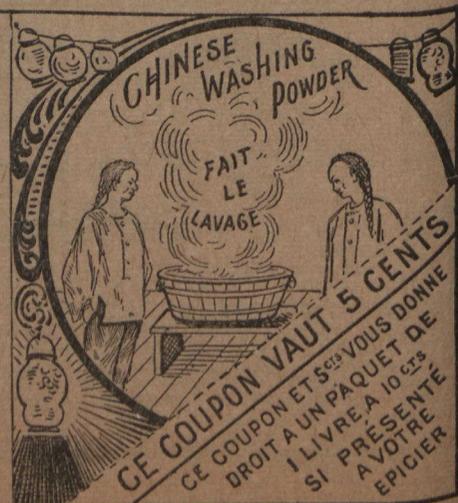
<p style="text-align: center;">Avocats</p> <p style="text-align: center;">J. O. Fournier, L. L. L. AVOCAT</p> <p>BUREAU: 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940 RÉSIDENTE: 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982</p> <hr/> <p style="text-align: center;">HURTEAU & GIBEAULT Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Jos. R. Mainville, L.L.B.</p> <p>BUREAU: Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977 LE SOIR: Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645</p> <hr/> <p>TEL. BELL MAIN 1702 TEL. DES MARCH. 297</p> <p style="text-align: center;">L. R. Montbriant ARCHITECTE, A.A.P.Q.</p> <p>Mesureur et Évaluateur No 230 rue St-André Montréal.</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Pianos, Orgues, Musique</p> <p style="text-align: center;">LEACH PIANO CO. Up 998 2440, rue Ste-Catherine</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Nouveautés</p> <p style="text-align: center;">A. LAMY Tél. Est 2552 830, rue St-Denis</p> <hr/> <p style="text-align: center;">ARCAND FRERES Tél. Main 230 111, rue St-Laurent</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Poêles et Fournaies</p> <p style="text-align: center;">A. GALARNEAU & CIE Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Articles de Sport</p> <p style="text-align: center;">T. COSTEN & CIE Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Pharmacien</p> <p style="text-align: center;">SYLVIO MOISAN Est 4739 421, rue St-Laurent</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Entrepreneur de Pompes Funèbres</p> <p style="text-align: center;">L. THERIAULT Tél. Main 1399 231, rue Centre</p> <hr/> <p style="text-align: center;">JOSEPH LARIN Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Ferronnerie</p> <p style="text-align: center;">L. J. A. SURVEYER Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.</p> <p style="text-align: center;">MONTREAL PLATING CO. Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Tapis nettoyés</p> <p style="text-align: center;">HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Meubles</p> <p style="text-align: center;">M. BEAUDOIN Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal</p>	<p style="text-align: center;">Photographe</p> <p style="text-align: center;">SUCH & CO. 251 Ste-Catherine Est Photographies à prix réduits. Ouvert le Dimanche.</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Assurances</p> <p style="text-align: center;">STEWART & MUSSEN Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Chaussures</p> <p style="text-align: center;">RONAYNE BROS 485 rue Notre-Dame Ouest</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Auvents et Tentes</p> <p style="text-align: center;">"SONNE" AWNING, TENT & TARPAULIN CO. Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Entrepreneurs-Contracteurs</p> <p>TEL. EST 3644 RÉSIDENTE TEL. EST 1296 T. Lessard Ci-devant Lessard & Harris Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude 191 RUE CRAIG EST MONTREAL</p> <hr/> <p style="text-align: center;">TEL. EST 4036</p> <p style="text-align: center;">A. Carrière PEINTRE de Maison et d'Enseignes, Décorations et Tapissage 851 rue St-André, Montréal.</p> <hr/> <p style="text-align: center;">FÉLIX LABELLE THÉODULE LESSARD</p> <p style="text-align: center;">Labelle & Lessard ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX TEL. BELL MAIN 2906 Bureaux: 71a St-Jacques</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Latreille & Frère CONTRACTEURS EN PIERRE 129 rue Mitchison, Montréal</p> <hr/> <p>TEL. MAIN 792 RES. ST-LAMBERT MAIN 42</p> <p style="text-align: center;">Lacasse Rousseau INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN Gérant 55 rue St-François-Xavier MONTREAL. The Canada Electric Co.</p> <hr/> <p>TEL. BELL EST 1420</p> <p style="text-align: center;">Brouillet & Lessard CONTRACTEURS EN BOIS 79½ rue Ste-Elizabeth, Montréal</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Jos. Daniel CONTRACTEUR EN BRIQUES 140 rue Sherbrooke, Montréal</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Peintres d'Enseignes</p> <p>Phone Est 1105 Spécialité: Lettrage de Voitures LAFOND & COUTURE Anciens employés de A. Giard & Cie. PEINTRES D'ENSEIGNES No. 1380, Boulevard St-Laurent, MONTREAL</p>
--	--

Poudre à Laver Chinoise

EST LA MEILLEURE POUDRE SUR LE MARCHÉ DOUCE AUX MAINS, MOUSSEUSE ELLE NETTOIE PARFAITEMENT et PARFUME le LINGE

ESSAYEZ-LA

Vous pouvez vous procurer une boîte d'une livre chez n'importe quel épiciers pour 5 cts en présentant le coupon ci-joint.

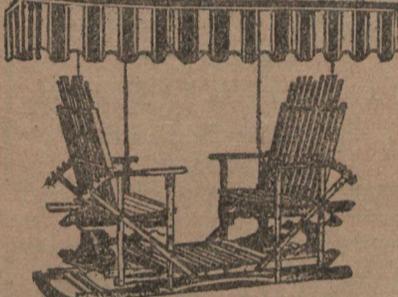


... LES ...
Essences Culinaires de Jonas
 sont recommandées par les chefs les plus célèbres
 elles sont en usage dans les principaux hôtels et restaurants de l'Atlantique au Pacifique. Si vous voulez un bon dessert employez toujours les



Essences de Jonas

Chaises mobiles de BOYER



Voici une des plus confortables chaises pour l'extérieur.
 On peut s'en servir sur le gazon, le balcon, la véranda ou dans le portique.
 Elle est faite en bois franc, peinte en beau vert, et joliment vernie.
 Cette chaise obéit à la moindre pression du pied.
 Le mouvement étant parfaitement uniforme, prévient le vertige et l'étourdissement.
 L'inclinaison du dossier peut se faire à n'importe quel angle.
 Elle peut être convertie en lit ou en hamac.
 Prix, avec auvent, \$27.50; sans auvent, \$18.75, moins 10 p. c. aux lecteurs de l'Album Universel.

RENAUD, KING & PATTERSON
 Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRÈRES MARISTES
 32 ANS DE SUCCÈS



Cette solution est un excellent fortifiant; elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des États-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.

Lunettes et Lorgnons



ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont gratuits. — Sans être privé de votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE
H. SENECAL & CIE, Bijoutiers et Opticiens
 1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm

LETTRES OUVERTES

ENTRE FILLEULE ET MARRAINE

Marraine chérie,
 Votre filleule est bien silencieuse... Vous vous en plaignez gentiment à grand'mère. — Que devient donc Suzel?

Suzel devient... Mais, d'abord, merci, — un merci chaleureux, tardif, — pour votre si bonne réponse à ma question "toilette". Un mois d'écoulé depuis cette réponse, et j'aurais dû vous envoyer mon "merci" très vite; car grand'mère, vous le savez évidemment, a tout admis, forme et couleur de robe, genre de chapeau, et le reste... — Ta marraine est une femme de goût, de bon sens... etc., etc.

Unique dispute au sujet d'un corsage. Vous "vouliez un plastron", souvenez-vous, marraine. J'ai "voulu une chemisette" mousseline blanche brodée, pour le cas où la chaleur me forcerait à enlever mon boléro. C'est si joli, si riche, si jeune, du blanc!...

Je me confesse à vous, marraine: il ne faisait pas chaud sous les arbres; j'ai, malgré la fraîcheur, exhibé mon bijou de chemisette qui m'allait si bien. Résultat: quinze jours de rhume violent; quinze jours pendant lesquels j'ai entendu un nombre de sermons égal à celui de mes bols de tisane, etc... ce n'est pas peu dire. Enfin, le rhume disparaît, ma voix reprend ses notes cristallines, mon nez, sa couleur et ses proportions normales. Je me dirige un beau matin vers la charmille, emportant livre et broderie, lorsque grand'mère m'arrête soudain:

— Ne t'en va pas, Suzel, il faut aider Gervaise à cueillir le cassis!

Alors, écoutez, marraine: Lundi, récolte du cassis; mardi, égrené icelui, macération; mercredi, récolte des groseilles; jeudi, sirop; vendredi, gelée; samedi, récolte des framboises; dimanche, repos; lundi, sirop; mardi, confitures. Et cela pendant quinze jours, comme le rhume.

Oh! je préfère encore le rhume à tout ce tripotage de fruits écrasés, de filtres d'une lenteur de compte-gouttes, de poêlons dégoutants, d'odeurs écoeurantes. En plus de cela, j'ai dû copier toutes les recettes de grand'mère — recettes merveilleuses, infaillibles! — sur un petit carnet destiné à mon futur mariage: "Dix onces d'amandes douces. Trente aiguilles de safran, etc., etc., etc..." Vous dire mes énervements et les fureurs de grand'mère!

Moi. — Les recettes ne me serviront jamais.

Grand'mère. — Pourquoi cela, je te prie?

Moi. — Parce que j'achèterai sirops, confitures, liqueurs, au lieu de perdre mon temps à les faire.

Grand'mère, levant les bras au ciel. — Perdre ton temps!... Tu perds ton temps avec tes broderies, tes lectures. Ce que tu achèteras...

Je vous fais grâce du reste, marraine; rien que le "résumé" tiendrait vingt pages. Ah! que grand'mère est arriérée! Je la voyais si peu avant ma sortie de pension, que je ne pouvais guère la juger. Mais en ces quelques mois, j'ai exercé ma psychologie. Nous ne sympathiserons jamais, et le mieux est de me marier bien vite. Occupez-vous de trouver le Prince Charmant, marraine. Si je ne lui donne pas des liqueurs de ménage, des confitures de ménage, je saurai l'aimer, causer avec lui... Je m'ennuie ici, je vous l'avoue. La vie est monotone, prosaïque. C'est peu gai, la campagne. Les villageois ne sont pas intéressants, et les Herbelin, qui me plaisent beaucoup, sont à plusieurs lieues. Hélas! les brillants Herbelin sont venus, avec un bataillon d'invités, nous surprendre juste pendant la fameuse quinzaine des chaudrons, des filtres, des bouteilles.

Nous nous installerons en ville pour la Toussaint. Il me tarde.

Au revoir, marraine chérie. Pourquoi donc, oh! pourquoi, ne puis-je habiter avec vous? Ce serait le bonheur parfait.

SUZEL.

MARRAINE A FILLEULE

Non, ma petite fille: habiter avec moi ne serait pas le bonheur parfait... tel que tu le comprends. Je sermonnerais sans doute moins que grand'mère, mais, comme elle, je voudrais faire de toi une femme sérieuse, ce qui, dans notre ciel, amènerait quelques nuages.

En pension, dans ton imagination de fillette ardente, tu as "rêvé" ta vie. Or, la vie n'est pas un rêve, elle est une réalité: réalité parfois agréable et douce, mais dont le côté pratique ne peut se négliger. Tu n'admettes pas ce côté pratique, voilà ta

grande erreur. Aux "Branchettes", tu transformes ta personnalité modeste en celle d'une châtelaine; la solitude te pèse; les villageois te semblent communs; grand'mère très radoteuse; les confitures et les sirops, choses vulgaires. Un livre ou ta broderie entre les doigts, tu planes... je ne sais où, appelant de tous tes desirs le chevalier jeune et beau qui doit t'enlever à tout ce prosaïsme.

Comprends-le bien, Suzel: Ce chevalier jeune et beau, dont tu ne verras tout d'abord que l'extérieur plus ou moins séduisant, dont tu n'entendras, pendant un mois ou deux, que des paroles d'amour admiratif, se lassera très vite... beaucoup plus vite que toi, des airs langoureux et des bouchées de tendresse. Il réclamera, gentiment d'abord, avec impatience ensuite, un caoutchouc à son parapluie, un bouton à son faux-col, l'enlèvement d'une tache à son paletot. Il s'énervera si le dîner est en retard, refusera de manger un rôti trop cuit, des légumes qui ne le seront pas assez. Enfin, un jour ou l'autre, tu entendras la fameuse phrase:

"Que diable, ma chère. On ne vit pas d'idéal."

Non, ma petite Suzel, "on ne vit pas d'idéal". Grand'mère le sait, voilà pourquoi elle tient à ce que tu deviennes une bonne ménagère, sous la direction de Gervaise. Voilà pourquoi elle te donne le secret des recettes d'"autrefois"; recettes très bonnes, je t'assure, que celles des liquoristes et des confiseurs n'égaleront jamais. Garde-les précieusement. Plus tard, tu verras la joie de tes "babies" un jour de "marmelade d'abricots" ou de "gelée de framboises", et nulle récompense ne sera appréciée par eux comme le "léchage du chaudron". Je parle savamment: J'y rêvais huit jours d'avance...

Les soins du ménage te paraissent fastidieux, parce que tu fais tout à contre-cœur. Certes, je ne te dirai pas comme grand'mère, éternelle par tes airs maussades: "Tu perds ton temps avec ta broderie, tes lectures." Non, tu ne perds pas ton temps. Un joli trousseau te rendra soigneuse; des lectures choisies t'instruiront, te tiendront au courant du mouvement scientifique et littéraire. Mais... il y a des heures pour ceci et pour cela. Tu joignais, en pension, le délassément à l'étude. Chez grand'mère, tu dois joindre l'utile à l'agréable. Repriser des bas n'a rien de ravissant; tu le fais avec des sourcils froncés, des murmures aux lèvres, etc... c'est plus ennuyeux encore. Si, au début, tu songes que tu remplis un "devoir", — car il y a des petits et des grands devoirs, — si gaiement tu chantes:

Cours, mon aiguille, dans la laine,

ou quelque couplet... plus "neuf", le trou, fût-il gros comme le poing, se bouchera sans que tu en aies conscience. Et... ainsi pour tout le reste. On doit sourire à sa tâche journalière au lieu de bouder.

Lorsque ce sourire te sera facile, alors... alors seulement, je te chercherai un mari. Tu n'es encore qu'une enfant, il faudrait un ange pour que vous puissiez être heureux... Et... les anges sont introuvables sur le marché de la terre.

Au revoir, ma Suzel. Je ne te gronde pas pour la chemisette blanche si jolie, si riche, etc., etc... — le rhume a puni ta vanité — mais, je te murmure à l'oreille qu'avec les vingt-cinq francs mis à cette chemisette, tu aurais pu acheter quelques vêtements aux pauvres marmots du village, donc, te faire bénir, te faire aimer.

Deux baisers bien tendres de

Marraine.

Pour copie conforme:

M. AIGUEPERSE.

Elle guérit son Père ivrogne



"Mon père m'a souvent promis de se corriger de son habitude de boire, mais il buvait toujours plus que jamais. Après une nocette terrible il me dit, je ne puis m'empêcher de boire. Je décidai de lui donner le remède sans goût Samaria, en lui mettant dans son thé, café et ses aliments sans sa connaissance. Un paquet à suffire pour lui ôter le goût

de la boisson. Il y a 15 mois qu'il a suivi le traitement et il est complètement guéri."
ECHANTILLON GRATIS et pamphlet vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix envoyés sous enveloppe cachetée. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse.
THE SAMARIA REMEDY CO.,
 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

PERE KOENIG'S TONIQUE NERVEUX

Expression Désolante.

NEUDORF, T.N.O., CAN.
 Na fille a jout d'une bonne santé jusqu'à depuis deux ans environ, quand elle donna signe de découragement. Après quelque temps elle sentit une douleur cuisante, suivie de convulsions sérieuses. On fit l'essai de plusieurs prétendus remèdes, mais sans succès apparent. Après qu'elle eut pris la première cuillerée des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs les attaques cessèrent, et elle n'en a pas eues depuis.
 Attesté par le Rév. L. Streich. JOS. OTT.

J'ai la satisfaction de dire que depuis que j'ai fait usage d'une bouteille de Tonic du Père Koenig pour les Nerfs, il y a environ six mois, je n'ai jamais senti le plus léger mal de tête, mal qui me faisait souffrir depuis dix ans, et dont les médecins n'ont jamais pu me guérir. Voilà ce que nous écrit Ph. McGahey, de Rivière-aux-Pins, Canada.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.
 Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Port Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

LA PLUME-FONTAINE
Sir WILFRID LAURIER
 Modèle perfectionné de 1906.

Les fabricants de la plume S. W. L. ont inventé un nouveau drain (feed-bar), qui rend cette plume absolument parfaite, et leur permet de donner à l'acheteur une garantie plus forte que jamais.
 Si la plume-fontaine S. W. L. n'écrit pas d'une façon parfaite, cette plume sera échangée sans frais.
 Garantie en or de 14 karats.

STYLE "U"

No. 2	- -	\$1.50
3	- -	2.25
4	- -	3.00
5	- -	3.75
6	- -	4.50

Avec instructions en français sur la manière de s'en servir.
 Adressée franco par la poste sur réception du prix.

LIBRAIRIE Beauchemin LIMITÉE
 Fabricants. 156 rue St-Paul, Montréal

SIROP D'ANIS GAUVIN

Guérit:
 L'Insomnie,
 Douleurs de la dentition,
 Rhume,
 Toux,
 Coqueluche,
 Coliques,
 Diarrhée,
 Dysenterie.
 En vente partout à 25 cents
CARE AUX IMITATIONS

UNION 10 TYPQ

Bourdonnements dans la Tête IN MEMORIAM

Comment guérir les bourdonnements auriculaires.

Avez-vous des bourdonnements dans la tête et les oreilles? Se produit-il un son irritant dans vos oreilles, quand vous vous mouchez? S'il en est ainsi, c'est que le conduit auriculaire, chez vous, est atteint de catarrhe; la trompe d'Eustache, c'est-à-dire le conduit de la gorge aux oreilles, est bouchée. Vous ne rejetez peut-être rien par la bouche ou le nez, mais l'affection va s'étendre aux parties internes délicates de l'oreille. Ces bourdonnements vous montrent donc quels dangers le mal présente. En augmentant, ils amènent souvent la prostration nerveuse et l'aberration mentale. Une chose certaine, c'est que ces bourdonnements dans la tête et les oreilles sont souvent les avant-coureurs de la surdité. Si vous ne faites pas de cas de ces symptômes, la surdité en résultera probablement.

Débarassez-vous de ces bourdonnements dès maintenant et pour toujours. Ils peuvent être guéris. Ecrivez aujourd'hui au Spécialiste Sproule, autorité célèbre en ce qui concerne les troubles auriculaires. Il vous fournira

UN CONSEIL MEDICAL GRATUIT

concernant ces troubles. C'est précisément ce dont vous avez besoin. Il vous dira, sans rien vous charger, comment faire disparaître ces bourdonnements et parvenir à entendre nettement, distinctement. Répondez oui ou non aux questions, écrivez votre nom et votre adresse distinctement sur les lignes pointillées, découpez le Coupon de Conseils Médicaux Gratuits, et envoyez-le par la maille au **Deafness Specialist Sproule, 409 Trade Building, Boston.**

COUPON DE CONSEILS MEDICAUX GRATUITS

Avez-vous des bruits d'oreilles?
 Vos oreilles semblent-elles bouchées?
 L'ouïe vous fait-elle défaut?
 Ces bruits d'oreilles vous troublent-ils la nuit?
 Ces bruits sont-ils quelques fois comme un bourdonnement?
 Ces bruits augmentent-ils quand vous avez le rhume?
 Entendez-vous comme craquement dans vos oreilles quand vous vous mouchez?

NOM.....
 ADRESSE.....



Renouvelez vos meubles

tels que lits en fer, meubles en bois, chaises de veranda, etc.,

Avec la Peinture Email Island City

Elle donne un lustre supérieur, sèche vite et ne fendille pas

Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrique suivante.



P. D. DODS & CO.
 Propriétaires
 162, RUE MCGILL.

Etes-vous satisfait de votre **POELE?**

Si non, profitez de notre vente à grande réduction et venez faire votre choix parmi la très grande variété de beaux poêles en fonte et en acier que nous avons en stock.

Derniers modèles. Styles artistiques. Prix modiques.

T. Girard & Cie
 929, Rue Ste-Catherine Est

Il y a déjà un an ces jours-ci, la mort frappait cruellement un de nos citoyens distingués dans la personne de feu Alphonse Thomas. Cet homme versatile, aussi habile à manier les lettres que les grandes questions d'économie politique, de polémique religieuse ou d'affaires commerciales, a laissé un souvenir qui n'est pas prêt de s'éteindre dans le cœur de ceux qui ont eu l'avantage de le connaître.

Il a été et sera par ses écrits cette influence positive et constante qui sait unir le côté spirituel de la vie aux choses matérielles, en leur donnant cette douce saveur qui entraîne les hommes à suivre le chemin des vertus fortes et viriles.

Il était absolument convaincu de cette grande vérité économique que la famille est l'unité sociale qu'il faut considérer avant tout, afin d'assurer le succès de la collectivité. Que, tout ce qui fait l'avancement et le bonheur de la famille, contribue à l'amélioration et à la stabilité de la nation.

Ses travaux et ses écrits sur les questions ouvrières en portent l'empreinte.

C'était un philanthrope pratique qui voulait des résultats rapides. Ses vues larges et son libéralisme d'idées lui donnaient cette tolérance persuasive, cette patience qui faisaient de lui un observateur juste à la recherche particulière du bon dans chacun, tout en reconnaissant les frivolités du cœur humain sur lesquelles il passait légèrement.

Son atmosphère était recherchée, parce qu'on trouvait en lui le véritable ami désintéressé qui savait rendre la vie joyeuse et agréable en l'enseignant d'une vive espérance dans l'avenir, si bien caractérisée dans cette foi forte qu'il avait dans l'immortalité de l'âme.

Il vivra longtemps dans le souvenir de ceux qui l'ont connu.

LES REVES

Il paraît que les constructions saugrenues du rêve sont l'oeuvre d'une de nos cellules — ou d'un groupe de cellules — demeurées en état de veille et travaillant sans subir la réglementation de toute la machine cérébrale. L'explication ne me contente guère. Je voudrais savoir la cause de cette cause. Pourquoi la cellule qui ne dort pas est-elle justement celle qui dicte les rêves-présentiments, par exemple, elle et non pas une autre: quel est ce motif?

Le rêve n'est presque jamais fait avec de l'actualité. Ceux qui ont perdu des êtres aimés savent que dans les nuits qui suivent la séparation on ne rêve pas de ses morts. Cependant, durant qu'on veille on ne pense qu'à eux; le temps qui vient n'a plus d'intérêt, et si l'esprit retourne au temps écoulé, c'est pour y chercher leur image et rien qu'elle. Endormi, on échappe à la chère et torturante hypnose. Il arrive que, dans le plus affreux désespoir, on fasse des rêves bouffons... Certes, nos songes ne sont pas créés par notre préoccupation du moment; ils sortent de la partie de notre vie que nous ne savons plus, ou vont illuminer celle que nous ne savons pas encore.

J'imagine, ou plutôt je sens que le sommeil paralyse l'intelligence factice et le jugement déformé et déformant que nous font les circonstances et la nécessité.

* * *

Tout le monde se rappelle ces rêves émouvants au cours desquels on reconnaît des contrées et des visages inconnus, et si chers soudainement! Il n'existe malheureusement aucun moyen de prouver que, pendant de tels songes, on ne fait que revivre la vie d'un ancêtre oublié. Mais il en va autrement pour ceux qui avertissent et qu'ensuite on voit se réaliser.

L'homme possède un pouvoir de déchiffrer, sinon l'avenir tout entier, au moins les grandes lignes de l'avenir; mais l'étourdissement de l'existence factice et compliquée oblitère cet instinct divinatoire, et nous n'avons pas l'attention tranquille et dégagée qu'il nécessiterait.

Cela devrait être tellement simple de connaître son propre avenir! L'avenir n'est-il pas tout entier inclus dans le passé? Chaque homme refait ce qu'il a fait une fois. Pour savoir ce qui lui arrivera, il n'aura qu'à se souvenir de ce qui lui est arrivé. Seulement on oublie! La vie nous oblige à nous croire sans cesse différents, renouvelés devant chaque circonstance nouvelle. Il faut qu'il en soit ainsi. C'est dans cette illusion que nous prenons le courage d'agir. C'est elle aussi qui, en falsifiant le passé, nous voile l'avenir.

Que ne pourrions-nous connaître de nous-mêmes sans ce salubre mensonge! Les maladies que nous devons avoir sont à l'avance déterminées par celles de nos as-

pendants, nos propres habitudes, nos passions, nos vices et notre faculté d'imprudence. Nos douleurs et nos joies sentimentales seront toutes calquées — quelles qu'en soient les occasions — sur la première douleur subie, la première joie goûtée.

L'avenir nous inquiète par son obscurité? C'est sa trop claire évidence qui devrait nous faire peur. Mais nous ne savons pas, — Dieu merci!

Bien que nous n'utilisions guère nos observations inconscientes, elles n'en sont pas moins faites et enregistrées. La surface de l'intelligence ne les a pas retenues, elles sont allées plus profondément et demeurent. C'est avec les notations de notre subconscient que se construisent les rêves qui nous apprendraient notre vrai caractère si nous savions les interpréter, et les rêves avertisseurs.

Par exemple: Nous couvons une maladie qui ne doit se déclarer que dans des mois. Nous l'ignorions, mais notre physiologie a déjà senti la menace; elle sait. Nous sommes, en rêve, traversés par une douleur, si légère qu'éveillés nous ne l'eussions pas remarquée. L'instinct, que le sommeil libère, la constate, en tire les conséquences dernières, et nous rêvons la maladie que nous aurons l'année suivante.

Dans l'antiquité, les interprètes des songes devaient être gens d'esprit, subtils observateurs de la bête humaine, physiologistes instinctifs et sagaces. Je suppose que, sans avoir besoin de charlatanerie, ils se trompaient fort peu et renseignaient bien leurs clients. Leur méthode était, en somme, plus simple et plus certaine que la psychologie moderne, laquelle est obligée de s'appuyer sur des actes. Or, personne ne sait jamais tout sur un acte; le récit intéressé le déforme, les circonstances physiques et morales en sont mal connues, celui-là même qui le commet le juge d'après sa passion. Mais un rêve, comme cela renseigne bien! C'est une manifestation tellement sincère, si parfaitement libre! Le rêve, c'est toujours une vérité voilée. Un jour viendra où les songes seront étudiés scientifiquement, classés par séries, expliqués comme les autres symptômes de la maladie et de la santé, comme les autres phénomènes intellectuels et sensibles. On saura, alors, une foule de détails désolants sur soi-même, et on connaîtra son avenir, chose évidemment plus commode que plaisante.

FOEMINA.

L'odeur de l'ajonc

O vous, les coquettes baigneuses
 Qui nous revenez en juillet,
 Fleurant des odeurs très coûteuses
 De corylopsis ou d'oeillet,

Quand vous promenez vos névroses
 A travers nos petits sentiers,
 Posez-vous parfois vos nez roses
 Sur l'humble fleur de nos landiers?

Non, car la fleurette est pudique,
 Discrète et méchante à la fois,
 Qui s'en approche trop s'y pique:
 Elle a des griffes à ses doigts.

Mais pour peu qu'elle vous connaisse
 Vous êtes ami pour toujours;
 Plus de danger qu'elle vous blesse:
 Elle fait patte de velours.

En s'inclinant devant sa branche
 Elle vous bonjourne bien bas;
 Vous tire même par la manche
 Si vous ne vous arrêtez pas!

Et l'on s'arrête... et l'on se pâme
 Sur le petit flacon d'or fin
 Qui vous emplit le cœur et l'âme
 D'un trouble indicible et sans fin;

C'est une odeur toute nouvelle
 Et que, cependant, l'on connaît,
 (Sans doute que l'ajonc rappelle
 Un tout petit peu le genêt.

D'ailleurs, même soleil les dore:
 Sont-ils pas cousine et cousin?)
 Mais l'ajonc sent, et plus encore,
 La bruyère et le sarrasin;

Et la pomme à cidre, et la fraise,
 Et l'odeur âpre un tant soit peu
 Des pauvres fleurs de la falaise;
 Pavot de cuivre, chardon bleu;

Et l'odeur des avoines grises,
 Et du trèfle pourpre, et du foin,
 Et des goémons dont les brises
 Vont s'imprégner, pour elle, au loin!

Parfums des champs, de la montagne,
 Des bois, de l'Océan profond:
 Toute l'odeur de la Bretagne
 Tient dans un petit brin d'ajonc!

TH. BOTREL.

Complet, \$10.00
 Fait sur commande

Pantalon, \$3.00
 Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins \$10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 564 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Montreal Custom Tailoring Co



Main 2004 Est 3311

Si vous voulez
 vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries à des prix modiques

VEenez ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est,
 MONTREAL.



La Bague Galvanique "VERITAS"

a guéri des milliers de personnes atteintes de Rhumatisme, Névralgie, Epuisement des Nerfs, Pauvreté du Sang; elle exerce un bienfaisant effet sur tout le corps. Nous faisons une offre spéciale aux lecteurs de L'ALBUM UNIVERSEL. Pour les témoignages, et pour connaître notre offre, veuillez envoyer timbre et adresser: THE "VERITAS" IMPORT CO., DEPT. 22, 219 RUE BLEURY, MONTREAL.




Dépts des Chemins de Fer et Canaux, Canal Welland.

ELEVATEUR A PORT COLBORNE

Avis aux entrepreneurs.

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné et portant à l'endos: "Soumission pour élévateur", seront reçues à ce bureau jusqu'à la 16ème heure, mercredi, 15 août 1906, pour la construction et l'érection d'un élévateur, d'une capacité de 800,000 boisseaux, à Port Colborne, Ont.

On peut voir les plans et devis des travaux, ce et après ce jour, au bureau de l'ingénieur en chef du Département des Chemins de fer et Canaux, à Ottawa, et au bureau de J. A. Jamieson, ingénieur consultant et dessinateur, Edifice du Board of Trade, Montréal, où l'on peut se procurer des formules de soumission.

Dans le cas de compagnies, les signatures des noms au long, la nature de l'occupation et le lieu de résidence de chaque membre d'icelles, doivent être annexés à la soumission, et de plus, un chèque de banque accepté pour la somme de \$25,000, doit accompagner la soumission; ce chèque accepté doit être fait à l'ordre du ministre des Chemins de fer et Canaux, et il sera confisqué si les soumissionnaires refusent d'exécuter les travaux aux taux et conditions mentionnées dans l'offre soumise. Les chèques acceptés ainsi envoyés seront retournés à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

La plus basse ni aucune des soumissions ne sera nécessairement acceptée.

Par ordre,
 L. K. JONES, secrétaire.

Département des Chemins de fer et Canaux,
 Ottawa, 6 juillet 1906.

Les journaux qui publieront cette annonce sans y être autorisés par le Département, ne seront pas payés.

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$6 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.

Le perfectionnement dans le mariage

Le mari et la femme s'étant choisis l'un l'autre, on peut dire qu'il existe entre eux, de ce fait, une société d'affection et d'intérêt mutuels. Mais, ne doivent-ils pas aussi former une société de mutuel perfectionnement? On s'accorde à reconnaître que l'exemple possède une force contagieuse: en peut-il être de plus puissant que celui qui nous est donné par la personne dont la vie est liée à la nôtre?

L'appui ou les obstacles que les époux sont en situation de se créer l'un à l'autre dans la lutte contre le mal est inimaginable. J.-J. Rousseau a dit fort bien: "Le mariage est un état de discorde et de troubles pour les gens corrompus, mais pour les gens de bien, il est le paradis sur la terre".

Si un mari généreux et noble se trouve dans le cas de signaler à sa femme quelque défaut, qu'il le fasse tendrement, sans hauteur, comme malgré lui, avec tristesse, mais pourtant avec assez de netteté pour n'avoir pas à y revenir. En lui causant de la peine, c'est sa propre chair qu'il déchire. Cette peine est nécessaire, et l'amour guérit promptement les blessures qu'il fait.

Je n'ai pas la prétention d'entrer ici dans le détail. Comme le dit Balzac: Chaque union a ses lois intérieures différentes; celles d'un mariage à la campagne, où deux êtres seront sans cesse en présence, ne sont pas celles d'un ménage à la ville, où plus de distractions nuancent la vie; et celles d'un ménage à Paris, où la vie passe comme un torrent, ne seront pas celles d'un ménage de province, où l'existence est moins agitée. Si les conditions varient selon les lieux, elles varient bien davantage selon les caractères."

Dans tous les cas, ce qui entretient le plus sûrement la santé, c'est de respirer dans une atmosphère saine. Toutes les petites précautions hygiéniques, dont je ne veux pas médire, ne valent pas cela. Une vie douce, sans écarts, où fleurissent les vertus spontanées, où l'imagination ne s'égarait pas dans le rêve au point d'ignorer les imperfections qu'on a, et où l'amour-propre n'a pas trop d'orgueil pour les reconnaître franchement, voilà l'atmosphère morale dont la salutaire influence donne la santé de l'âme aux époux.

On trouve le véritable bonheur conjugal, non pas en se déchargeant de son fardeau pour en écraser les épaules de l'autre, ni même en faisant, par excès d'amour, l'inverse, — car il est plus d'une femme qui éprouve une étrange volupté à supporter toutes les croix dont il plaît à celui qu'elle aime de la charger, — mais dans l'union des efforts, efforts qui sont pour les caractères la meilleure des disciplines.

Il n'y a pas longtemps, j'entendais une femme dire de son mari, dont l'habitude de reprendre et de blâmer excitait continuellement sa colère, qu'il était semblable au glaive flamboyant tiré contre Adam et Ève au seuil du Paradis. La pauvre femme avait, non sans quelque droit — c'est l'avis de Jean-Jacques, — espéré le paradis terrestre dans le mariage, et celui-là même qui aurait dû en partager avec elle les délices, lui en fermait les portes outrageusement!

D'un autre côté, toutes les femmes ne se préoccupent pas assez, peut-être, de la santé morale de leurs maris. Il n'y a, cependant, pas de don plus précieux que la puissance d'entraîner au bien, de répandre autour de soi un rayonnement de gaieté, de franchise, de générosité, d'élévation d'âme. Il n'y faut pas un grand talent; il n'y faut même pas une violente dépense d'énergie. C'est plutôt une œuvre de zèle, d'honnêteté, de constance calme, comparable à une pluie fine qui pénètre doucement le sol.

C'est une grâce plutôt qu'une force; et la femme n'est-elle pas la source d'où toutes les grâces découlent?

Il est impossible d'exagérer l'influence pour le bien qu'une femme peut exercer sur le caractère de son mari. Mais cette bonne influence, si doucement irrésistible, ce n'est point par des paroles mordantes ou amères, par des bouderies hautaines, par des airs d'autorité, ni par des discours sentant le sermon qu'elle l'atteindra. Rien n'est plus haïssable chez la femme; rien ne lui arrachera si vite le pouvoir des mains.

Ce pouvoir, elle se l'assurera, au contraire, par une physionomie souriante, par tant de petites attentions délicates que l'amour inspire, par des paroles tendrement persuasives, par une direction discrète, à peine sensible, à celui qui en est l'objet.

Comment l'homme serait-il chevaleresque et prêt au sacrifice, si la femme ne cultivait en lui ces vertus, ne lui donnait parfois des occasions, plus ou moins éclatantes, de les manifester et d'en ressentir l'honneur?

Et lorsque les affaires vont mal, que les déboires se multiplient, que les revers et les ennuis se succèdent, combien d'hommes abandonneraient le combat de la vie et

s'en remettraient au hasard, si leur femme n'était pas là!

Le grand artiste écrivain Ruskin adresse aux épouses, aux mères, aux jeunes filles, ces belles paroles: "Croyez-moi, tout le cours, tout le caractère de l'existence de ceux qui vous aiment est entre vos mains; ce que vous voudrez qu'ils soient, ils le seront, pourvu que votre désir ne reste pas purement platonique, mais que vous méritiez de les voir ainsi; car, le plus souvent, ce sont des miroirs dans lesquels vous faites réfléchir votre propre image. Si vous êtes frivoles, ils le seront aussi; si vous n'avez pas l'intelligence de l'étendue de leurs devoirs, ils les oublieront aussi; ils en accepteront l'interprétation telle qu'elle tombera de vos lèvres, tant est absolu et complet le pouvoir que vous avez sur eux. Vous vous imaginez peut-être que, comme on vous l'a dit si souvent, c'est sur la maison du mari, et non sur son esprit, qu'il faut régner. Eh bien! non, c'est le contraire: une véritable épouse, dans la maison du mari, est servante, mais dans son cœur, elle est reine. Tout ce qu'il peut se figurer de meilleur, c'est son rôle, à elle, de l'être; tout ce qu'il peut espérer de plus élevé, c'est à elle de le promettre; tout ce qui est sombre en lui, elle doit l'éclaircir et le purifier; tout ce qui est faiblesse et mensonge, elle doit le changer en force et en vérité. Au milieu de la rumeur du monde, c'est d'elle qu'il recueille les plus précieux éloges; au milieu des luttes et des tumultes du dehors, c'est en elle qu'il doit trouver sa paix."

Que le mari et la femme s'efforcent donc d'acquiescer l'art inestimable de faire paraître le devoir agréable, et d'enlever aux ennuis inévitables ce qu'ils ont de dur ou d'accablant. C'est une question d'intérêt commun.

Il faut, pour revenir à une image familière, qu'ils s'entourent l'un l'autre d'une atmosphère fortifiante, fraîche, légère et pure, sans rien de ce qui glace ou de ce qui flétrit.

B.-H. GAUSSERON.

HOTEL PELOQUIN

Les hommes d'affaires soucieux de ne point compromettre leur santé par le surmenage, devraient se souvenir que l'Hôtel Pelouquin, d'Auntsic, — à une demi-heure de tramways de Montréal, dans un site charmant, — leur offre des distractions uniques, un menu et un service irréprochables. C'est un hôtel fashionable par excellence.

Sommaire du numéro de LA REVUE HEBDOMADAIRE du 7 juillet.

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire. — Emile Faguet, de l'Académie française: La réforme de l'orthographe. — Général Bourelly: Pacifisme et désarmement. — Auguste Villeroz et Francis Lepage: Roman: Une Destinée (1). — Gailly de Taurines: Louis-Napoléon et le duc de Nemours. — Mgr Lanusse, aumônier de St Cyr: Paroles d'outre-tombe. — Louis Madelin: Albert Sorel. — François de Nion: Courrier de Paris. — Alexandra Bostrom: L'Éveil (Récits d'une maîtresse d'école russe), traduit par M. P. Guebbart. — Jean Chantavoine: Chronique musicale: Le Clos. L'Histoire de la semaine.

Dans notre prochain numéro: Le Cambodge, par De Lanessan, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine, ancien ministre.

Partie illustrée. — Les morts: Albert Sorel. — Le généralissime de l'armée: Le général Brugère, le général Hagron. — Monument élevé à Alfred de Musset: Inauguration de la statue de Neuilly. — Dans l'armée: Le général Gallieni, nouveau commandant du 14e corps d'armée. — Mgr Lanusse. — Le prince Louis-Napoléon dans la prison de Ham. — Le couronnement du roi de Norvège: Le carrosse royal à Trondhjem. — La première légation française. — Mme de la Sandrouze et Mme de Belloy. — Etudiants et étudiantes au couronnement. — Le roi, la reine et le prince Olaf. — Groupe d'écoliers. — Les danseuses Cambodgiennes du roi Sisowath: Quelques sujets de la troupe en costume de ballerine. — Le circuit de la Sarthe: Les tribunes de l'Automobile-Club; les concurrents sur route et à la traversée d'un village.

L'Instantané, partie illustrée de la Revue hebdomadaire, tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages.

Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50. — Certifier l'abonnement à notre revue pour avoir droit à cette réduction.

L'Enfant Grandit

Que lui Manque-t-il? Que lui faut-il?

Un Tonique parfait.

Un constituant des Os
et des Muscles.

Que lui donnera-t-on?

Le Vin Phosphaté au Quinquina

des RR. PP. Trappistes d'Oka.

LUI SEUL Contient les PRINCIPES ASSIMILABLES aptes à fortifier, régénérer l'organisme de l'Enfant devenant Homme.

DOSE

Un verre à liqueur, à madère, avant les repas, suivant l'âge de l'enfant.

Se méfier des nouvelles et nombreuses imitations
En vente chez tous les Pharmaciens et Epiciers de l'Amérique.

Motard, Fils & Sénécal

Au Canada:
Maison Principale
5 Place Royale,
Montréal

Pour les
Etats-Unis:
Rouse's Point,
N. Y.

CONSTRUISEZ VOTRE PROPRE BATEAU



PAR LE SYSTÈME DE BROOKS

Au moyen de ce système, la personne la plus inexpérimentée dans le manie- ment des outils peut se construire à ses heures de loisir et au seul coût de quel- ques pièces de bois et de quelques clous, n'importe quelle embarcation, telles que Yacht à voile, Yacht à gazoline, Chaloupe ou Canot.



Le Système de Brooks comprend des modè- les en papier de dimensions exactes pour cha- que pièce d'embarcation; des instructions déta- illées pour la construction, et une série d'il- lustrations prises d'après des photographies et illustrant chaque phase de la construction; aussi une liste déta- illée de tous les matériaux requis et la façon dont on peut se les procurer.

Nous vous disons comment disposer le patron de chaque pièce sur le matériel à employer, comment couper celui-ci, comment placer chaque pièce à l'endroit voulu. — Avec ces modèles et ces instructions il est impossible que vous ne réus- sissiez pas.

Plus de six mille amateurs ont réussi, l'année dernière, dans la construction de chaloupes et yachts, d'après le Systè- me de Brooks. Vous pouvez réussir aussi bien qu'eux. Vous n'avez rien à acheter de nous que les patrons. Nous les avons tous, depuis celui du petit canot jusqu'à celui du yacht de croisière.

Catalogue illustré de toutes nos em- barcations expédié GRATIS à tout lec- teur de l'Album Universel qui en fera la demande. Demandez-en un aujourd'hui.

BROOKS BOAT MANUFACTURING CO.,

9106 Ship St.

BAY CITY, MICH., U.S.A.



LA PETITE PESTE

MONOLOGUE POUR JEUNE FILLE

Vous vous demandez :

— Ou ça, la Petite Peste?... Qui ça, la Petite Peste ?

Ne vous donnez pas de mal à chercher, allez!... la Petite Peste, c'est moi.

Je n'en ai pas l'air, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, on n'est pas consulté sur les épithètes dont il convient à autrui de vous décorer. Il paraît que, pour allonger aussi peu aimablement le joli prénom que m'avait donné ma marraine, famille et amis ont fait bloc; c'est à l'unanimité des voix que j'ai été proclamée: la petite Peste!

Était-ce mérité ? Ça, c'est un point à discuter.

J'avoue que, jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai dû tenir le "record" de ce qu'on est convenu d'appeler: les tours pendables. Personne, je le reconnais, n'a guère trouvé grâce devant ma mutinerie endiablée. Oh! ce que j'en ai inventé! J'en ris encore toute seule lorsque je les repasse dans ma mémoire... Mais, du moins, j'ai conscience que toutes mes méchancetés, au fond, étaient légitimes. Plus d'une fois, j'ai tranché avec éclat le noeud gordien que mes parents s'ingéniaient vainement à dénouer. En somme, je rendais service et ne récoltais que des semonces... dont je ne pouvais pas garder rancune: je m'étais tant amusée!

A la campagne, nous avions pour voisin le couple de gêneurs le plus grotesquement prétentieux et le plus désolamment nul qui se puisse imaginer. Un héritage maladroït l'avait arraché au comptoir héréditaire. Il s'appelait Achille, elle Hélène, et tous les deux ensemble: Bidardeau. Rien à ajouter; cela suffit, n'est-ce pas? Eux, pourtant, ne se trouvaient pas complets, car ils s'étaient ajoutés un horrible et stupide cabot au poil roux, qu'ils avaient pompeusement dénommé: Alcibiade... sans doute en raison de l'hellénisme de leurs propres prénoms.

Ces gens-là s'étaient incrustés chez nous, au point de nous imposer, presque chaque soir, leur présence et celle de leur infect toutou, dont ils parlaient sans cesse avec une tendresse admirative et presque déférente. Les Egyptiens adoraient le boeuf Apis; l'objet de leur culte, à eux, c'était leur chien.

Mes parents ne savaient comment se débarrasser de ces importuns. Moi, un soir, armée d'un morceau de sucre, j'attire hors du salon le seigneur Alcibiade; puis, inspirée par l'histoire du Grec fameux du nom duquel on l'avait affublé, je lui attache une casserole à la queue. Ah! cette rentrée de la vilaine bête au salon! Je me la rappellerai longtemps! Quel vacarme! Quels cris!... Achille, indigné, s'est retiré dans sa tente, avec son Hélène et leur bestiole outragée. Nous en étions délivrés, et la mercuriale que j'ai dû subir s'est ressentie de ce bienfait.

Une autre fois, je me suis attaquée à une chevelure: j'ai un "scalp" sur la conscience! Depuis quelque temps venait chez nous un "vieux beau", tiré à quatre épingle, dont les prétentions aux grâces juvéniles, et surtout l'étonnante toison noir de jais que sa main ridée lissait sans cesse avec affectation, m'exaspéraient. Un soir, je n'y tins plus; passant derrière lui, je lui pique dans la... chevelure une épingle recourbée en crochet et, sans avoir l'air de rien, je vais rapidement tourner... certain fil au bouton de la porte voisine; puis... je sonne la bonne, sous prétexte de faire servir le thé. La bonne accourt et, en ouvrant la porte, nous montre le monsieur brusquement aussi déplumé... qu'un serin au sortir de l'oeuf!... Encore un qui s'est éclipsé sans demander son reste!

Et j'en aurais comme cela à vous raconter... pendant des heures.

Que j'aie alors mérité mon surnom de Petite Peste, je serais mal venue d'y contredire. Mais, depuis?...

Lorsque j'eus quinze ans...

Quinze ans, ô Roméo, l'âge de Juliette.

— Ou ai-je lu cela? Je ne sais plus, j'en ai tant lu en cachette! — Bref, quand sonna ma quinzième année révolue, je compris que je devais rompre avec les frasques de la gamine. Dès lors, plus de casseroles à la queue des chiens, plus de scalp de vieux messieurs. Je me rattrapai, il est vrai, sur les coups de langue, dont je larde toujours et sans miséricorde, les travers d'autrui. Mais cela, c'est d'usage courant; c'est la menue monnaie de tous les salons où l'on... cause, et cela prouve que... je ne suis pas sotté.

Où, mais, voilà. Sans tenir compte de la différence de procédés, sans vouloir comprendre l'importance de ma métamorphose, au lieu de me complimenter sur la finesse... mordante de mes réparties et de me comparer, par exemple, à la Célimène du "Misanthrope", mon coquet modèle, on a continué — et on continue — tout bêtement, à m'appeler: la Petite Peste.

D'abord, c'est humiliant, quand on est, comme moi, une grande demoiselle; et puis, cela me fait un tort incalculable. Ce surnom vilainement vulgaire, qui s'attache à mes épaules comme une tunique de Nessus, me fait une réputation déplorable qui me devance partout, et inspire de moi une véritable terreur. Les jeunes filles m'évitent et les jeunes gens se sauvent, avant de me connaître, les lâches!

Allez donc vous marier dans ces conditions-là! Je consens bien à piquer quelques rares épingle à la coiffe céleste de sainte Catherine, et je ne trouve pas mal de... faire attendre un peu; mais pourvu que ce ne soit pas moi que l'on fasse trop attendre!

C'est une odieuse injustice dont je suis victime... Si elle continue, je sens que je vais devenir mauvaise, alors que je suis bonne, très bonne, au fond. Tous mes coups de griffes ne furent... que jeu d'esprit, jusqu'à présent. Mais si on persiste à faire le vide autour de moi parce que, n'étant point sotté, je ne peux m'empêcher de souligner les ridicules qui se carrent imprudemment devant mon ironie, gare à tous!... Au lieu de petits coups d'ongle rose, ce seront des coups de dents!

J'espère encore que les choses n'en arriveront pas là; qu'il se rencontrera sur ma route un jeune homme intelligent, qui saura lire en moi, découvrir le trésor de tendresse que je cache en mon âme, et comprendre comme il y a loin, du fond du coeur à la surface de l'esprit.

Celui-là peut m'affronter sans crainte. Si je lui décoche quelques épigrammes, ce sera pour l'éprouver. S'il sait en sourire, je mettrai bien vite bas les armes; et s'il veut achever sa première victoire par la conquête définitive, je lui promets bien que, pour lui, je ne serai plus — oh! mais jamais plus: la Petite Peste.

G. De WAILLY.

STATIONS BALNEAIRES, COTE DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

Pamphlets publiés par le Boston & Maine, donnant descriptions et détails sur tout ce qui concerne ces plages.

L'appel venant des bords de la mer a déjà retenti! Les rêves de vacances sont formés depuis des mois, mais l'arrivée de l'été et la chaleur étouffante de la ville ont fait mûrir tous les projets conçus antérieurement. Voici les jours de vacances. On s'apprête pour le rendez-vous des plages, et bientôt la côte du nord de la Nouvelle-Angleterre, depuis le port de Boston jusqu'à la baie de Fundy, recevra les visiteurs. Le Massachusetts est sans contredit le rendez-vous de nombreuses foules. La plage du nord, dont la renommée s'étend d'année en année, possède tous les avantages désirables. Swampscott, avec son hôtel somptueux et tous les agréments qui sont fournis aux baigneurs; Marblehead, célèbre par son port spacieux, le rendez-vous d'été des flottes de yachts, et le site admirable qu'elle offre aux visiteurs au "Neck"; Beach Bluff, Clifton, Devereaux, Manchester, Magnolia, Gloucester, Rockport, Plum Island et Salisbury Beach; le New-Hampshire n'a pas tant à offrir sur ses plages, pour le nombre du moins, mais les beautés et les attractions de Hampton et Rye, la renommée de Newcastle, avec ses inoubliables "Associations de la Conférence de la Paix", compenseront tout défaut quant au nombre des rendez-vous. Le Maine offre les places d'eau les plus remarquables des Etats-Unis. Ses côtes, de Kittery à Eastport, sont un déploiement ininterrompu de côtes déchiquetées, formant de magnifiques ports et baies et présentant les plus magnifiques rendez-vous d'été que l'on puisse trouver; York, Old Orchard, la reine des plages du nord de l'Atlantique; Scarborough, Wells, Kennebunk, Peaks Island, Bar Harbor. Les plages du Maine sont nombreuses et pleines d'attractions. Pour bien apprécier les gloires de la côte de la Nouvelle-Angleterre, on devrait passer ses vacances sur l'une de ses plages. Le Boston & Maine vous donnera à ce sujet toutes les informations.

On trouvera dans le "Hotel Booklet" de 1906 une liste de tous les rendez-vous balnéaires, des hôtels qui s'y trouvent et du service qui s'y effectue. On enverra de plus, sur réception d'un timbre de deux cents, un magnifique pamphlet illustré: "All Along Shore", décrivant en détails les gloires de la côte nord de l'Atlantique. Le "Hotel Booklet" sera envoyé gratuitement par le General Passenger Department, Boston & Maine, Boston.

Il sera aussi envoyé par maille, sur réception de six cents en timbres-poste, un très intéressant pamphlet illustré, contenant trente et une reproductions en demi-tons, de vues choisies, prises le long de la côte.

Choisissez le Meilleur Savon

Pour l'enfant



Que votre choix tombe sur le plus pur, le plus doux. C'est par un tel choix que vous conserverez la peau délicate du bébé en bon état, et que vous préserverez son corps de toute irritation.

Ce même savon qui conservera la peau de votre enfant, conservera aussi la vôtre fraîche et douce tant que vous en ferez usage.

BABY'S OWN SOAP

Le savon idéal pour la Toilette et le Bain

ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs.
MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont jamais traduits



L'importance d'une Belle Coiffure

La vraie élégance et la bonne apparence, ne sont produites que par le sentiment inné qu'on a d'être convenablement et gracieusement mis. Peu importe la perfection du costume, car la plus grande partie de sa beauté est perdue si la chevelure de celle qui le porte, n'est pas en harmonie avec lui. Notre stock d'articles pour les cheveux est le plus vaste et le plus beau du monde. On ne rencontrera aucune difficulté pour appareiller les plus rares et les plus délicates nuances de cheveux.

Articles élégants pour cheveux Nous avons un stock d'une grande variété en fait de coiffures charmantes; elles sont prêtes à porter et préparées selon les plus nouvelles méthodes en vogue pour la toilette des cheveux en avant et en arrière. La meilleure qualité de cheveux seulement et la plus belle confection sont offertes.

Perruques pour les Dames et les Messieurs. Notre département de confection des perruques s'est acquis une réputation indiscutable pour la confection de perruques supérieures à toutes les autres sous tous rapports.

Ondulation Marcel Des salons de coiffures privés, menés avec luxe et pourvus de tous les appareils scientifiques connus, assurent un isolement complet, le confort et la commodité.

J. PALMER & SON, ARTISTES-COIFFEURS
105 Rue Notre-Dame Ouest Tél. Main 391



LE CHOIX DES GOURMETS

L'HUILE D'OLIVE ADOLPHE PUGET

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de LYONS suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.
Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal



Hygiène domestique

LA BIÈRE

Un collaborateur au "Pot au Feu", qui signe "L'Ami-Docteur", publie le remarquable article qui suit. En le reproduisant nous croyons favoriser la cause de "La Tempérance". Il s'agit de la bière, boisson hygiénique, bue, entendons-nous, en quantité raisonnable, et pourvu que cette bière soit de la bière légère, de 4 degrés d'alcool, disons, et préparée par des maîtres recommandables.

A ce propos, ne serait-il pas opportun que les autorités, municipales, provinciales ou fédérales, suivant qu'il appartient à l'une ou à l'autre de ces pouvoirs, fasse l'inspection et l'analyse de nos bières. Il est du plus grand intérêt public que notre population repousse le hideux et brutal alcool, mais pour cela il faut l'habituer, non pas à l'abstinence absolue qui est une chimère, mais à l'usage de boissons douces et hygiéniques, dont le père de famille et la famille tout entière se trouveront bien si, encore une fois, les bières ou les vins légers sont purs, composés d'éléments sains, nourrissants, ce qui ne saurait les priver de cette tonalité stimulante dont on a dit qu'elle met la bonne humeur au cœur.

La manière de rendre notre peuple sobre n'est pas de le forcer à une abstinence absolue qu'il n'acceptera jamais et dont l'imposition par force légale n'a amené que des abus les plus déplorables.

Boire en cachette comme sous tous les régimes de prohibition est pire que boire sur le boulevard, dans les lieux d'amusements publics, sous le regard de tous les passants.

Comparez les deux régimes, dans les pays latins, le dimanche même, et dans les pays du can't anglo-saxon, et vous nous en donnerez des nouvelles.

Préchant pour la tempérance "réalisable", nous ne craignons pas de secondar les vues de l'Ami-Docteur, qui recommandera, s'il ne l'a pas déjà fait, l'usage, à côté des bières légères, des vins naturels de la vieille France.

La bière, dit "l'Ami-Docteur", est une acquisition relativement récente pour nos estomacs de Français. Je sais bien qu'elle est depuis longtemps la boisson habituelle de nos concitoyens du Nord, mais elle était peu descendue de ces régions et restait à l'état de boisson provinciale pour les pays privés de vin et de cidre. Avant la guerre de 1870 elle était presque ignorée à Paris. C'était une boisson d'exception, même dans les cafés, bien moins fréquentés d'ailleurs qu'aujourd'hui et où l'on ne buvait guère que des sirops et du café.

A vrai dire, si la conquête de la France n'avait dû se faire que par la bière de nos pays du Nord, je doute fort que cette conquête eût été rapide. Mais quand on eut goûté sur le boulevard les "Loewenspaten, Koenigsbrau", quand la "Pilsener bier" se fut révélée, ce fut un engouement général et rien ne put s'opposer à ce que la bière allemande fit la conquête des Parisiens. A présent, nous avons englobé la conquérante, nos industriels se sont mis à la besogne, et nous possédons des bières nationales qui valent largement la bière allemande importée. Elles ne valent cependant pas encore la bière de Munich, consommée "sur place". Celle-ci, en son pays, reste incomparable. Question d'eau, question de cave? On ne sait. C'est un fait.

Mon intention n'est pas de faire ici une démonstration de ce qu'est la bière et comment on la fait. C'est une matière connue de tout le monde. Je ne le rappellerai donc que sommairement pour ne m'occuper ensuite que des particularités qui intéressent l'hygiène touchant cette excellente boisson.

La bière est le résultat d'une série d'opérations chimiques dans lesquelles la main de l'homme n'intervient que pour les mettre en train et les arrêter ensuite au bon moment. L'orge est d'abord mis à germer. Au cours de cette opération, l'amidon qu'il contient se change en dextrose et en sucre de malt (maltage). On arrête cette germination, on débarrasse le grain de son germe, on le moule, on le met dans l'eau à 60 degrés. Dans cette seconde opération, les sucres déjà produits se transforment en un nouveau sucre, le glucose, directement fermentescible, qui se dissout dans la liqueur.

On fait bouillir alors et on ajoute le houblon; celui-ci a pour but d'aromatiser la boisson et de la rendre d'une conservation plus facile. Après le houblonnage, le liquide de rapidement refroidi est, au contact de levures, soumis à la fermentation. Celle-ci est rapide ou lente, haute ou basse, selon que l'on veut obtenir des bières plus ou moins alcoolisées et de conservation plus ou moins facile. Il y a des bières qui sont ainsi maintenues à la cave pendant 7 à 8 mois à une température constante et très basse.

Le liquide ainsi obtenu varie suivant la

manière dont il a été traité dans chacune des opérations précédentes; il diffère comme goût, comme teneur en alcool, comme consistance, comme limpidité. En plus des opérations indiquées précédemment, il y a des façons de procéder, des tours de main propres à chaque maison et qui constituent des secrets dont on se montre à bon droit jaloux. Rien n'est plus difficile que de faire de la bonne bière.

Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que l'orge seul peut fournir une telle liqueur. Les bières si réputées de Belgique le "Faro" et le "Lambiek", sont des bières acides spéciales préparées avec du froment.

Quelle que soit sa préparation, la bière lorsqu'elle est bien faite, est une boisson excellente, saine, parfumée, excitant légèrement les organes digestifs et la sécrétion urinaire. C'est une boisson vivante, toujours en transformation, et qui demande à être consommée quand elle est à point. Elle ne peut donc se conserver plus de quelques jours en bouteilles, à moins cependant que sa fermentation n'ait été arrêtée par une pasteurisation soignée, c'est-à-dire par une série de chauffages destinés à anéantir le développement du ferment au fur et à mesure qu'il se produit.

Je n'entrerai pas dans le détail des variétés de bière. Il y en a une qui fait, au point de vue hygiénique, éliminer une fois pour toutes, c'est la petite bière, dite à tort petite bière du nord, faite à fermentation rapide dans les arrière-boutiques de faubourg. C'est une boisson plate et sans vertu, souvent indigeste, parfaitement inférieure comme boisson à l'eau pure. Les autres: bière double, bière blanche, bière blonde, bière brune, ale, porter ou faro, sont autant de variétés de bières qui diffèrent les unes des autres à tous les points de vue, à celui du degré alcoolique surtout, et qu'il faudrait étudier séparément, ce que je n'ai pas la place de faire ici. Je ne veux m'occuper que de bière en général, comme boisson hygiénique.

La bière est-elle d'abord une boisson hygiénique? Oui, sans contredit. D'un titre alcoolique variant entre 3 et 7 degrés centésimaux, toujours chargée d'acide carbonique qui la rend pétillante, elle tient en dissolution des matières azotées, de la glycérine, des dextrines et des sucres qui lui communiquent des propriétés nutritives. Elle contient de plus des produits amers résineux qui sont toniques, et des sels, surtout des phosphates dont l'apport n'est jamais à dédaigner pour notre économie. Il n'y a qu'à voir d'ailleurs la quantité qui est consommée de cette boisson journellement, dans les pays d'Outre-Rhin surtout, pour se rendre compte que c'est là une boisson à coup sûr inoffensive.

Dans ces pays d'Outre-Rhin, cependant, on n'est pas partisan de la consommer en mangeant. Les Allemands disent que la bière n'est bonne que pendant la digestion. Au cours du repas, ils boivent de l'eau. Mais dès que celui-ci est consommé, ils se rattrapent, et il n'est que très naturel de voir l'homme le plus sobre de Munich, de Francfort ou de Stuttgart, prendre chaque soir ses six à huit "demis" à la brasserie.

Chez nous, qui n'avons point ces habitudes, la bière se consomme en mangeant, et jamais je n'ai entendu dire que ce fut au détriment d'une digestion parfaite.

Cette différence de doctrine s'explique facilement, je crois, par la différence qui existe dans notre façon de nous nourrir en France et en Allemagne. En France nous faisons des repas réguliers assez sobres, nous y recherchons des plats de digestion facile, et nous buvons abondamment en mangeant. En Allemagne, on fait des repas rapprochés les uns des autres, beaucoup plus copieux que les nôtres, chargés de plats que nos estomacs trouveraient lourds et indigestes, mais on boit peu au cours des repas. Quelques gorgées d'eau suffisent, on boit après et largement. Voilà la raison pour laquelle l'Allemand peut absorber sans inconvénients une grande quantité de liquide après manger. C'est qu'il a consacré son repas à l'absorption presque exclusive des aliments solides. Le liquide vient après et son intervention est à ce moment fort opportune: elle délaie et balaie les matériaux qui ont été soumis pendant un temps suffisant à l'action d'un suc gastrique que la boisson n'a pas amoindri en le délayant. Je ne prétends pas que la manière allemande de manger soit meilleure que la nôtre. C'est là un point qu'il faudrait étudier plus longuement et sur lequel je reviendrai sûrement un jour. L'explication que je tente me paraît cependant donner la raison de la tolérance des estomacs teutons pour une nourriture fort abondante et fort lourde et pour une boisson incontestablement trop copieuse.

Prise en excès, la bière peut en effet avoir des effets sinon nuisibles, du moins inopportuns. Elle a par elle-même une action nourrissante et tonique qui provoque une tendance manifeste à l'engraissement. Cette action, fort recherchée par beaucoup de personnes et qui se limite aisément par une consommation raisonnable, peut devenir excessive lorsque cette consommation devient, elle aussi, trop considérable. De là, cette obésité précoce qui se rencontre chez les grands buveurs de bière. De plus, il faut reconnaître que la bière, bien que moins alcoolique que le vin, introduit tout de même dans l'organisme en moyenne 32 grammes d'alcool par litre, ce qui n'est pas une quantité absolument négligeable. Cette quantité est certainement inoffensive, mais elle cesserait de l'être si elle était répétée plusieurs fois dans la même après-midi ou la même soirée.

En revanche, dans bien des cas la bière a été préconisée à titre de boisson hygiénique et pour remplacer le vin. Je n'insiste pas sur le régime des nourrices qui comprend presque nécessairement cette boisson. On a remarqué à ce sujet que le lait des nourrices buvant de la bière était plus abondant et plus riche. On a remarqué surtout qu'en raison de la lactation même, les femmes qui nourrissent avaient besoin de boire plus que d'autres; et si on leur avait toléré le vin ou l'eau rougie à discrétion, cela aurait pu avoir des inconvénients en raison de la grande quantité d'alcool absorbée ainsi. Je me hâte de dire que la soif des nourrices m'a paru bien souvent exagérée, et qu'une femme raisonnable ménage à coup sûr son estomac en se rationnant d'elle-même et en sachant résister aux besoins d'une sensation plus psychique souvent que physiologique.

En dehors de cet état spécial, la bière est recommandée comme boisson habituelle dans un certain nombre de cas de dyspepsie avec fermentations gastriques. On l'utilise également dans les états anémiques et dystrophiques où, tout en ménageant un estomac capricieux, on veut obtenir une accumulation dans l'organisme de matériaux de réserve. On sollicite alors cette action spéciale de la bière qui provoque facilement un léger engraissement. Enfin, la bière est recherchée également en médecine en raison de ses propriétés stomachiques et dépuratives. Les principes rafraichissants de l'orge, l'amertume du houblon, l'efficacité nouvellement découverte des levures se marient utilement pour faire de cette boisson un agent très efficace de dépuración du sang et des organes.

On a même utilisé ces propriétés en médecine pour créer des agents médicamenteux spéciaux. Dans le temps il était habituel que la bière, voire même la bière chaude, fût donnée aux fiévreux comme tisane. Le grand médecin anglais Sydenham en faisait le plus grand usage. Cette pratique est tombée en désuétude, mais il existe encore au codex certaines préparations dans lesquelles la bière sert de base à des préparations antiscorbutiques non dépourvues de vertus.

Ce rapide exposé montre les innombrables ressources que la bière, boisson hygiénique par excellence, peut offrir aux consommateurs. Si elle présente des inconvénients, c'est seulement lorsqu'elle est consommée en excès. Bue raisonnablement, elle constitue une boisson agréable, un aliment copieux et même parfois un médicament aussi agréable qu'utile.

L'AMI-DOCTEUR.

HOTEL PELOQUIN

Les jardins de l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic, sont une véritable merveille, surtout à cette époque de l'année, tout fleuris qu'ils sont. A une demi-heure de tramways de Montréal, tout le monde devrait les voir.

LE COURRIER DE L'OUEST

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, \$1.00 par an.

Adresse: "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.

Calmez ces douleurs

Une seule application de
NERVOL

sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montréal



DUPUIS FRERES

Visitez nos Magasins

durant
Cette
Grande Vente
de Juillet

Au mérite. — Les annonces à grand effet contribuent médiocrement au succès d'une maison de commerce, elles sont même souvent nuisibles. Les véritables bonnes valeurs et la droiture dans chaque transaction amènent invariablement des résultats meilleurs et surtout plus durables. Nous attribuons à ces deux conditions l'accroissement constant du chiffre de nos affaires.

Notre vente de juillet, pour écouler, est une réclame profitable pour notre maison, à cause des valeurs vraiment extraordinaires que nous annonçons. Nous insistons sur ce point parce que certaines lignes de marchandises désirables, tels que nos tissus pour robes, Dentelles, Rubans, Broderies et autres, sont annoncées à de si grandes réductions que le public serait porté à croire qu'il y a exagération. Il n'en est rien. Lisez nos annonces, visitez nos différents rayons, et vous constaterez que nous sommes de bonne foi.

DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est
441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

Madame, VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR

votre poêle et vos ustensiles de cuisine

AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

O Z O

Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente

LA MINE GRASSE

O Z O

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

LE POLI POUR METAUX

O Z O

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotine pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO Co., Limited, - Montreal



La Créole
LE MEILLEUR DES
CAFÉS D'HAÏTI

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant de livrer, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicer.

AUGUSTIN COMTE & CIE
442, Rue St-Paul Montréal

DEMANDEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

IL DONNE SATISFACTION



Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit parfait

Demandez-le à votre épicer et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS

Est en vente chez tous les épiciers



USTENSILES DE PECHE

Supérieurs

Nous invitons les amateurs à venir examiner notre assortiment complet et varié d'accessoires pour la pêche.

Nous avons tout ce qui a de mieux à des prix défiant toute concurrence.

Cannes en bambou, Cannes en bambou spécial refendu, moulinets en cuivre et en nickel, Epuisettes démontables, Série spéciale de mouches, lignes, appâts, Hélices, cuillers, hameçons, paniers, flotteurs, trousse, etc., etc.

Beauvais Freres
316 RUE ST-LAURENT



Il doit y avoir quelq'avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraphie

Smith Premier
Wm. M. HALL & CIE, 236 Notre-Dame Ouest, Telephone Main 212

ENLEVEZ VOS CORS

Ne les coupez pas. Employez

ANTIKOR LAURENCE

Un remède sûr, inoffensif et efficace. En vente partout, 25c, ou expédié franco sur réception du prix.

A. J. LAURENCE, Montréal.

Bibliographie

Le Lys. Entretiens sur la noblesse d'âme chez la jeune fille, par le P. Badet. 1 vol. in-16 raisin. Prix 3 fr.; franco: 3 fr. 50. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Ce n'est pas sans raison que saint Bernard compare la vierge chrétienne au lys. Par l'innocence de son âme, ne semble-t-elle pas posséder la candeur immaculée et, par la tendresse de son cœur délicat, le chaste et suave parfum de cette fleur ?

Le présent ouvrage a précisément pour objet de montrer dans ce chef-d'œuvre de la nature, le modèle symbolique sur lequel doit se former l'âme de la jeune fille pour devenir à son tour un chef-d'œuvre du monde moral.

On ne saurait trop, dans le siècle où nous vivons, siècle matérialisé et corrompu, inviter nos jeunes chrétiennes à se souvenir que leur gloire sera toujours de s'épanouir, au milieu de nous, dans l'idéal d'une foi vive et d'une vertu sans tache.

Ceux qui ont lu les précédents ouvrages de l'auteur ne doutent pas que l'auteur n'ait su conduire avec un art parfait la gracieuse comparaison qui fait le charme de cet ouvrage à la fois plein de doctrine et de poésie.

Le Catholicisme au Japon, par A. Vogt. 1 vol. in-12 (Collection "Science et Religion", No 357). Prix: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

A l'heure où, en Europe, l'Eglise est combattue comme elle ne le fut guère plus depuis le XVIIe siècle, la Providence, pour tout oeil attentif, élabore lentement, à l'autre extrémité des terres habitées, un second Empire romain destiné peut-être à recevoir le flambeau de la foi que les pays chrétiens laissent tomber de leurs mains vacillantes. Cet état de choses confère au présent opuscule un intérêt de tout premier ordre. Aussi l'auteur ne s'est-il pas contenté d'exposer, avec la plus stricte exactitude historique, l'origine chrétienne du Japon, la préparation apostolique (1845-1872), la situation de l'Eglise japonaise de 1858 à 1872, l'élaboration de la paix religieuse (1872-1904). Il s'est efforcé de puiser dans l'étude approfondie du caractère japonais, dans l'examen de l'état actuel des œuvres, l'élément d'un jugement autorisé sur l'avenir du catholicisme au Japon: on aime à voir que ce jugement est parfaitement optimiste.

La Trinité d'en bas, Confidences d'un haut dignitaire des Loges, par I. Bertrand. 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.; franco, 2 fr. 25. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Ce volume est tout à la fois une étude historique et un livre vécu.

La première partie est un résumé de la guerre faite, au XVIIIe siècle, à l'Eglise par les sociétés secrètes et la secte philosophique, dernière métamorphose du Jansénisme et du Gallicanisme, issus eux-mêmes de la Réforme.

La seconde a un caractère saisissant d'actualité. L'auteur s'est préoccupé d'y relier quelques faits auxquels il fut mêlé, en 1868, et les entretiens qu'il eut alors avec un homme qui connaissait à fond les menées souterraines des sociétés secrètes. Les craintes que de tels entretiens lui faisaient alors concevoir sont devenues les réalités d'aujourd'hui: il est obligé de reconnaître que son interlocuteur d'alors était un prophète bien informé. Aussi croit-il rendre un service précieux en faisant connaître dans leur ensemble ces révélations dont une partie appartient déjà à l'histoire et dont l'autre projette des lueurs singulières sur l'avenir prochain de la France et de la religion chrétienne, du moins dans les projets de la secte.

L'Eglise Catholique en Indo-Chine, par J.-B. Piolet. 1 vol. in-12. (Collection "Science et Religion", No 375). Prix: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Cet opuscule fait partie de la série qui se propose, dans la collection "Science et Religion", de faire connaître, de très exacte façon, la situation actuelle du catholicisme dans les différentes parties du monde. On y trouvera les renseignements les plus précis sur l'Eglise catholique dans l'Indo-Chine anglaise (Birmanie, presqu'île de Malacca), au Siam et dans l'Indo-Chine française (Annam, Tonkin, Cochinchine, Laos).

On n'a omis aucun des détails ethnographiques et géographiques qui pouvaient être utiles à la claire compréhension du sujet.

Causerie Médicale

La discussion sur l'appendicite à l'Académie de médecine de Paris.

L'appendicite se déclare parfois brusquement chez des sujets en apparence bien portants, et revêt des formes suraiguës, emportant les malades en trois ou quatre jours. Quand on étudie les antécédents de ces malades, il est presque habituel de constater qu'ils souffraient depuis un certain temps des intestins, et avaient eu des crises d'appendicite bénignes et répétées bien avant celle qui met leur vie en danger. D'autre part, dans ces formes spécialement graves qu'un clinicien exercé reconnaît aisément, une seule chance de salut apparaît, c'est l'opération immédiate. Ces deux principes étant posés, il semblerait naturel de conclure que tout sujet atteint d'appendicite doit être opéré pour lui éviter une rechute toujours possible et dont on ne peut d'avance prévoir quelle sera la gravité. On pensait aussi, il y a quelques années, que l'opération devait être pratiquée toujours dès le début de la crise. La très grande mortalité qui s'observa à la suite de ces opérations faites en pleine crise a amené à les réserver pour les cas particulièrement sévères d'appendicite gangréneuse ou toxique mettant la vie en danger prochain; pour les autres cas, qui sont les plus nombreux, le précepte généralement admis est qu'il faut attendre la fin de la crise et opérer cinq à six semaines après, quand l'inflammation est tout à fait calmée, et qu'il ne reste, suivant l'expression consacrée, qu'à cueillir l'appendice.

Ainsi, disent beaucoup de médecins, il faut toujours opérer parce que vous ne pouvez pas savoir si, malgré l'absence de toute douleur spontanée ou à la pression, malgré le retour apparent à la santé, il n'est pas resté un point malade qui peut se réveiller longtemps après. Mais, malgré les progrès incontestés de la technique chirurgicale, cette opération n'est pas complètement exempte d'aléas. Aussi, pour la conseiller, beaucoup de bons praticiens préfèrent attendre une seconde crise, dont il est en général facile, quand on est prévenu, d'arrêter l'évolution grave et les complications, soit venue démontrer que l'organe est resté malade.

Sur ce dernier point, il n'y a plus guère d'hésitation, un sujet qui a eu deux crises nettement constatées d'appendicite doit être opéré.

La discussion qui a été provoquée par la communication du professeur Dieulafoy devant l'Académie de médecine n'a rien changé à cette conviction des médecins. Elle porte seulement sur ce fait qu'on se trompe souvent de diagnostic et que nombre de sujets, atteints simplement d'entéro-colite et d'inflammation du cœcum, ont été opérés inutilement et ont gardé après cette opération les mêmes souffrances.

Il faut aussi se mettre en garde contre certaines prétendues lésions de l'appendicite, lésions constatées par les histologistes et qui se retrouveraient à peu près toujours. Le Dr Cornil a protesté contre cette affirmation du professeur Dieulafoy et montré qu'il existait des lésions histologiques propres à certaines appendicites et dont le diagnostic précis ne peut être fait qu'au microscope. Maintenant, et c'est le fait sur lequel ont insisté plusieurs orateurs, la concomitance de l'entéro-colite et de diverses lésions intestinales avec l'appendicite n'est pas un mythe.

Certaines lésions intestinales peuvent même être entretenues par l'appendicite elle-même; l'opération pourra en guérir quelques-uns, et, si elle ne les guérit pas, à coup sûr elle enlèvera toujours une chance d'accident grave.

La discussion semble n'avoir pas été très bien comprise en dehors du monde médical.

L'entéro-colite peut-elle coexister avec l'appendicite? Hippocrate dit oui, et Galien, non.

Faut-il enlever l'appendice malade? Hippocrate et Galien sont d'accord pour dire oui, mais il faut s'assurer qu'il est réellement malade, et on n'en est pas toujours sûr quand il n'y a eu qu'une crise et surtout si elle s'accompagne d'entéro-colite.

Dr L. M.

JOURNAL DE LA JEUNESSE

Sommaire de la 1753e livraison (7 juillet 1906):

Monsieur de la Palisse, par J. Jacquin. — Les paradoxes de la conductibilité, par Daniel Bellet. — Comment s'use une planète. — Mademoiselle L'Amirale, par Mme de Bovet. — Le levrier d'argent, par M. Poitevin.

Abonnements. — France: un an, 20 fr.; six mois, 10 fr. Union postale: un an, 22 fr.; six mois, 11 fr.

Le numéro: 40 centimes.
Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédies par Express franc de port sur réception du prix



Reçoit enfin le message d'une bonne santé

La Société Bienfait-sante et Mutuelle des Femmes



Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfait-sante et Compatis-sante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec



Offrez-lui

une bague enrichie de la pierre correspondant au mois de sa naissance. Nous vous guiderons. Prix de confiance. Demandez notre catalogue. 12

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réserveur, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent
LUDEGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— M O N T R É A L —

Téléphones Bell, Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Et 2314
Tél. Marchands 684

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3399

Costumes pittoresques des Hollandaises

C'EST en Hollande que se rencontrent les paysannes qui sont, — avec les filles d'Arles et de Fouesnant, en Bretagne, — les plus belles et les plus joliment habillées que l'on puisse trouver. Parcourez la contrée qui avoisine la mer, de Flessingue à Volendam, et vous serez



Les femmes de Dordrecht portent la coiffe en toile blanche.

ébloui par la variété des costumes, la richesse des ornements, le galbe rare des types que l'on croise sur les routes, sur les quais des ports, dans la foule des marchés. Certains des coins pittoresques du royaume ont acquis une renommée bientôt universelle. Telle l'île de Marken dont les pêcheurs n'abandonneront jamais leur costume, à cause des gros sous qu'il rapporte depuis l'invasion des touristes. D'autres îles restent à peu près ignorées, demeurent elles-mêmes, sans pose et sans truquage, grâce à leur éloignement des grandes lignes ferrées. L'île de Walcheren, en Zélande, à l'extrémité sud de la Hollande, est de celles-là, ainsi que l'île de Sud-Beveland, qui est la soeur jumelle de Walcheren. A Middlebourg et à Goes, les capitales des deux îles, se trouvent deux des plus remarquables costumes de toute la Hollande. Ils méritent, les coiffures surtout, une description détaillée.

La robe de la "boerin", ou paysanne, est en laine pour la semaine, et, souvent, en soie le dimanche et les jours de kermesse. Cinq ou six jupons posés sur un bourrelet circulaire donnent aux hanches une ampleur extraordinaire. Pas de corset, mais une ceinture que les jeunes serrent le plus possible. Un corsage très échancré laisse apparaître un plastron garni parfois de dentelles. Le cou est orné d'un collier à plusieurs rangs de corail, tenus par une boucle d'or.

De chaque côté de la tête, la Zélandaise porte des tire-bouchons en or où pendent de larges boucles d'or ciselé. Il y a quelques années encore, les "boerinnen" paraient



La coiffe aux ailes frémissantes.

leur front d'une étrange plaque ciselée qui est à peu près introuvable actuellement.

La coiffe de Middlebourg se compose d'un bonnet blanc tenu par deux épingles d'or, et d'un chapeau, dont l'usage tend à se perdre, et qui est de fine paille jaune, garni de brides de couleurs variées; de lar-

ges rubans en soie bleue flottent sur le dos. A Goes, le bonnet s'élargit en deux ailes rondes qui encadrent fort gracieusement le visage et font valoir les regards que lancent volontiers aux passants les belles et plantureuses paysannes. Les ornements du front sont, à Goes, des boules d'or et des plaques carrées de même métal.

Les filles de ces îles bienheureuses ne sont pas remarquables par leur costume seulement. Leur démarche est le plus souvent distinguée, leur teint d'une pureté rare, et le rire qui leur est familier indique d'aimables caractères dans des corps pleins de santé.

Le soleil perce à travers le feuillage des arbres séculiers du square pour former des taches scintillantes sur les dalles. Aux petites tables devant les cafés, des marchands boivent et enferment le produit de leurs ventes dans des portefeuilles bien garnis, tout en saluant une connaissance, ou bien, une belle "Mervrow" qui passe avec ses paniers pleins de beurre suspendus à un joug posé sur ses robustes épaules. Elle respire dans ses atours de fête. Sur ses tresses de cheveux bruns, est ramené le "onder Muts" de riche soie noire tenue en place par le lourd "Yser" en or qui brille à travers la dentelle du "over Muts", la coiffe proprement dite.

A chaque pas qu'elle fait, ses ornements suspendus aux "Spiegels" étincellent au soleil. Elle s'avance la tête orgueilleusement dressée, et autour de son cou, sont des colliers de corail attachés avec un grand fermoir d'or à pendants qui semblent palper sur la poitrine aux tons d'olive.

Cependant, si la femme du fermier présente un aspect frappant, qu'en sera-t-il de la femme de Marken. Elle a quitté son île de grand matin, traversé dans le bateau de son mari l'étroit ruban d'eau, et vient ache-



La dame de Marken s'en tient à la mode de coiffure traditionnelle.

ter mille babioles qu'elle ne peut trouver dans son village. Son visage ridé et dur est couleur de brique, car Marken est un pays plat, et ses habitants sont exposés à tous les vents salés qui viennent des quatre points cardinaux.

Elle aime passionnément les couleurs, et comme la Nature l'a créée brune et rosée, elle semble avoir voulu accentuer l'effet produit, en employant pour son bonnet, son corsage et ses manches, les rouges, les verts, les bleus et les violets, qui, crus en eux-mêmes, sont combinés, fondus en quelque sorte par elle pour former une harmonie merveilleuse. La bande de velours noir qui retient son "onder Muts" est richement brodée de dessins bizarres, tandis que la coiffe de toile immaculée et de dentelle est avivée d'une large bande de tissu de couleur vive; son col de velours est orné de broderies aux nuances éclatantes.

Comme pour augmenter l'effet bizarre produit par son costume, la dame de Marken s'en tient à la manière traditionnelle de se coiffer. De longues boucles s'échappent de son bonnet et tombent en spirales d'or de chaque côté de sa poitrine. Les cheveux de devant sont coupés courts et rendus rigides par un mélange de bière et de sucre. Ils s'avancent ainsi sur le front et forment comme une sorte de protection contre les rayons ardents du soleil, et les pluies qui inondent son île minuscule.

Elle mènera avec elle peut-être sa minigonne fillette, qui est comme une miniature d'elle-même, depuis la coiffe jusqu'aux boucles. Même les bébés de Marken sont habillés de cette façon pittoresque, mais les garçons se distinguent de leurs petites soeurs par un petit bouton rond sur la calotte de leur bonnet.

C'est ainsi, qu'en parcourant la Hollande, on peut consulter la coiffe pour connaî-

tre celle qui la porte. Dans les provinces du midi, dans les îles de Beveland, on peut apprendre par la longueur du bonnet quelles sont les croyances de chacune, — si elle suit les préceptes de Luther ou si elle appartient à l'Eglise catholique et romaine. Une enfant est-elle orpheline? Consultez



La femme d'Axel porte un châle relevé en ailes de chauve-souris, et un petit bonnet.

son bonnet. Cette personne est-elle en deuil d'un membre de la famille? La coiffe blanche toute simple avec sa large bordure vous renseignera.

Au "Kermis", aux noces, dans les bals de village, et partout où les jeunes gens s'assemblent pour se distraire et s'amuser, la jeune fille à marier se reconnaît par l'ornement qu'elle porte sur le front et qu'on nomme le "Naald". Ce bijou est fixé au "Krullen"; il couvre la tempe gauche et s'élargit à son bout sur le front entre les yeux. C'est ainsi qu'un seul regard dirigé vers la coiffe des jeunes femmes suffit pour indiquer aux amoureux que le champ est libre et qu'ils peuvent s'y aventurer. Au marché du samedi, à Middlebourg, le nombre de femmes aux coiffes pittoresques est remarquable. De longs chars-à-bancs amènent de la campagne leur fardeau de ravissantes jeunes filles au visage rosé, et de matrones portant les bonnets en dentelle bien ajustés à la tête. Ici, là, on aperçoit une visiteuse d'une île du nord, dont le bonnet retombe en cataracte neigeux jusque sur son fichu en dentelle.

De joyeuses troupes de "Boerenmeisjes" se promènent dans les rues, leurs bras blancs noués ensemble. Elles viennent de Goes, et sont reconnues pour être les plus belles filles de la Hollande. Les regards sont attirés par les épingles étincelantes, dont les énormes têtes rondes reposent de chaque côté de la coiffe en forme de coeur, d'une blancheur immaculée — comme des étamines d'or dans un lys de dentelle. Six épingles retiennent en place le bonnet, dont les lignes pures du contour sont préservées



Le naald ornement en or sur le front d'une jeune femme de Middlebourg indique qu'elle n'est pas mariée.

par des soutiens en fil de lait blanc très fin.

Quatre ou cinq grandes rangées de perles en corail comportent les ornements du cou, et sont attachées devant et dans le dos, avec le lourd fermoir et la broche combinés. Sur des empiècements d'une blancheur

Le Secret DE LA PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE

Envoyé Gratuitement



Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garanti d'augmenter le buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets

envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de dames photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

Madame Thora Toilet Co., Toronto, Ont.

Eau des CARMES BOYER
SOVERAINE

CONTRA:

Vertiges,
Maux d Tête,
Évanouissements,
Dysenterie,
Digestions pénibles,
Influenza, Congestion.

Agents: ROUGIER Frères, 1507, R. Notre-Dame, Montréal

Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

Si vous souffrez

d'Ulcères
Varices
Eczema
"Jambe de Lait"
ou de toute autre maladie de la peau

ECRIVEZ-NOUS.

Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques

LA CURE DU DR CHAGNON

CONTRA LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFALLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle.

CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

éclatante ou de mousseline de fantaisie, des châles en velours à fleurs sont disposés en plis onduleux fixés avec des épingles. La jupe volumineuse, en soie, ressort grotesquement comme de gros ballons et forme un contraste étrange avec le corsage collant et le reste du costume.

Les pêcheuses de Flushing s'asseyent en groupes et jasant sur le trottoir, tandis que leurs paniers remplis de poissons ou de crevettes sont déposés à leurs pieds. Bien que leur costume soit moins brillant que celui des jeunes filles de Goës, ces braves commères n'en sont pas moins intéressantes avec leurs "Muts" blancs et leurs coiffes en paille blanche, polie jusqu'à ce qu'elle reluisse comme de l'émail.

Les femmes d'Axel circulent majestueusement parmi la foule. A côté d'elles, les autres, coiffées de leurs bonnets blancs, ressemblent à des naines, car leurs robes de soie se gonflent en une courbe gigantesque, depuis la taille jusqu'aux pieds, tandis que leurs châles en velours à dessin remontent si haut en forme d'ailes sur leurs épaules, que, de profil, leur visage se trouve entièrement dissimulé par les énormes bouffants. Et comme contraste bizarre avec toute cette soie et ce velours en fleur, on voit le petit bonnet soigné, laissant entrevoir deux bouffants de cheveux lustrés, de l'or pâle, contre le bronze des "spiegels" et des pendants.



Six épingles énormes retiennent en place le bonnet en forme de cœur de la femme de Goës.

Telles sont quelques-unes de ces charmantes figures, étranges à coup sûr, que nous présente le kaléidoscope du costume — des couleurs fondues dans la blancheur des neiges, mises en relief par le drap noir de quelque beau et robuste Boer. Les haillons ne sont point de mise dans ces assemblées au marché.

Le contenu des corbeilles en osier, les oeufs, les fruits, les légumes, tout témoigne de la passion qu'a pour la propreté ce peuple remarquable. Car les oeufs sont appétissants et ressemblent à de la porcelaine diaphane; les fruits vous tentent par leur velouté merveilleux, les salades d'un vert tendre, succulent, invitent le regard, tandis que les monceaux de beurre aux reflets d'or surgissent des mousselines neigeuses qui les enveloppent.

La critique.

L'art de passer pour un homme de goût à force de faire le dégoûté. — Adrien de Courcelle.

Mots d'enfants.

Réflexion du petit Bob, quatre ans :

—Dis, maman, le printemps, c'est quand il y a de la salade sur les arbres ?...

Le "Conseil des Femmes", (Librairie Hachette et Cie, Paris), dont les intéressants sommaires sont bien connus de nos lecteurs, rembourse tout abonnement par de ravissantes primes dont voici le détail :

Un Chemin de Table de style Empire, d'un dessin inédit très élégant et décoratif, long de 1 mètre et large de 40 centimètres, tout prêt à être brodé sur toile péruvienne garantie, ou

Six Mouchoirs festonnés en fine batiste, à broder en blanc ou en couleurs, ou

Trois pans de Cravate lingerie, jolie guirlande Louis XVI, à broder, sur batiste fine.

Toute abonnée du "Conseil des Femmes" recevra gratuitement par an :

12 numéros de revue, soit

384 pages de texte, formant la valeur de 11 à 12 volumes à 3 fr. 50, comprenant 200 articles variés et littéraires,

qui la mettront au courant du mouvement intellectuel et social contemporain. Elle sera renseignée sur la vie, le travail et l'activité des femmes dans tous les temps et dans tous les pays, elle pourra préparer ses filles à une destinée heureuse et utile. Tout cela, sans qu'il lui en coûte un centime, puisque son abonnement lui aura été entièrement remboursé.

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Steibelt eut plusieurs ouvrages représentés à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique, et aussi en Angleterre, surtout des ballets; il écrivit beaucoup de musique de piano, des sonates, des concertos, de la musique de chambre d'une valeur réelle, et fournit une belle carrière de virtuose.

On peut pourtant lui reprocher d'avoir été l'inventeur ou tout au moins l'introduit en France du genre Fantaisie, pot-pourri sur des motifs d'opéras, d'un goût détestable, qui tombe heureusement en désuétude.

Cramer, J.-B., — 1771-1858, — né à Mannheim.

Eut une grande réputation de pianiste; a écrit un grand nombre de pièces en style sobre et correct, de la musique de chambre, et un remarquable recueil d'études.

Nous remontons maintenant sur les plus hautes cimes :

Beethoven, Louis van, — 1770-1827, — né à Bonn.

L'un des plus grands génies du siècle. Son domaine principal est essentiellement instrumental. Depuis la simple sonate jusqu'à la symphonie, il n'a créé que des chefs-d'oeuvre.

On lui reconnaît généralement "trois styles" ou époques distinctes dans sa vie de compositeur. — Le premier dérive sensiblement de Haydn et de Mozart, qu'il continue avec plus d'extension. — Le deuxième lui est bien personnel et ne saurait être confondu avec aucun autre; il s'y montre dans la plénitude de son génie. — En ce qui concerne le troisième, les appréciations sont très divisées; les uns le considèrent comme supérieur au deuxième par la hardiesse des combinaisons harmoniques et l'intensité de la force expressive; les autres y voient une sorte de décadence glorieuse, motivée en partie par la surdité qui a empoisonné la moitié de la vie du malheureux artiste. Ce qui est certain, c'est que Beethoven s'y est élevé à des hauteurs jusqu'alors inconnues.

La façon dont Beethoven acquit l'instruction musicale n'est pas très connue. Il y fut d'abord réfractaire, si bien que son père usait de violence et le battait pour l'obliger à travailler son piano; il avait alors environ cinq ans! Mais après une année d'étude sous la direction de Van der Eden, il s'enthousiasma pour la musique et prit dès lors son essor. Il eut ensuite pour maître Neefe, qui lui fit étudier Bach et Haendel, au point de vue de la virtuosité; il étonna tous les artistes de son temps, y compris Mozart, par son aptitude surprenante pour l'improvisation, qui était chez lui chose innée, puisqu'il ne possédait encore aucune notion d'harmonie ou de contrepoint; tout chez lui était pur instinct natif ou esprit d'imitation.

Ce n'est que vers 1793 qu'il reçut quelques leçons d'Haydn, déjà âgé, qui ne comprit pas à quel génie il avait affaire et le négligea; puis d'Albrechtsberger, savant contrepointiste, qui fut, avec la nature, son seul maître.

Il composait presque toujours en marchant, en se promenant; puis, rentré chez lui, il écrivait ce qu'il avait ainsi conçu. Il était d'une extrême originalité, confinant à la sauvagerie, bien qu'ayant fréquenté, à Vienne et ailleurs, le monde le plus élégant, notamment chez l'archiduc Rodolphe, qui fut, avec Ferdinand Ries, à peu près son seul élève marquant.

Son oeuvre est considérable: neuf Symphonies, toutes célèbres, la dernière avec chœurs; six Concertos pour piano et orchestre; dix-sept admirables Quatuors pour instruments à cordes; de nombreux Trios, Duos et Sonates; beaucoup d'autres pièces pour piano; un célèbre Septuor; un opéra: "Fidelio"; plusieurs ouvertures: "Coriolan", "Egmont", "Léonore" (Fidelio), "Ruines d'Athènes", Chœurs, Lieder, Ballet de Prométhée, une Messe, etc.

Cet immense génie, pourtant apprécié de son vivant, est mort, hélas! tout comme Mozart, dans un état voisin de la misère!

Il nous faut de nouveau descendre quelques échelons pour nommer plusieurs grands artistes dans lesquels on peut voir les continuateurs de Mozart et Beethoven.

IL FAUT Y VOIR DE SUITE

Soignez votre rhume, dès les premiers symptômes. Une cuillerée de BAUME RHUMAL prévient la consommation, conséquence inévitable d'un rhume négligé.

"Suit Case" = No 387

Cuir à grain. Doublure en cuir. Serrures à fermoirs. Poignée style anglais. Garniture en cuivre. Pli à chemises et courroies.



PRIX : 22 pcs, \$11.56 24 pcs, \$12.18 26 pcs, \$12.81

Samontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.

FERDINAND MORETTI

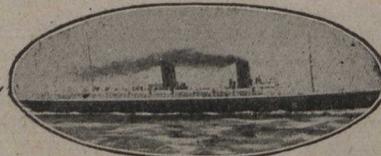
TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)



GIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

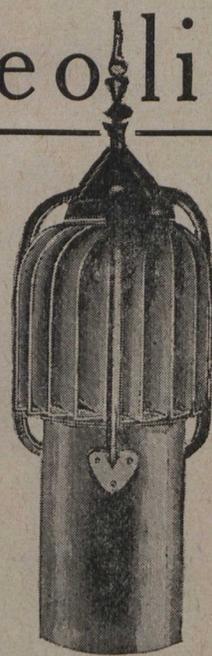
De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA PROVENCE.....juillet 26
*LA LORRAINE.....août 2
*LA GASCOGNE.....août 9
*LA BRETAGNE.....août 16
*LA TOURAINE.....août 23
*LA SAVOIE.....août 30
*Paquebots à deux hélices.

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étales, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD

Ci-devant de Lessard & Harris SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage

191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars



Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Complet d'été

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE

MARCHAND-TAILLEUR

Coin Amherst et DeMontigny

Tél. Est 4908



LE
Corset
D & A

est fait de coutil anglais - garni de dentelles — muni d'agraffes brevetées, renforcé partout de baleines souples et incassables, protégées aux bouts de façon à ne pouvoir percer l'étoffe.

C'est un corset solide, élégant et confortable.

L'ESSAYER
C'EST L'ADOPTER

Le Corset D. & A. est en vente chez tous les bons marchands.



Vin Biquina

Vin Généreux
de BOURGOGNE
au Quinquina et au
PHOSPHATE DE CHAUX

— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MÉDECIN —

Vous tous, victimes du surmenage résultant de l'assiduité aux affaires et aux études; vous qui êtes neurasthéniques, qui souffrez de nervosité, de prostration nerveuse, de faiblesse générale, d'insomnie, d'étourdissements, et qui êtes la proie de ces misères physiques qui troublent si profondément l'existence, n'hésitez pas à employer le meilleur des médicaments toniques, le VIN BIQUINA. En vente chez tous les pharmaciens et épiciers, aussi dans les hôtels et restaurants de première classe. Demandez-le.

"Belmont Retreat"

J. M. Mackay, M. D. C. M.

PROPRIÉTAIRE ET SURINTENDANT MÉDICAL



Institut Privé pour la Guérison
de l'Ivrognerie

Boite Postale 201
Québec, Qué.

QUEBEC,
Canada

Grande Vente
Annuelle
de Juillet

Complets d'été

de 3 morceaux, en Worsted et en Tweed, aussi Complots en Homespun et Oxford, demi doublés. Valant de

\$12.00 à \$15.00

VOTRE CHOIX POUR

\$ 8 . 0 0

H. Dubois,
PROP.



231 Boulevard
Saint - Laurent



ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

The Montreal Photo- Engraving Co'y

CE TITRE ACHETÉ DE L'HON. T. BERTHIAUME, EST LA PROPRIÉTÉ DE "L'ALBUM UNIVERSEL," 51, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST

E. MACKAY, Propriétaire

- ☐ Cet atelier est installé dans le même local que L'ALBUM UNIVERSEL, au No 51, Rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la Rue Saint-Urbain.
- ☐ Toutes sortes de travaux de-photo - gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.
- ☐ Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.
- ☐ Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes : trois couleurs, procédé "DAY," grain, etc.
- ☐ Spécialité : **Catalogues** qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.
- ☐ Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2145 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.
- ☐ Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaitre de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest

COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN

Montréal

SUCCURSALE A QUEBEC

Léger Brousseau, Agent

No. 13 Rue Buade, Québec

